This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

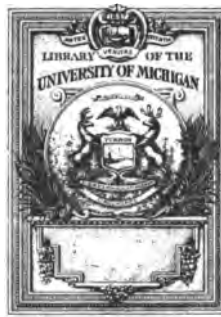
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L23



848
H175
1706

OEUVRES de D'ANCOURT.

Tom. 4.

nouvelle Edition

LE S623

OEUVRES

DE

Florent Carton sieur d'Ancourt, calle

Mr. DANCOURT,

CONTENANT

Les nouvelles Pieces de

THEATRE

Qui ſe jouent à Paris,

Ornées de Danſes & de Muſique.

TOME QUATRIEME.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. VI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Weſtf.

PIECES

Contenues dans le

TOME QUATRIEME.

LE JOUEUR.

LES FEES.

L'OPERATEUR BARRY.

LE PORT DE MER.

LE RETOUR DES OFFICIERS.

LA MATRONE D'EPHESE.

JE VOUS PRENS SANS VERD.

LE JOUEUR, COMEDIE

en Vers.

Par Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire dans le Pooten.

M. DC. XCIX.

ACTEURS.

GERONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angelique.

NERINE, Servante d'Angelique.

HECTOR, Valet de Valere.

Mr. TOUTABAS, Maître de Triétrac.

Mr. GALONIER, Tailleur.

Me ADAM, Selliere.

La Scene eſt à Paris dans un Hôtel Garny.

Librairie
de Théâtre
12-19-23
91 81

PRE-

PREFACE.

CETTE Comedie a eû beaucoup plus de ſuccés que l'Auteur & les Acteurs n'avoient oſé l'eſperer. Il y avoit contr'elle une caballe trés-forte, & d'autant plus à craindre qu'elle étoit compoſée des plus ſeditieux frondeurs des Spectacles, & ſuſcitée par les injuſtes plaintes d'un Plagiaire qui produiſoit une autre Piéce en Proſe ſous le même

titre, & qui la liſoit tous les jours dans les Caffez de Paris. Les Perſonnes qui s'intereſſent à la réüſſite de cette ſeconde Comedie du Joüeur ont publié d'abord que la premiere étoit trés-mauvaiſe, la Cour, & la Ville en ont jugé plus favorablement, & il ſeroit à ſouhaiter pour eux que l'Ouvrage qu'ils protegent eût une deſtinée auſſi heureuſe.

L E

JOUEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteüil prés d'une Toilette.*

IL eſt parbleu grand jour. Déja de leur ramage
Les Coqs ont éveillé tout nôtre voiſinage.
Que ſervir un Joüeur eſt un maudit métier !
Ne ſerai-je jamais Laquais d'un Sonfermier.

Je ronflerois mon ſou la graſſe matinée,
Et je m'enyvrerois le long de la journée,
Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon employ,
Je ſerois dans la ſuite un Conſeiller du Roy,
Rat de cave ou Commis ; & que ſçait-on ? peut être
Je deviendrois un jour auſſi gras que mon maître,
J'aurois un bon caroſſe à reſſorts bien lians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans ;
Il n'eſt que ce métier pour bruſquer la fortune,
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui Jaſmin autrefois d'un drap du ſeau couvert,
Bornoit ſa garde-robe à ſon juſtau-corps vert.
Queſqu'un vient. Si matin Nerine qui t'envoye ?

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

QUe fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERI-

NERINE.

Il faut que je le voye.

HECTOR.

Va, mon Maître ne voit perſonne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas ſi fort.

NERINE.

Oh j'entreray, te dis-je?

HECTOR.

Ici je ſuis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes ſots raiſonnemens ſont pour moi ſuperflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon Maître *in naturalibus*.

NERINE.

Quand ſe levera-t'il?

HECTOR.

Mais avant qu'il ſe leve,
Il faudra qu'il ſe couche, & franchement...

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh parle, ou de force ou de gré....

HECTOR.

Mon Maître en ce moment n'eſt pas encor rentré.

NERINE.

Il n'eſt pas rentré ?

HECTOR.

Non, il ne tardera guere.
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire
Ce garçon là.

NERINE.

J'entens autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan ton Maître joüe & perd,
Ou bien réduit à ſec, d'une ame familiere,
Peut être il parle au Ciel d'une étrange maniere
Par ordre trés-exprés d'Angelique aujourd'hui,
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui,
Des ſermens les plus forts appuyant ſa tendreſſe,
Tu ſçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtreſſe
De ne toucher jamais cornet, carte ni dé,
Par quelque eſpoir de gain dont ſon cœur fut guidé,
Cependant....

HECTOR.

Je voy bien qu'un Rival domeſtique
Conſigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand cela ſeroit, n'aurois je pas raiſon ?
Mon cœur ne peut ſouffrir de lâche trahiſon,

Ange-

Angelique entre nous ſeroit extravagante,
De rejetter l'amour qu'a pour elle Dorante,
Lui, c'eſt un homme d'ordre & qui vit conſ-
grument.

HECTOR.

L'Amour ſe plaît un peu dans le déreglement.

NERINE.

Un Amant fait, & meur.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractere,
Qui ne ſçût de ſes jours ce que c'eſt que le jeu.

HECTOR.

Mais mon Maître eſt aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu,
Ne verray-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour impoſer qu'un grand air dé-
braillé,
Un nez de tous côtez de tabac barboüillé,
Une lévre qu'on mord pour rendre plus ver-
meille
Un chapeau chifonné qui tombe ſur l'oreille,
Une longue Stinkerque a replis tortueux,
Un haut de chauſſes bas prêt à tomber ſous
eux,
Qui faiſant le gros dos la main dans la cein-
ture,
Viennent pour tout merite étaler leur figure.

HECTOR.

C'eſt le goût d'apreſent, tes cris ſont ſuperflus
Mon enfant.

NERINE.

Je veux moi reformer cet abus,
Je ne ſouffriray pas qu'on trompe ma Maîtreſſe,
Et qu'on profite ainſi d'une tendre foibleſſe,
Qu'elle épouſe un Joüeur, un petit brelandier,
Un franc diſſipateur, & dont tout le métier
Eſt d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton ſermon me paroît un tant ſoit peu brutal;
Mais tant que tu voudras parle, prêche, tempête,
Ta Maîtreſſe eſt coeffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta tête
Que l'amour ſur ſon cœur ait un ſi grand pouvoir,
Elle eſt fille d'eſprit, peut-être dés ce ſoir
Dorante par mes ſoins l'épouſera.

HECTOR.

Tarare,
eſt dans nos filets.

NERINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dés aujourd'hui.

HEC-

HECTOR.

Bon, bon.

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nerine & la raiſon.

HECTOR.

Et nous avons l'Amour ; tu ſçais que d'ordinaire
Quand l'Amour veut parler la raiſon doit ſe taire
Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous
Quand la raiſon agit, l'Amour a le deſſous.
Ton Maître eſt un Amant d'une eſpece plaiſante.
Son amour peut paſſer pour fiévre intermitante ;
Son feu pour Angelique eſt un flus & reflus.

HECTOR.

Elle eſt aprés le jeu ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Ouy. C'eſt la paſſion qui ſeule le devore.
Dés qu'il a de l'argent ſon amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche auſſi quand il n'a pas un ſou,
Tu m'avoüeras qu'il eſt amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh j'empêcheray bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,
Et ta Maîtreſſe encor hier promit à Valere
De lui donner dans peu pour prix de ſon amour,

Son portrait enrichi de brillans tout au tour,
Nous l'attendons ma chere avec impatience,
Nous aimons les bijoux avec concupiſcence.

NERINE.

Le portrait eſt tout prêt, mais ce n'eſt pas pour lui,
Et Dorante en ſera poſſeſſeur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NERINE.

N'eſt-ce pas une honte à Valere,
Etant fils de famille, ayant encor ſon Pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banny
Depuis un an il loge en cet hôtel garny.

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & vôtre clique.

NERINE.

Eſt-ce de même dis ! ma Maîtreſſe Angelique,
Et la veuve ſa ſœur ne ſont dans ce Païs
Que pour un temps, & n'ont point de Pere à Paris.

HECTOR.

Valere a deſerté la maiſon paternelle,
Mais ce n'eſt point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et ſi Monſieur ſon Pere avoit voulu ſortir,
Nous y ſerions encor à ne t'en point mentir ;
Ces peres bien ſouvent ſont obſtinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être ſi peu traitable ;
Quoi qu'il en ſoit, enfin, je ne t'abuſe pas,

Je

Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma Maîtreſſe
Que Valere toûjours eſt faux dans ſa promeſſe,
Qu'il ne ſera jamais digne de ſes amours
Qu'il a joüé, qu'il joüe, & qu'il joüera toûjours,
Adieu.

SCENE III.

HECTOR *ſeul.*

BOn jour: autant que je m'y peux connoître
Cette Nerine ci n'eſt point trop pour mon Maître;
A-t'elle grand tort? non. C'eſt un panier percé,
Qui.... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air haraſſé;
On ſoupçonne aiſément à ſa triſte figure
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple uſure.

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

Valere paroît en desordre comme un homme qui a joüé toute la nuit.

VALERE.

QUelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las
De tes mauvais discours, & tes impertinences...

HECTOR *à part.*

Ma foy la verité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre, euh ?

HECTOR.

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien, me faudra-t'il attendre encor longtemps ?

HECTOR.

Hé la voilà, Monsieur. VA-

VALERE. *Valere ſe promene & Hector le ſuit tenant ſa robe de chambre toute déployée.*

Une Ecole maudite,
Me coûte en un moment douze trous tout de ſuite,
Que je ſuis un grand chien. Parbleu je te ſçauray
Maudit jeu de Trictrac, ou bien je ne pourray,
Tu peux me faire perdre : ô fortune ennemie ;
Mais me faire payer, parbleu je t'en deffie,
Car je n'ay pas un ſou.

HECTOR *tenant toûjours la robe.*

Vous plairoit-il, Monſieur...

VALERE.

Je me ris de tes coups, j'incague la fureur.

HECTOR.

Vôtre robe de chambre eſt, Monſieur, toute prête

VALERE.

Va te coucher maraut, ne me romps point la tête,
Va t'en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE *ſeul ſe mettant dans le fauteüil.*

JE veux dormir dans ce fauteiiil.

Que

Que je ſuis malheureux, je ne puis fermer l'œil,
Je dois de tous côtez, ſans eſpoir, ſans reſſource,
Et n'ay pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourſe.
Hector....Que ce coquin eſt heureux de dormir,

HECTOR *derriere le Theatre.*

Monſieur?

VALERE.

Hé bien bourreau veux-tu venir,
N'es-tu pas las encor de dormir, miſerable,

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

LAs de dormir, Monſieur: Hé je me donne au diable
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon juſtaucorps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps,

VALERE.

Eſt-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il eſt ſelon l'uſage
Venu maint Creancier, de plus un gros viſage,
Un Maître de Trictrac qui ne m'eſt pas connu,
Le Maître de Muſique eſt encore venu,
Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon, pour cette autre affaire
M'as-tu déterré....

HECTOR.

Qui? cette honneſte uſuriere,
Qui nous preſte par heure à vingt ſous par écu.

VALERE.

Juſtement elle-même.

HECTOR.

Ouy, Monſieur, j'ay tout vû,
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeuneſſe;
Mais enfin j'ay tant fait avec un peu d'adreſſe,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant.
Et vous aurez, je crois, au plûtôt vôtre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus, ô Ciel! quel coup de grace,
Hector, mon cher Hector, vien ça que je t'embraſſe.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre.

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ay pour en avoir qu'à donner mon billet.

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficultez,
Vous êtes aussi bon que Banquier de la Ville :
Pour la reduire au point où vous la souhaitez ;
Il a falu lever bien des difficultez,
Elle est d'accord de tout, du temps des arrerages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages.

HECTOR.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien,
Où les prendray-je, dis ?

HECTOR.

Ma foy je n'en sçais rien.
Pour nipes nous n'avons qu'un grand fond d'esperance,
Sur les produits trompeurs d'une rejoüissance,
Et dans ce siecle cy Messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prestent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis moy, veux tu que je lui donne

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-mesme en personne,
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos, Aime-

Aimeriez-vous toûjours la charmante Angelique.

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'eſt un ſigne fâcheux,
Quand vous eſtes ſans fond vous eſtes amoureux,
Et quand l'argent renaît vôtre tendreſſe expire
Vôtre bourſe eſt, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire,
Un Thermomettre ſeur, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de vôtre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque ſort qu'il me donne,
Me faſſe abandonner cette aimable perſonne.

HECTOR.

Oüy; mais j'ay bien peur moi qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et ſur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nerine ſort d'icy qui m'a dit qu'Angelique
Pour Dorante vôtre Oncle en ce moment s'explique.
Que vous joüez toûjours malgré tous vos ſermens,
Et qu'elle abjure enfin ſes tendres ſentimens.

VALE.

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu-là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon, cela ne ſe peut, on ta voulu ſurprendre.

HECTOR.

Vous eſtes aſſez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point, ſans preſomption
On ſçait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais ſi ſans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ay l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angelique enfin pût changer...

VALERE.

Je prend le parti, mais cela ne ſe peut pas.
En ce cas,

HECTOR.

Si cela ſe pouvoit qu'une paſſion neuve...

VALERE.

En ce cas je pourrois rabattre ſur la veuve,
La Comteſſe ſa Sœur.

HECTOR.

Ce deſſein me plaît fort,
J'aime un amour fondé ſur un bon cofre fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je croi, ne ſeroit point cruelle.
Ce ſeroit une éponge à preſſer au beſoin.

VALERE.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas ce ſoin.

HEC-

HECTOR.

C'eſt dans ſon caractere une eſpece parfaite;
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croît mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouſer, c'eſt là ſa paſſion.

VALERE.

HECTOR.

Un Marquis du même caractere,
Grand épouſeur auſſi la galope & la flaire.

VALERE.

Et quel eſt ce *Marquis?*

HECTOR.

C'eſt à vous parler net
Un Marquis de hazard fait par le lanſquenet,
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires;
Qui croit de ſes appas les Femmes tributaires,
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Eſtoit Valet de chambre avant d'être Marquis:
Mais ſauvons-nous, Monſieur, j'aperçois vôtre Pere.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

DOucement, j'ay deux mots à vous dire, Valere:
Pour toy j'ay quelques coups de canne à te preſter.

HEC-

HECTOR.

Excuſez-moy, Monſieur, je ne puis m'arrêter.

GERONTE.

Demeure-là maraut.

HECTOR.

Il n'eſt pas temps de rire.

GERONTE.

Pour la derniere fois, mon Fils, je viens vous dire,
Que vôtre train de vie eſt ſi fort ſcandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux;
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne ſçaurois ſouffrir vôtre libertinage,
Vous eſtes pilier né de tous les lanſquenets,
Qui ſont pour la jeuneſſe autant de trebuchets:
Un bois plein de vouleurs eſt un plus ſeur paſſage,
Dans ces lieux jour & nuit ce n'eſt que brigandage.
Il faut opter des deux, eſtre dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon;
J'aime les jeux galands où l'eſprit ſe déploye,
C'eſt Monſieur; par exemple, un joly jeu que l'oye,

GERONTE.

Tay toy, Non à preſent le jeu n'eſt que fureur,
On joüe argent, bijoux, contracts, honneur,
Et c'eſt ce qu'une femme en cette humeur à craindre,
Riſque plus volontiers, & perd plus ſans ſe plaindre.

HEC-

HECTOR.

Oh nous ne risquons pas, Monsieur, de ne l'
bijoux.

GERONTE.

Vôtre conduite enfin m'enflame de courroux,
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte,
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte,
J'estois las, attendant chez moi vôtre retour,
Qu'on fist du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait : Ces Joüeurs qui courent la fortune,
Dans leurs déreglemens ressemblent à la Lune,
Se couchant le matin, & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me pousſez à bout, mais je vous feray voir,
Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je sçaurai me servir de mon pouvoir de Pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Vôtre Pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait.
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard, à sa mine
On croiroit qu'il viendroit dans la forêt voisine
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vrai de lui,
Il a fait trente fois coupe gorge aujourd'huy.

GE-

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite,
Parlez, que dois-je enfin eſperer dans la ſuite.

VALERE.

Je reviens aujourd'huy de mon égarement.
Et ne veux plus joüer, mon Pere, abſolument.

HECTOR.

Voilà du fruit nouveau dont ſon Fils le regale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un ſou voilà de leur morale.

VALERE.

J'ay de l'argent encore, & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'huy m'acquiter.

GERONTE.

S'il eſt ainſi, vraiment, j'en ay bien de la joye.

HECTOR *à part.*

Vous acquiter; Monſieur, avec quelle monnoye?

VALERE.

Te tairas-tu? mon Oncle aſpire dans ce jour.
A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour;
Vous ſçavez que pour elle il a l'ame bleſſée,
Et qu'il veut m'enlever...

GERONTE.

Ouy je ſçay ſa penſée,
Et je ſeray ravy de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'eſt un homme tondu.

GE-

GERONTE.

Je voudrois bien déja que l'affaire fut faite.
Angelique eſt fort riche, & point du tout coquette,
Maîtreſſe de ſon choix, avec ce bon deſſein,
Va te mettre en état de meuiter ſa main.
Payer tes Creanciers,

VALERE.

J'y vais, j'y cours... Mon Pere...

GERONTE.

Hé, *plaît-il?*

VALERE.

Pour ſortir entierement d'affaire
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monſieur...

GERONTE.

Ah, ah, je vous entens,
Vous m'avez mille fois bercé de ces ſornettes:
Non, comme vous pourrez allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais mon Pere, croyez..

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Preſtez moy mille écus.

HECTOR.

Nous payrons l'intereſt
Au denier un.

VALERE.

Monſieur...

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point mon Pere aujourd'huy vous surprendre,
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah parbleu pour le coup c'est estre raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encor estes-vous redevable?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien?

HECTOR.

Non, quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regreterez nullement la dépense,
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort;
Mais aprés cela, si....

VALERE.

Moderez ce transport.
Que sur mes sentimens vôtre ame se repose,
Je vay voir Angelique, & mon cœur se propose
D'arrester son courroux déja prêt d'éclater.

Il sort.

HECTOR.

Je m'en vay travailler moi pour vous contenter,
A vous faire en raisons claires & positives,
Le memoire succint de nos deux passives,
Et que j'auray l'honneur de vous montrer dans peu. *Il sort.*

GERONTE *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand on ne feroit que pour le contredire,
Je veux que Pamphyle ou son amour aspire,
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon Frere, & marier mon Fils.

SCENE VIII.

Mr. TOUTABAS, GERONTE.

TOUTABAS.

AVec tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministere,
Je suis pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & Maistre de Trictrac:
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Gale,

Et vôtre ſerviteur, pour terminer ma phraſe.

GERONTE.

Un Maiſtre de Trictrac, il me prend pour mon Fils.
Quoy vous montrez, Monſieur, un tel Art dans Paris?
Et l'on ne vous a pas fait preſent en galere
D'un brevet d'Eſpalier?

TOUTABAS.

A quel homme ay-je affaire?
Comment? Je vous ſoûtiens que dans tous les Etats.
On ne peut de mon Art aſſez faire de cas?
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit ſçavoir joüer avant que ſçavoir lire.

GERONTE.

Monſieur le Profeſſeur avec que vos raiſons
Il faudroit vous loger aux petites Maiſons.

TOUTABAS.

Dequoy ſert, je vous prie, une foule inutile
De Chanteurs, de Danſeurs qui montrent par la Ville;
Un jeune homme en eſt-il plus riche quand il ſçait
Chanter re mi fa ſol, danſer un Menuet,
Payera-t'on de Marchands la cohorte preſſante,
Avec un Vaudeville, ou bien une Courante;
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier
Dans mon Art au plutoſt ſe faſſe initier,
Qu'il ſçache, quand il perd, d'une ame non commune,

A for-

A force de ſçavoir rappeller ſa fortune.
Qu'il apprenne un meſtier qui par de ſeurs ſecrets
En le divertiſſant l'enrichiſſe à jamais.

GERONTE.

Vous eſtes riche à voir.

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aiſe,
Nombre d'honneſtes gens, Fiacres, Porteurs de Chaiſe,
Mille uſuriers fournis de ces obſcurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans,
Des Gaſcons, à ſouper dans les brelans fidelles,
Des Chevaliers ſans ordre, & tant de Demoiſelles,
Qui ſans le Lanſquenet, & ſon produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché
Et dont tous les Hyvers la cuiſine ſe fonde,
Sur l'impoſt établi d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il eſt quelque Joüeur qui vive de ſon gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim
Qui forcez à garder une longue abſtinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la ſejoüiſſance.

TOUTABAS.

Et c'eſt de là que vient la beauté de mon Art.
En ſuivant mes leçons on court peu ce hazard,
Je ſçais quand il ſe faut, par un peu d'artifice,
D'un ſort injurieux corriger la malice,
Je ſçais dans un Triétrac quand il faut un ſonnez,

Gliſſer des dez heureux, ou chargez, ou pipez,
Et quand mon plein eſt fait gardant mes avantages,
J'en ſubſtituë auſſi d'autres prudens & ſages,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un inſtant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et Monſieur Toutabas vous avez l'inſolence,
De venir dans tous ces lieux montrer vôtre ſcience.

TOUTABAS.

Ouy, Monſieur, s'il vous plaiſt.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monſieur, point de colere,
Je ne ſuis point venu icy pour vous déplaire.

GERONTE *le pouſſe.*

Maître juré filou ſortez de la maiſon.

TOUTABAS.

Non, je n'en ſors qu'apres vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moi leçon.

TOUTABAS.

Je veux par m'aſſavoir extrême.
Que vous écarmotiez un dé comme moy-même.

GERONTE.

Je ne ſçais qui me tient, tant je ſuis animé,
Que

Que quelques bons ſouflets donnez à propos
fermé...
Va t'en.

Il le prend par les epaules.

TOUTABAS.

Puiſqu'aujourd'huy vôtre humeur petulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalci-
trante,
Je reviendrai demain pour la ſeconde fois.

GERONTE.

Revien.

TOUTABAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois.

GERONTE *le pouſſant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici vrai gibier de potence,
Je ne puis reſpirer, & j'en mourrai je penſe.
Heureuſement mon Fils n'a point vû ce fri-
pon.
Il me prenoit pour lui dans cette occaſion,
Sçachons ce qu'il a fait, & ſans plus de miſtere,
Concluons ſon hymen, & finiſſons l'affaire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

MOn cœur ſeroit bien lâche aprés tant de ſermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens ;
Nerine, ç'en eſt fait, pour jamais je l'oublie,
Je ne veux ny l'aimer, ni le voir de ma vie,
Je ſens la liberté de retour dans mon cœur,
Ne me viens pas au moins parler en ſa faveur.

NERINE.

Moi parler pour Valere, il faudroit eſtre fole,
Que plutoſt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point deſormais, pour calmer mon dépit,
Rapeller à mes ſens ſon air & ſon eſprit,
Car tu ſçais qu'il en a.

NE-

NERINE.

De l'esprit, lui Madame,
Il est plus journalier mille fois qu'une femme
Il rêve à tout moment, & sa vivacité
Dépend presque toûjours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire,
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hoste dans un cœur à bien-tôt fait son giste,
Mais il se garde bien d'en déloger si vîte.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant
Avec cet air flateur, soumis, insinuant,
Que vous lui connoissez, que d'un ton pathetique
Elle se met à ses pieds.
Il vous dit à vos pieds, non charmante Angelique.
Je ne veux opposer à tout vôtre courroux,
Qu'un seul mot, je vous aime; & je n'aime que vous.

Vôtre ame en ma faveur n'eſt-elle point émeuë,
Vous ne me dites rien, vous détournez la veüe.

Elle ſe releve

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter.
Peut-être en ce moment pour vous épouvanter.
Il ſe ſoufletera d'une main mutinée;
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne ſont pas à lui; mais de ces airs fougueux,
Ne vous étonnez pas, connez qu'en ſa colere
Il ne ſe fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laiſſe-moi faire.

NERINE.

Vous voila, grace au Ciel, bien inſtruite ſur tout;
Ne vous démentez point, tenez bon juſqu'au bout.

SCE-

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

ON dit par tout, ma Sœur, qu'un peu moins prevenuë
Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Ouy, j'y suis resoluë

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravy, Valere est un vrai fou,
Qui joüeroit vôtre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre vôtre tendresse,
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse,
Il faut se dégager de ces attachemens,
Que la raison condamne, & qui flatent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vray.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie,
J'aimerois mieux qu'il fut joueur, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Yvrogne, sans esprit, débauché, sot, colere.

Que d'être un emporté Joüeur comme eſt Valere.

ANGELIQUE.

Je ſçay que ce défaut eſt le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire vôtre époux?

ANGELIQUE.

Moy, non. Dans ce deſſein nos humeurs ſont conformes.

NERINE.

Il a ma foy reçû ſon congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien-fait. Puis qu'enfin vous renoncez à lui,
Je vay l'épouſer moi.

ANGELIQUE.

l'épouſer!

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce Joüeur qu'à l'inſtant...

LA COMTESSE.

Je ſçauray le réduire,
On ſçait ſur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoy vous voulez, ma Sœur, avec cet air ſi doux,
Ce maintien réſervé, prendre un nouvel époux.

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma Sœur, fais-je donc un grand crime,

De rallumer les feux d'un amour legitime:
J'avois fait vœu de fuïr tout autre engagement,
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage;
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort,
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les Maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquite-t'il d'une perte aussi dure?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoissense en Maris vous deviez mieux choisir;
Vous unir à Valere!

LA COMTESSE.

Oüy, ma Sœur, à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas, croyez-vous qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui s'il m'aime, ah quel aveuglement!
On a certains attraits, un certain enjoument,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Aprés un si long-temps de pleine joüissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en uſer à ma diſcretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je voy bien qu'il n'eſt pas impoſſible,
Que Valere pour vous ait eu le cœur ſenſible,
L'or eſt d'un grand ſecours pour acheter un cœur,
Ce métal en amour eſt un grand ſeducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'inſultez avec un tel langage,
La moderation fut toûjours mon partage;
Mais ce n'eſt point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais:
Mes ſentimens, ma ſœur, ſont differens des vôtres,
Si je connois l'amour ce n'eſt que dans les autres.
J'ay beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendards:
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance:
Mais ſi d'un nouveau nœu je veux bien me lier,
Je prétens à Valere offrir un cœur entier,
Je fais profeſſion d'une vertu ſevere.

ANGELIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer? Mon merite je croi.

ANGE-

ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma Sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime sterile,
Un petit feu leger, vagabond, volatile,
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma Sœur, bien plus d'un jour,
Avoir un certain poids, une beauté formée,
Par l'usage du monde, & des ans confirmée:
Vous n'en êtes pas-là.

ANGELIQUE.

J'attendray bien du temps.

NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants;
Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis! hé non, non, il n'est pas sur mon compte.

SCE-

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS *se rajuſtant.*

JE ſuis tout en deſordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cens pas,
Et j'y ſerois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ſes aîles.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galant ſans fadeur.

LE MARQUIS.

Oh point du tout, je ſuis vôtre humble ſerviteur;
Mais à vous parler net ſans que j'eſprit fatigue,
Prés du ſexe je ſçais me démêler d'intrigue:
Ah juſte Ciel! quel eſt cet admirable objet.

LA COMTESSE.

C'eſt ma Sœur.

LE MARQUIS.

Vôtre Sœur! Vraîment c'eſt fort bien fait.
Je vous ſçais gré d'avoir une Sœur auſſi belle,
On la prendroit parbleu pour vôtre Sœur jumelle.

LA

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joly tour,
Qu'il eſt ſincere; on voit qu'il eſt homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour; moy: non. Ma foy la Cour m'ennuye,
L'eſprit dans ce païs n'eſt qu'en ſuperficie;
Si tôt que vous voulez un peu l'aprofondir,
Vous rencontrez le tuf: J'y pourrois m'agrandir,
J'ay de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je jouë, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par neceſſité,
Et pour y rendre au Roy quelque civilité.

NERINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y ſuis pas plûtôt, ſoudain je perds haleine,
Ces fades complimens ſur de grands mots montez,
Ces proteſtations qui ſont futilitez,
Ces ſerremens de main dont on vous eſtropie,
Ces grands embraſſemens dont un flateur vous lie.
M'ôtent à tout moment la reſpiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulſion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour ſont bien mieux vôtre affaire.

LE

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire.
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste taux.
Moy, j'aime à pourchasser des beautez mitoyennes,
L'Hyver dans un fauteüil avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la flourette, & conte mes raisons.
Là, toute la maison s'offre à me faire fête,
Valets, Fille de chambre, Enfans, tout est honnête;
L'Epoux même discret quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la Ville
Je veux bien déroger...

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce là me paroît assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous:
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fait un aveu,
Madame, il est trop vray que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fy donc petit badin, un peu de retenuë.

Vous

Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë,
Le mot d'amour me bleſſe & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en ſeroit pas peut-être ſi fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la choſe s'enveloppe,
Et ce mot dit à crû lui cauſe une ſincope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'eſt-ce ? plaît il ? parlez, expliquez-vous,
Parlez donc, parlez donc, apprenez, je vous prie,
Que mortel quel qu'il ſoit ne me dit de ma vie,
Un mot douteux qui puiſſe effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime ; & ſouvent...

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce à dire
Valere ? Un autre ici conjointement ſoupire :
Ah ſi je le ſçavois je lui ferois morbleu...
Où loge t'il

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moy ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?
Le droit de bien-seance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou Marquis de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sçais ce que je dis où le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais...

LA COMTESSE.

Qu'est ce à dire ? Comment...
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sçay point prendre en main des trompettes.
Pour publier par tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh ma Sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je ſuis diſcret,
Et ſçais quand il le faut oublier un ſecret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenuë auſtere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah parbleu je ſçauray de Valere
Quel eſt en vous aimant le but de ſes deſirs,
Et de quel droit il vient chaſſer ſur mes plaiſirs.

SCENE IV.

1. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MOnſieur, c'eſt de la part de la groſſe Comteſſe.

LE MARQUIS *le mettant dans ſa poche.*

Je le liray tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Ducheſſe
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

3. LAQUAIS.

Monſieur.

LE MARQUIS.

Encore : ah palſanbleu

Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mary couche aux champs,
Et que ce soir sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entens.
Tu prendras ce matin un fiacre ou ta chaise,
De couleur de muraille, & tantôt sur la brune,
Va te mettre en faction ou tu fus avant-hier;
Là...

LAQUAIS.

Je sçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ay de l'ouvrage à faire,
Cependant vous le voyez, malgré mon naturel,
Vous serez toujours ce vous avez toujours été le plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu charmante Belle, à regret je vous quitte,
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

CEt homme là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & son ardeur est belle,

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle,
Il ne m'a pourtant vûë encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere... Jamais
voir Valere.

SCE-

SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprés de moy le guide.

NERINE *à Angelique.*

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez,
Ouvrez de vôtre cœur les sentimens cachez.
Vous allez voir, ma Sœur?

VALERE *à la Comtesse.*

Ah! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame!
à Angelique.
Et quel plaisir de dire en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous.

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoy, que faites-vous, Valere?

VALE-

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NERINE.

Voici du qui pro quo.

VALERE.

Que je ſerois heureux,
S'il vous plaiſoit encore de recevoir mes vœux.

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin belle Angelique,
Entre mon Oncle & moi que vôtre cœur s'explique,
Le mien eſt tout à vous, & jamais dans un cœur.

LA COMTESSE.

Angelique!

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt donc pas pour moi que vôtre cœur ſoûpire?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire;
Regardez vôtre Sœur, & jugez ſi ſes yeux
Ont laiſſé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi d'aucun feu pour moi vôtre ame n'eſt épriſe?

VALERE.

Quelques civilitez que l'uſage autoriſe...

LA COMTESSE.

Consolez-moi...

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des Amans trop de sincerité.
Ma Sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche...

LA COMTESSE.

Et vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La moderation qui fut vôtre partage.
Vous ne la mettez point, ma Sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur veut-il le soin qu'on se mette en courroux,
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Elle connoît ses gens.

VALE.

VALERE.

Oüy pour vous je soûpire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme voici le choc,
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert hélas ! que mon cœur vous préfére,
Que serve à mon amour un si sincere aveu,
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle il est l'ouvrage ;
Je sçay qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partagez,
Que la fureur du jeu se mêle où vous regnez ;
Mais ..

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en vôtre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflame ;
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimè.

VALERE.

Desormais plein de vôtre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'interesse,
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous presentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous molissez.

VALERE.

Jamais ! quelle rigueur extrême !
Jamais: ah que ce mot est cruel quand on aime,
Hé quoy ! rien ne pourra fléchir vôtre courroux,
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux.

ANGELIQUE.

Je prens peu d'interêt, Monsieur, à vôtre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tôt voir joüer la Comedie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en crédit.

VALERE.

Vous le voulez: hé bien il faut vous satisfaire
Cruelle, il faut mourir.

Il veut tirer son épée.

ANGELIQUE *l'arrestant.*

Que faites-vous, Valere ?

NERINE.

Hé bien ! ne voilà pas vôtre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge, euh...

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,
Nerine, qu'il viendroit se percer à ma veuë,
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

NERINE.

Que les Amans sont sots.

VALERE.

Puisqu'un soin genereux
Vous interesse encor aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre à la vie,
Il faut que par l'amour desarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si precieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule moüillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits.

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Oüy, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,

Et que j'auray pour vous la plus ardente flamme...

NERINE.

Pour faire des ſermons il eſt toûjours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qui vous plaît;
Oüy, je vous rends mon cœur.

VALERE *lui baiſant la main.*

Ah quelle joye extrême!

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce preſent celui de mon Portrait.

Elle lui donne ſon Portrait enrichi de diamans.

NERINE.

Hélas de mes ſermons voilà quel eſt l'effet!

VALERE.

Quel excés de faveurs!

ANGELIQUE.

Gardez le, je vous prie.

VALERE *le baiſant.*

Que je le garde! ô Ciel! le reſte de ma vie.
Que dis-je, je prétens que ce Portrait ſi beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous ſépare.

NERINE.

Que l'eſprit d'une fille eſt changeant & bizarre.

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus Valere, & que mon cœur

Ne

Ne ſe repente point de ſa facile ardeur.

Elle ſort.

VALERE.

Fiez-vous aux ſermens de mon ame amoureuſe.

NERINE.

Ah que voilà pour l'Oncle une époque fâcheuſe.

Elle ſort.

VALERE.

Eſt il dans l'univers de mortel plus heureux,
Elle me rend ſon cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MOnſieur je viens vous dire.

VALERE.

Je ſuis tout tranſporté : voy, conſidere, admire
Angelique m'a fait ce genereux preſent.

HECTOR.

Que les brillans ſont gros, pour être plus content
Je vous amene encor un ſentiment de bonté,
Une uſuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Reſſource.

SCENE IX.

Me LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.

VALERE *l'embraſſant.*

HE' bonjour, mon enfant, tu ne peux concevoir

Me LA RESSOURCE.

Je vous ſuis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle eſt jolie encor; mais quel ſombre équipage,

Vous voilà ſans mentir auſſi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas Hector que c'eſt un deüil de Cour.

Me LA RESSOURCE.

Oh, Monſieur, point du tout, je ſuis une bourgeoiſe,

Qui ſçais me meſurer juſtement à ma thoiſe,

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,

Qui ſe font teindre en noir du haut juſques en bas;

Mais

Mais pour moi je n'ai point cette sotte manie,
Et si mon pauvre époux étoit encor en vie...
Elle pleure.

VALERE.

Quoi Monsieur la Ressource est mort ?

Me LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement hélas ! j'en suis fâché vraîment
Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin Madame la Ressource
De mille écus.

Me LA RESSOURCE.

Monsieur disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Me LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes,
Nous faisons ici bas des routes incertaines,
Je pourrois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit
Que sur des gages seurs tu prêtois à crédit.

Me LA RESSOURCE.

Sur des gages Monsieur ? c'est une médisance,
Je sçai que ce seroit blesser ma conscience
Pour des nantissemens qui vaillent bien leur prix,

De la vieille vaiſſelle au poinçon de Paris,
Des diamans uſez, & qu'on ne ſçauroit vendre,
Sans riſquer mon honneur je croy que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai pour te donner vaiſſelle ni bijoux.

HECTOR.

Oh parbleu nous marchons ſans crainte des filoux.

Me LA RESSOURCE.

Hé bien nous attendrons, Monſieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte ma pauvre enfant que ma mort eſt certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Me LA RESSOURCE.

Ah, Monſieur,
Je voudrois les avoir, ce ſeroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR *à genoux.*

Par pitié.

Me LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah que nous ſommes foux,
Tous ces gens là, Monſieur, ont des cœurs de cailloux;

Sans

Sans des nantissemens, il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dy moi donc si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez, mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main.

VALERE.

Mais voy donc!

HECTOR.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique

VALERE.

Ecoute... nous avons le portrait d'Angelique
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider,

HECTOR.

Ah que dites-vous là, vous devez le garder.

VALERE.

D'accord, honnêtement je ne puis m'en défaire.

Me LA RESSOURCE.

Adieu, quelqu'autrefois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu sçais jusqu'où vont mes besoins,
N'ayant pas son portrait j'en aimerai je moins.

HECTOR.

Fort bien, mais voulez vous que cette perfidie...

VALERE.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie

De ces joüeurs en fonds qui doivent s'aſſembler.

Me LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc, où voulez-vous aller,
Je ferai de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puiſſe arriver nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra
Que de ſon cher Portrait...

VALERE.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure.

VALERE.

Oüy vraîment :

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon beſoin urgent.

HECTOR *le conſiderant.*

Sur cette mine-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toûjours, je gagnerai ſans doute.

HECTOR.

Vôtre raiſonnement met le mien en déroute,
Je ſçai que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tirerai bien Hector, je t'en répond.
Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance...

Me LA RESSOURCE.

Oüy je puis maintenant prêter en conscience,
Je voy des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt,
Voilà les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé Madame la Ressource;
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétens retirer mon portrait au plûtôt.

Me LA RESSOURCE.

Volontiers : nous aimons à changer de la sorte,
Plus nôtre argent fatigue, & plus il nous rapporte;
Adieu Messieurs; je suis toute à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris;
Vous faites-là, Monsieur, une action inique

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

QUel eſt donc le ſujet pourquoi ton cœur ſoûpire?

NERINE.

Nous n'avons pas, Monſieur, tous deux ſujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, ſi tu veux, le ſujet de tes pleurs?

NERINE.

Il faut aller, Monſieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait bien-toſt chaſſer de ta Maîtreſſe?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'eſt de vôtre ſort dont j'ai compaſſion.
Et c'eſt à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu!

NERINE.

Qu'Angelique eſt une ame legere,
Et s'eſt mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoi que pour mon amour ce coup ſoit aſſommant,
Je ne ſuis point ſurpris d'un pareil changement,
Je ſçai que cet Amant toute entiere l'occupe,
De ſes ardeurs pour moi je ne ſuis point la dupe ;
Et lorſque de ſes feux je ſe ſuis veu retour,
Je dois tout au dépit, & rien à ſon amour :
Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,
Ni rapeller ici ſes ſermens, ſes parjures,
Ainſi que mon amour je calmerai mes coureroux.

NERINE.

Si vous ſçaviez, Monſieur, ce que j'ai fait pour vous...

DORANTE.

Tien, reçoy cette bague, & dis à ta Maîtreſſe,
Que malgré ſes dédains elle aura ma tendreſſe,
Et que la voir heureuſe eſt mon plus grand bonheur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! Ah ! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.

SCE-

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

OUy, Monsieur, Angelique épousera Valere ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux; bonjour, mon frere,
Qu'est-ce? hé bien? qu'avez-vous? vous estes tout changé?
Allons gay; vous a-t'on donné vôtre congé?

DORANTE.

Vous estes bien instruit des chagrins qu'on me donne,
On ne me verra point violenter personne;
Et quand je pers un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon Frere, je prétens moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voila des sentimens d'un Heros de Cassandre:
Entre nous vous aviez fort grand tort de pretendre
Que sur vôtre Neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sçeus jamais jusques-là me flatter:

La

La jeuneſſe toûjours eut des droits ſur les belles:
L'amour eſt un enfant qui badine avec elles,
Et quand à certain âge on veut ſe faire aimer,
C'eſt un ſoin indiſcret qu'on devroit reprimer.

GERONTE.

Je ſuis en verité ravy de vous entendre,
Et vous prenez la choſe ainſi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit crû tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma preſence eſt aſſez inutile en ces lieux,
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il ſort.

GERONTE.

Allez, conſolez-vous, c'eſt fort bien fait, mon Frere'
Adieu. Le pauvre enfant, ſon ſort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur ſaiſi.

HECTOR.

Moy, j'en pleure à moitié,
Le pauvre homme.

SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier caché avec plusieurs autres papiers.*

VOila, Monsieur, un petit rôle,
Des dettes de mon Maître, il vous tient sa parole.
Comme vous le voyez, ils croit qu'en tout cecy.
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Ça voyons, expedie au plûtôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honneste homme de Pere!
Ah! qu'à nôtre secours à propos vous venez,
Encor un jour plus tard nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous debattre,
Foy d'honnête garçon je n'en puis rien rabattre:
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix.

De

De plus, je vous promets que je n'y tien omis.

GERONTE.

Finy donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes :
Memoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Matarin Geronte auroit tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son Fils.

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toûjours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cens livres du cens
Pour gages de cinq ans, frais, mises, & avenus.

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à vôtre service :
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice:
D'un valet de joüeur, mon Maître de nouveau,
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angelique
Pallas du nom connu de la Dame de pique.

HECTOR.

Secondement il doit à Jeremie Aaron,
Usurier de mestier, Juif de Religion.

GE-

GERONTE.

Tout beau, n'embroüillons point, s'il vous plaît, les affaires,
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. *Plus il doit à maints particuliers*
Ou quidams, dont les noms, qualitez & metiers
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déja Sentence par defaut;
La somme de dix mille, une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole,
Habillé, voituré, coeffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, desalteré, porté.

GERONTE.

Desalteré, porté, que le diable l'emporte,
Et ton maudit Memoire écrit de telle sorte

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez demain pour vous trouver
J'envoyerai les Quidams tous à vostre lever.

GERONTE.

La belle cour!

HECTOR.

De plus à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante & joüissante,
Est dû loyalement deux cens cinquante écus,
Pour ses appointemens de deux quartiers échus.

GE-

GERONTE.

Quel eſt cette Margot ;

HECTOR.

Monſieur... C'eſt une fille....
Chez laquelle mon Maître... Elle eſt vraiment gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus!

HECTOR.

Ce n'eſt ma foi pas cher,
Demandez, c'eſt, Monſieur, un prix fait en Hyver.

GERONTE.

Et tu pretens bourreau...

HECTOR *tournant le rôle.*

Monſieur, point d'invectives.
Voicy le contenu de nos dettes actives,
Et vous allez bien voir que le compte ſuivant,
Payé fidellement ſe monte à preſque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Iſaac de la Serre.
Il eſt connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre ;
C'eſt ce Negociant, ce Banquier ſi fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets, ver-reux,
Cela ſent comme baſme : Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,

Ne

Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ſes parens,
Mort aux champs de Fleurus nous doit dix mille francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh s'il n'étoit pas mort c'étoit de l'or en barre.

Plus a mon Maître eſt dû du Chevalier Fijac
Les droits hipotequez ſur un tout de Trictrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie eſt deux cens piſtoles.
C'eſt une dupe, il faut en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *lui donnant un ſoufflet.*

Tien maraut, le voila,
Pour m'offrir un memoire égal à celuy-là,
Va porter cet argent à celuy qui t'envoye.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoye.

GERONTE

Impertinent, maraut; va, je t'aprendray bien
Avecque ton Trictrac.

HECTOR.

Il a dix trous, à rien.

SCÉNE IV.

HECTOR *seul.*

SA main eſt à fraper, non à donner legere,
Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs affaire;
Mais le voici qui vient pouſſé d'un heureux vent,
Il a les yeux ſereins & l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR,

HECTOR. *Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.*

PAr vôtre ordre, Monſieur, j'ay vû Monſieur Geronte,
Qui de vôtre Memoire a fait fort peu de conte,
Sa monnoye eſt frapée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas beſoin:
J'ay vû chemin faiſant auſſi Monſieur Dorante,
Morbleu qu'il eſt fâché:

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La flote eſt arrivée avec les Galions,
Cela va diablement hauſſer nos actions.
J'ay veu pareillement par vôtre ordre Angelique;
Elle m'a dit...

VALERE *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de trois cens Louis.

HECTOR.

Cette fille Monſieur de voſtre amour eſt folle:

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens ſur ſa parole.

HECTOR *le tirant par la manche,*

Monſieur écoutez moi : calmez un peu vos ſens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort longtemps,

VALERE.

Ah d'Angelique, hé bien comment ſuis-je avec elle.

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah, Monſieur, quelle eſt belle,
Et que j'ay de plaiſir à vous voir racroché,

VALERE.

A te dire le vray, je n'en ſuis pas fâché.

HECTOR.

Comment ? quelle froideur s'empare de vôtre

Quelle glace ! tantôt vous estiez tout de flame
Ay je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour :
Vous vous sentez en fond *Ergo*, plus de maîtresse.

VALERE.

Ah juge mieux Hector de l'Amour qui me presse,
J'ayme autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ay fait en te quittant quelque reflexion
Je ne suis point du tout né pour le mariage,
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector en verité ;
Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un Joüeur, sa vie est agreable,
Ses Jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonne chere, cadeaux,
Il traîne en tous lieux la joye & l'abondance,
On voit regner sur lui l'air de magnificence,
Tabatieres, bijoux, sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour, mille belles

Lui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans,
Là vous trouvez toûjours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche
Des oisifs de métier, & qui toûjours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux
Des Lucreces du temps, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toûjours prests à vous cajoler,
Des plaisans qui font rire avant que de parler,
Plus agreablement peut-on passer la vie.

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd tout cela vous ennuye.

VALERE.

Le jeu r'assemble tout, il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois,
La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Ducheſſe indigente
Là, sans distinction on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair
Et quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices
De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant
Vous voila donc en grace avec l'argent comptant;

Tant

Tant mieux, pour ſe conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous ſçavez.

VALERE.

Je dois joüer tantoſt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh non, c'eſt un depoſt.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abry des orages
S'il vous plaiſoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi je te dois...

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous
Je n'ai pas en cinq ans encor receu cinq ſols.

VALERE.

Mon Pere te payra, l'article eſt au memoire.

HECTOR.

Vôtre Pere? Ah, Monſieur, c'eſt une mer à boire,
Son argent n'a point cours quoi qu'il ſoit bien de poids.

VALERE.

Va j'examinerai ton compte une autrefois,
J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois vôtre ſelliere,
Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement ſon argent dans ſa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monſieur Galonier vôtre honnête Tailleur.

SCENE VI.

Me ADAM, Mr. GALONIER, VALERE, HECTOR.

VALERE.

QUel contre temps ! je ſuis vôtre humble ſervireur:
Boujour, Madame Adam, quelle joye eſt la mienne
Vous voir ! c'eſt du plus loin parbleu qu'il me ſouvienne.

Me ADAM.

Je viens pourtant ici ſouvent faire ma cour,
Mais vous joüez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'eſt pour cette caleche à velours à ramage.

Me ADAM.

Ouy s'il vous plaiſt.

VALERE.

Je ſuis fort content de l'ouvrage.
Il faut vous la payer.. ſonge par quel moyen

Tu

Tu pourras me tirer de ce triſte entretien.
Vous Monſieur Galonier quel ſujet vous a-meine.

GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous...

HECTOR.

Vous faites toûjours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si...

HECTOR.

Ma culote s'uſe en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Je...

HECTOR.

Vous couſez ſi mal...

Me ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoy vous la mariez? Elle eſt vive & gentille,
Et ſon époux futur doit en être content.

Me ADAM.

Nous aurions grand beſoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux Madame Adam mourir à vôtre vûë,
Si je...

Me ADAM.

Depuis long temps cette ſomme m'eſt dûë,

VALERE.

Que je ſois en maraut deshonoré cent fois,
Si l'on m'a vû toucher un ſou depuis ſix mois.

HECTOR.

Ouy nous avons tous deux par pieté profonde
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que vôtre cœur pour moi ſe laiſſe un peu toucher,
Nôtre femme eſt Monſieur ſur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus ſur étant moins des dettes.

HECTOR.

Et dequoi Diable auſſi du métier dont vous eſtes.
Vous aviſez-vous là de faire des enfans,
Faites-moi des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Eh maîs... ſi j'en avois... comptez que dans la vie
Perſonne de payer n'eut jamais tant d'envie;
Demandez.

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me payroit-il pas mes gages de cinq ans,
Vôtre dette n'eſt par meilleure que la mienne.

Me ADAM.

Mais quand faudra-t'il donc, Monſieur, que je revienne.

VALERE,

Mais quand il vous plaira, dés demain que ſçait on.

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

GALONIER.

Pour moy je ne ſorts point d'ici qu'on ne m'en chaſſe.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal ſi tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un ſecret qui je croi
Vous plaira dans la ſuite autant & plus qu'à moy;
Je vay me marier tout-à-fait, & mon Pere
Avec mes creanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup?

Me ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raiſon vaut mieux que de l'argent comptant:
Montrez nous les talons.

GALONIER.

Monſieur ce mariage
Se fera-t'il bien-tôt?

HECTOR.

Tout au plutôt, j'enrage.

Me ADAM.

Sera-ce dans ce jour.

HECTOR.

Nous l'eſperons, adieu,

Sortez, nous attendons la future en ce lieu.
Si l'on vous trouve ici vous gâterez l'affaire.

Me ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez laissez-moi faire.

Me ADAM & GALONIER *ensemble.*

Mais Monsieur...

HECTOR *s'mettant dehors.*

Que de bruit, oh parbleu détallez.

SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *riant.*

VOilà des Creanciers assez bien regalez;
Vous deviez pourtant, en fond comme vous estes.

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah je ne dois donc plus m'étonner désormais:
Si tant d'honnestes gens ne les payent jamais,
Mais voici le Marquis, ce heros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soûpirant?...

HECTOR.

Ouy de nôtre Comtesse.

SCE-

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

LE MARQUIS.

QUe ma chaiſe ſe tienne à deux cens pas d'icy;
Et vous mes trois Laquais éloignez vous auſſi.
Je ſuis *incognitò*.

HECTOR.

Que prerent-il donc faire.

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez Valere.

VALERE.

Ouy, Monſieur, c'eſt ainſi qu'on m'a toûjours nommé.

LE MARQUIS.

Juſques au fond du cœur j'en ſuis parbleu charmé,
Faites que ce Valet à l'écart ſe retire.

VALERE.

Va t'en.

HECTOR.

Monſieur.

VALERE.

Va t'en, faut il te le redire.

SCENE IX.

LE MARQUIS.

SC. avez vous qui je ſuis ?

VALERE.

Je n'ay pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis montre de la vigueur;
Il craint. Je ſuis pourtant fort connu dans la Ville,
Et ſi vous l'ignorez ſçachez que je faſile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis,
Petits Maiſtres de robe à courte & longue queuë,
J'évante les beautez & leur plais d'une lieuë,
Je m'érige aux repas en Maître Architiclin,
J'y ſuis le Chanſonnier & l'ame du feſtin:
Je ſuis parfait en tout; ma valeur eſt connuë,
Je ne me bats jamais qu'auſſi-tôt je ne tuë,
De cent jolis combats je me ſuis démeſlé.
J'ay la botte trompeuſe, & le jeu tres-broüillé;
Mes ayeux ſont connus, ma race eſt ancienne,
Mon triſayeul étoit Vice Baillif du Maine;
J'ai le vol du chapon, ainſi dés le berceau
Vous voyez que je ſuis Gentilhomme Manceau.

V. Ar-

VALERE.

On le voit à vôtre air.

LE MARQUIS.

J'ay sur certaine femme
Jetté sans y songer quelque amoureuse flame,
J'ay trouvé la matiere assez seche de soy,
Mais la belle est tombée amoureuse de moi,
Vous le croyez sans peine, on est fait d'un modele
A pretendre hypoteque à fort bon droit sur elle,
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est pretendre arrester un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne croi pas, Monsieur, qu'on fust si temeraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi.

LE MARQUIS.

Que sans respecter ni rang, ni qualité
Vous nourrissez dans l'ame une velleïté
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance,
Je sçai ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

Il tremble. Sçavez vous Monsieur du lansquenet
Que j'ai dequoi rabattre ici vôtre caquet.

VALERE.

Je le ſçais.

LE MARQUIS.

Vous croyez en vôtre humeur cauſtique.
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moy, Monſieur.

LE MARQUIS.

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit noble à nazarde, enté ſur ſauvageon.

Valere enfonce ſon chapeau.

Je croi qu'il a du cœur: je retiens ma colere:
Mais...

VALERE *mettant la main ſur ſon épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous ſatisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon, je ris.

VALERE.

Vos ris ne ſont point de mon goût,
Et vos airs inſolens ne plaiſent point du tout.
Vous eſtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaiſt à dire.
Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monſieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir ſur le champ ſi les Vice-Baillifs
Sont ſi francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous broüiller pour un ſot point de gloire,

VA-

VALERE.

Oh le vin eſt tiré, Monſieur il le faut boire.

LE MARQUIS *criant.*

Ah, ah, je ſuis bleſſé.

SCENE X.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

QUels deſſeins emportez...

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah c'eſt trop endurer.

HECTOR.

Ah! Monſieur, arrêtez.

LE MARQUIS.

Laiſſez moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Ceſſe de le contraindre,
Va, c'eſt un malheureux qui n'eſt pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel ſujet...

LE MARQUIS *fierement.*

Vôtre Maître a certains petits airs,

Doucement.

:end mal à propos les choſes de travers.
vient civilement pour s'éclaircir d'un
ute,
Monſieur prend la chévre, il met tout en
route,
le petit mutin : oh celà n'eſt pas bien.

HECTOR.

encor quel ſujet ?

LE MARQUIS.

Quel ſujet ? moins que rien :
iour de la Comteſſe auprés de lui m'ap-
lle.

HECTOR.

liable ! c'eſt avoir une vieille querelle.
i vous oſez, Monſieur, d'un cœur am-
ieux,
ôtre patrimoine ainſi jetter les yeux,
quer la Comteſſe, & nous le dire encore.

LE MARQUIS.

je ne l'aime pas, c'eſt elle qui m'adore.

VALERE.

vous pouvez l'aimer autant qu'il vous
ira,
un bien que jamais on ne vous enviera ;
étes en effet un Amant digne d'elle,
us cede les droits que j'ai ſur cette belle.

HECTOR.

es droits ſur le cœur, mais ſur la bourſe
n.

LE MARQUIS.

çavois bien moi que j'en aurois raiſon :
là comme il faut ſe tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulneraire.

LE MARQUIS.

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur, vous & moi nous en valons deux autres,
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

VOilà donc ce Marquis, cet homme dangereux.

HECTOR.

Oüy, Monsieur, le voilà.

VALERE.

C'est un grand malheureux:
Je crains que mes Joüeurs ne soient sortis du gîte,
Ils ont trop attendu, j'y retourne au plus vîte;
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment,
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HEC-

HECTOR.

Vôtre cœur eſt, Monſieur, toûjours inſatiable,
Ces inſpirations viennent ſouvent du diable :
Je vous en avertis, c'eſt un futé matois.

VALERE.

Elles m'ont réüſſi déja plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix : Tu veux contredire,
A mon âge crois tu m'apprendre à me conduire.

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monſieur, de vôtre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à ſon retour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

EN vain vous m'oppoſez une indigne tendreſſe,
Je n'ai vû de mes jours avoir tant de molleſſe
Je ne puis ſur ce point m'accorder avec vous;
Valere n'eſt point fait pour être vôtre époux;
Il reſſent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cét homme perdra quelque jour ſes oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps augmente encor un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus Nerine, une ardeur qui m'enchante,
Tu prendrois pour l'éteindre une peine impuiſſante;
Il eſt des nœuds formez ſous des aſtres malins,

Qu'on

Qu'on cherit malgré ſoy : Je cede à mes deſtins
La raiſon, les conſeils, ne peuvent m'en diſtraire,
Je voy le bon party, mais je prens le contraire.

NERINE.

Hé bien Madame, ſoit, contentez vôtre ardeur,
J'y conſens, acceptez pour époux un joüeur,
Qui pour porter au jeu ſon tribut volontaire,
Vous laiſſera manquer même du neceſſaire.
Toûjours triſte ou fougueux, peſtant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu :
Quel charme qu'un époux qui flatant ſa manie,
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de ſa vie,
Prend pour argent comptant d'un uſurier fripon
Des ſinges, des pavez, un chantier du charbon,
Qu'on voit à chaque inſtant prêt à faire querelle
Aux bijoux de ſa femme, ou bien à ſa vaiſſelle,
Qui va, revient, retourne, & s'uſe à voyager
Chez l'uſurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand aprés quelque temps d'intérêt ſurchargée,

Il la laiſſe, ou d'abord elle fut engagée,
Et prend pour remplacer ſes meubles écartez
Des diamans du Temple & des plats argentez.
Tant que dans ſa fureur, n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre
Sa femme ſigne enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en decret, & ſon lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance,
L'évenement ſouvent confond la prévoyance;
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime, aimera,
Et quiconque a joüé, toûjours joüe, & joüera,
Quelque docteur l'a dit, ce n'eſt point menterie.
Et ſi vous le voulez contre vous je parie
Tout ce que je poſſede, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il eſt dans un Brelan.
Nous le ſçaurons d'Hector, qu'ici je voy paroître.

SCE-

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

TE voilà bien soufflant : En quels lieux est ton Maître.

HECTOR *embarassé.*

En quelque lieu qu'il soit je répons de son cœur...
Il sent toûjours pour vous la plus sincere ardeur.

NERINE.

Ce n'est point là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je vois qu'ici je suis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment :

HECTOR.

Le temps me presse, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vray qu'il est dans quelque lieu,
Où courant le hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie,
Mon Maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGE-

ANGELIQUE.

Tien voilà dix Loüis : Ne me mens pas, dy moy
S'il n'eſt pas vray qu'il joüe à preſent.

HECTOR.

Oh ma foy
Il eſt bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux ſoupçons Nerine, hé bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la derniere fois.

ANGELIQUE.

Il joüeroit donc ?

HECTOR.

Il joüe, à dire vray Madame...
Mais ce n'eſt proprement que par nobleſſe d'ame,
On voit qu'il ſe défait de ſon argent exprés,
Pour n'être plus touché que de vos ſeuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ay-je raiſon ?

HECTOR.

Son mauvais ſort, vous dis je,
Mieux que tous vos diſcours aujourd'hui le corrige.

ANGELIQUE.

Quoy...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidelité ?

Perdre

Perdre exprés ſon argent pour n'être plus tenté :
Il ſçait que l'homme eſt foible... Il ſe met en défenſe ;
Pour moi je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoy ton Maître joüeroit au mépris d'un ſerment...

HECTOR.

C'eſt la derniere fois, Madame, abſolument.
On peut le voir encor ſur le champ de bataille,
Il frape à droit à gauche & d'eſtoc, & de taille:
Il ſe défend, Madame, encor comme un lion,
Je l'ay vû dans l'effort de la convulſion,
Maudiſſant les hazards d'un combat trop funeſte,
De ſa bourſe expirante il ramaſſoit le reſte ;
Et paroiſſant encor plus grand dans ſon malheur,
Il vendoit cher ſon ſang & ſa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Ayde de Camp, je viens en diligence
Appeller du ſecours, il faut faire approcher
Nôtre corps de réſerve, & je m'en vais chercher
Deux cens Loüis qu'il a laiſſez dans ſa caſſette.

NERINE.

Hé bien Madame, hé bien, êtes-vous ſatisfaite.

HEC-

HECTOR.

Les partis ſont aux mains, à deux pas on ſe bat,
Et les momens ſont chers en un jour de combat.
Nous allons nous ſervir de nos armes derniéres,
Et des Troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

Il ſort.

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

VOus l'entendez, Madame, aprés cette action
Pour Valere, armez-vous de belle paſſion;
Cedez à vôtre étoile, épouſez-le; j'enrage
Lors que j'entens tenir ce diſcours à vôtre âge;
Mais Dorante qui vient...

ANGELIQUE.

Ah ſortons de ces lieux,
Je ne puis me réſoudre à paroître à ſes yeux.

Elle s'en va.

SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

HE' quoi vous me fuyez: daignez au moins m'apprendre...
Et toi Nerine auſſi, tu ne veux pas m'entendre,
Veux-tu de ta Maîtreſſe imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monſieur, je vous ſers toûjours avec vigueur,
Laiſſez-moy faire.

Elle ſort.

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me deſeſpere.
Je veux approfondir un ſi cruel miſtere.

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

OU courez vous Dorante ?

DORAN-

DORANTE.

O contre temps fâcheux,
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ay deux mots à vous dire, & vôtre ame contente;
Mais non, retirez-vous, un homme m'épouvante,
L'ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors
Me fait même en Eté friſſonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque eſpoir qui vous guide,
Le reſpect à l'amour ſçaura ſervir de bride,
N'eſt il pas vray?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps les Amans
Prés du ſexe d'abord ſont ſi geſticulans.
Quoy qu'on ſoit vertueuſe, il faut telle paroître,
Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En verité j'ay le cœur douloureux,
Qu'Angelique ſi mal reconnoiſſe vos feux:
Et ſi je n'avois pas une vertu ſevere,
Qui me fait renfermer dans un veuvage auſtere,

LE MARQUIS.

Entre nous sans façon,
A Valere de prés j'ay serré le bouton,
Il m'a cedé les droits qu'il avoit sur vôtre ame.

LA COMTESSE.

Hé le petit poltron.

LE MARQUIS.

Oh parsanbleu Madame,
Il seroit un Achile, un Pompée, un Césat,
Je vous le conduirois poings liez à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie,
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ay l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas Marquis tout vôtre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de vôtre cœur couvre de trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est ce ce Financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure,
Qui bâtit un Palais, sur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, l'hôtel Damis,
Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte

Bureau

Bureau du Pied-fourché, chair salée & chair morte,
Qui dans mille portraits expose ses yeux,
Son pere, son grand pere, & les place en tous lieux,
En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Senateur, cet Adonis de Robe,
Ce docteur en soûpez, qui se tait au palais,
Et sçait sur des ragoûts prononcer des arrêts:
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne,
Qui de livres de droit toûjours débarassé,
Porte cuisine en poche. & poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non Marquis, c'est Dorante, & j'ai sçû m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi Dorante! cet homme à maintien debonnaire,
Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir.

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Eh parbleu vous devez m'avertir,
Nous nous ſerions parlez ſans ſortir de la ſale,
Je ne ſuis pas méchant, mais ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le temps ſeulement de crier,
Pour lui vôtre fenêtre eut ſervi d'eſcalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent, Si vous étiez plus ſage,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La ſageſſe eſt tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toûjours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah parbleu volontiers. Vous me chatoüillez l'ame,
Par affaire de cœur qu'entendez-vous Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous même aſſurément.

LE MARQUIS.

Eſt-ce pour mariage, ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoi vous prétendriez, ſi j'avois la foibleſſe...

LE MARQUIS.

Ah ma foy l'on n'a plus tant de délicateſſe,
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,
Le mariage ſuit & vient aprés s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'hymen ſoit le but de l'affaire,

Et

Et ne donne mon cœur que par devant Notaire,
Je veux un bon Contract sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement; je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon merite;
Quoi que cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croy que nos deux cœurs seront toûjours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh parbleu nous vivrons comme deux Tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautez sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aprez dans peu ma derniere réponse.

LA COMTESSE.

Adieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.

SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

HE bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton merite,

Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi ſollicite,
Tu dois être content de toi par tout païs,
On le ſeroit à moins, allons, ſaute Marquis:
Quel bonheur eſt le tien! Le Ciel à ta naiſſance
Répandit ſur tes jours ſa plus douce influence;
Tu fus, je croy, paîtri par les mains de l'Amour:
N'es-tu pas fait à peindre? Eſt-il homme à la Cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine,
Et pour l'eſprit parbleu tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t'il donc? Allons, ſaute Marquis,
La Nature, le Ciel, l'Amour, & la Fortune
De tes proſperitez ſont leur cauſe commune;
Tu ſoûtiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danſes, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
Les yeux à fleur de tête, & les dents aſſez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Prés du ſexe tu vins, tu vis, & tu vainquis,
Que ton ſort eſt heureux? Allons ſaute Marquis.

SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous tranſporte? Hé

Hé quoi, Monſieur, tout ſeul vous ſautez de la ſorte ?

LE MARQUIS.

C'eſt un pas de ballet que je veux repaſſer.

HECTOR.

Mon Maître qui me ſuit vous le fera danſer, Monſieur, ſi vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis tu là, ton Maître ?

HECTOR.

Oüy, Monſieur, à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long temps m'arrêter,
Pour cauſe nous devons tous deux nous éviter;
Quand ma verve me prend je ne ſuis plus traitable;
Il eſt brutal, je ſuis emporté comme un diable,
Il manque de reſpect pour les Vice-Baillifs,
Et nous autions du bruit. Allons ſaute Marquis.

SCENE IX.

HECTOR *ſeul.*

Allons ſaute Marquis. Un tour de cette ſorte
Eſt volé d'un Gaſcon où le diable m'emporte:
Il vient de la Garonne. Oh parbleu dans ce temps

Je n'aurois jamais crû les Marquis si prudents.
Je vis : & cependant mon Maître à l'agonie
Cede en un lansquenet à son mauvais genie.
Le voici, ses malheurs sur son front sont écrits,
Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

NOn l'Enfer en courroux & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te louë ô destin de tes coups redoublez,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblez;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR.

Il est fec.

VALERE.

De serpens mon cœur est devoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré:
Il prend Hector à la gorge.
Parle, as-tu jamais vû le sort & son caprice,
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner, perdre tous les partis,

Vingt

Vingt fois le coupe-gorge, & toûjours premier pris.
Répond moi donc bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahiſon auſſi haute.
Sort cruel! ta malice a bien ſçû triompher
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je ſuis je puis tout entreprendre,
Confus, deſeſperé, je ſuis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureuſement pour vous vous n'avez pas un ſou,
Dont vous puiſſiez, Monſieur, acheter un licou.
Voudriez-vous ſouper?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe:
Ah charmante Angelique en l'ardeur qui m'embraſe,
A vos ſeules bontez je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toûjours?
Mon cœur dans les tranſports de ſa fureur extrême
N'eſt point ſi malheureux, puis qu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Nôtre bouteille eſt à fond, & par un fort nouveau,
Nôtre amour recommence à nager ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le deſeſpoir où la fureur me livre,
Aproche ce fauteüil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en vôtre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier ſous la main.
Il m'importe peu, prens dans ma Bibliotheque.

HECTOR.

Voilà Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je liſe Seneque ?

VALERE.

Oüy, ne ſçais tu pas lire ?

HECTOR.

Hé vous n'y penſez pas,
Je n'ai lû de mes jours que dans des Almanacs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hazard.

HECTOR.

Je vay le mettre en piéces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richeſſes.

La Fortune offre aux yeux des brillans menſonges,
Tous les biens d'ici-bas ſont faux & paſſagers,
Leur poſſeſſion trouble, & leur perte eſt legere,
Le ſage gagne aſſez quand il peut s'en défaire.

Lorſ-

Lorſque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit comme vous perdu tout ſon argent.

VALERE *ſe levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il
s'éleve *Il s'aſſied*
Des mouvemens de rage. Allons pourſuis & acheve.

HECTOR.

L'or eſt comme une femme, on n'y ſçauroit toucher
Que le cœur par amour ne s'y laiſſe attacher.
L'un & l'autre en ce temps ſi-toſt qu'on les manie
Sont deux grands remords pour la Philoſophie.
N'ayant plus de Maiſtreſſe, & n'ayant pas un ſou
Nous philoſopherons maintenant tout le ſou.

VALERE.

De mon ſort deſormais vous ſerez ſeul arbitre.
Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.

HECTOR.

Que faut-il...

VALERE.

Je benis le ſort & ſes revers,
Puiſqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finy donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine
Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine
C'eſt poſſeder les biens que ſçavoir s'en paſſer
Que ce mot eſt bien dit ! & que c'eſt bien penſer ?

Ce Seneque, Monsieur, est un excellent homme,
Etoit-il de Paris ;

VALERE.

Non, il estoit de Rome.
Dix fois à carte triple estre pris le premier.

HECTOR.

Ah, Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ay cent moyens tous prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poison & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Vôtre Maître à chanter est ici, la Musique
Peut-être calmeroit cette humeur frenetique.

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante bourreau,
Je veux me poignarder, la vie est un fardeau
Qui pour moi desormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable,
Qu'un Joüeur est heureux ! sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Oüiez-vous.

VA-

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

HECTOR.

Monsieur contraignez-vous, j'aperçois vôtre Pere.

SCENE XI.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

POur quel sujet, mon Fils, criez-vous donc si fort ?
Est-ce toi malheureux, qui cause son transport ?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR.

Ce sont des vapeurs de morale,
Qui nous vont à la teste, & que Seneque exhale,

GERONTE.

Qu'est-ce à dire Seneque ?

HECTOR.

Oüy, Monsieur, maintenant
Que nous ne joüons plus nôtre unique ascendant
C'est la Philosophie, & voila nôtre Livre,
C'est Seneque.

GE-

GERONTE.

Tant mieux, il aprend à bien vivre,
Son Livre est admirable, & plein d'instructions
Et rend l'homme brutal maistre des passions.

HECTOR.

Ah si vous aviez lû son traité des Richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses,
Comme la femme ici n'est qu'un vrai Remora;
Et que lorsqu'on y touche... on en demeure là:
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
Ah que ce Livre là connoissoit bien les femmes

GERONTE.

Hector en peu de temps est devenu Docteur.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, je sçaurai tout Seneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience;
Pour vous dire, mon fils, que vôtre hymen s'avance:
Je quitte le Notaire, & j'ay vû les parens;
Qui d'une & d'autre part me paroissent contens;
Vous avez vû je crois Angelique, & j'espere
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor, mon Pere.
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vraiment pour un Amant
Vous faites voir, mon Fils, bien peu d'empressement:

Cou-

Courez-y, dites luy que ma joye eſt extrême,
Que charmé de ce nœud dans peu j'iray moy-même
Lui faire compliment & l'embraſſer...

HECTOR.

Tout doux,
Monſieur fera cela tout auſſi bien que vous.

VALERE,

Penetré des bontez de celui qui m'envoye,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joye.

HECTOR.

Il vous plaira toûjours d'eſtre memoratif,
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,

GERONTE.

Ouy da, laiſſe moi faire,
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc ſur ce pied vous viſiter demain.

Il ſort.

GERONTE.

Graces au Ciel mon Fils eſt dans le bon chemin,
Par mes ſoins paternels il ſurmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la paſſion ardente:
Ah qu'un Pere eſt heureux qui voit en un moment
Un cher Fils revenir de ſon égarement.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

EH, Madame, ceſſez d'éviter ma preſence,
Je ne viens point armé contre vôtre inconſtance.
Faire éclater ici mes ſentimens jaloux,
Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Pluſque vous ne penſez mon cœur vous juſtifie
Vôtre legereté veut que je vous oublie:
Mais loin de condamner vôtre cœur inconſtant
Je ſuis aſſez vangé ſi j'en puis faire autant,

ANGELIQUE.

Que voſtre emportement en reproches éclate.
Je merite les noms de volage, d'ingrate:
Mais enfin de l'amour l'imperieuſe loi,
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moy,
J'en prévoi les dangers: mais un ſort tyrannique,

DORANTE.

Vôtre cœur eſt hardy, genereux, heroïque:
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laiſſez pas, Madame d'y courir.

IRENE.

Quand j'en devrois mourir je ne puis plus me taire,
Je vous empeſcherai de terminer l'affaire,
Ou ſi dans cet amour vôtre cœur engagé
Perſiſte en ſes deſſeins, donnez-moi mon congé:
Je ſuis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dife
Que vous ayez ſous moi fait pareille ſottiſe;
Valere eſt un indigne, & malgré ſon ſerment,
Vous voyez tous les jours qu'il joüe impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace,
De la fureur du jeu veux-tu qu'il ſe defaſſe.
Helas! quand je ne puis me défaire aujourd'huy
Du lâche attachement que mon cœur a pour luy.

DORANTE.

Ces feux ſont trop charmans pour vouloir les éteindre,
Je ne luis point, Madame, ici pour vous contraindre,
Mon Neveu vous épouſe, & je viens ſeulement
Donner à vôtre hymen un plein conſentement.

SCENE

SCENE II.

MADAME LA RESSOURCE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

NERINE.

MAdame la Reſſource ici ! qu'y vient-elle faire ?

Me LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche autant qu'on peut dans ſon petit trafic
A gagner ſes dépens en ſervant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoiſſance.
C'eſt une illuſtre au moins, & qui ſçait en ſecret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui preſte, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend ſon argent bien cher, marie à bon marché.

Me LA RESSOURCE.

Vôtre bonté pour moi toûjours ſe renouvelle,
Vous avez ſi bon cœur...

NERINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans;
En poche elle a toûjours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un ſoir dans le ſilence...

NERINE.

Bon, bon, tous les Filoux ſont de ſa connoiſſance.

Me LA RESSOURCE.

Nerine rit toûjours.

NERINE.

Montrez-nous vôtre écrain.

Me LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ay toûjours quelque hazard en main.
Regardez ce rubis; je vais en faire affaire
Avec le Procureur un Conſeiller Notaire,
Pour certaine Chanteuſe, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut paſſer quelque acte à l'Opera:
Mais voicy la Comteſſe...

Me LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non; non, ſur vos bijoux j'ay des droits de viſite.

SCE-

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Mr LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

VOstre choix est il fait ? peut-on enfin sçavoir
A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Ouy, ma Sœur, il est fait, & ce choix doit vous plaire,
Puis qu'avant moi, pour vous, vous avez sçû le faire.

LA COMTESSE.

Aparemment Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidelle Espirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.
Si Madame eut gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'esperer.

LA COMTESSE.

Ha perte n'est pas grande, & se peut reparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, Me LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

CHarmé de vos beautez je viens enfin, Madame,
Icy mettre à vos pieds & mon corps, & mon ame,
Vous ſerez par ma foy Marquiſe cette fois,
Et j'ay ſur vous enfin laiſſé tomber mon choix.

Me LA RESSOURCE.

Ce homme m'eſt connu.

LA COMTESSE.

Monſieur je ſuis ravie
De m'unir avec vous le reſte de ma vie,
Vous eſtes Gentilhomme, & cela me ſuffit.

LE MARQUIS.

Je le ſuis, du déluge.

Me LA RESSOURCE.

Ouy, c'eſt lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faiſant avec moi cette heureuſe alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en France Ne

Ne tirera de vous, ſi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnez.
à Me la Reſſource
Vous verrez ſi je ments: Ah vous voila, Madame,
Et que faites-vous donc icy de cette femme?

NERINE.

Vous la connoiſſez!

LE MARQUIS.

Moi! je ne ſçai ce que c'eſt.

Me LA RESSOURCE.

Ah je vous connois trop moi pour mon intereſt.
Quand vous reſoudrez-vous, Monſieur le Gentilhomme,
Fait du temps du déluge, à me payer ma ſomme.
Mes quatre cens écus preſtez depuis cinq ans.

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps:

Me LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh! vous rêvez ma mie...

Me LA RESSOURCE.

Voilà le grand-merci, d'obliger des ingrats.
Aprés l'avoir tiré d'un auſſi vilain pas...
Baſte...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Me LA RESSOURCE.

Non, non. Il eſt trop rude
D'aller de ſes parents montrer la turpitude.

La COMTESSE.

Comment donc !

LE MARQUIS.

Ah je grille.

Me LA RESSOURCE.

Au Chaſtelet, ſans moy,
On le verroit encor, vivre aux dépens du Roy.

NERINE.

Quoy, Monſieur le Marquis,

Me LA RESSOURCE.

Luy Marquis ! c'eſt l'Epine;
Je ſuis Marquiſe donc, moi qui ſuis ſa Couſine,
Son Pere eſtoit Huiſſier à Verge dans le Mans

LE MARQUIS.

Vous en avez menty. Maugrébleu des parens.

Me LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'eſtoit pas Huiſſier, qu'il t'en ſouvienne.

LE MARQUIS.

Son nom eſtoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Voſtre Pere eſtoit donc un Marquis exploitant,

ANGELIQUE.

Vous aviez là, ma Sœur, un fort illuſtre Amant.

Me LA RESSOURCE.

C'eſt moy qui l'ay nourry quatre mois ſans reproche,
Quand il vint à Paris en queſtes par le Coche.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, puisqu'on le sçait, mon Pere estoit Huissier,
Mais Huissier à Cheval, c'est comme Chevalier :
Cela n'empêche pas qu'on ne dine dans ce jour, Madame,
Nous ne sçaurions assez nous aimer l'un l'autre ;
Jamais ne fumes nous si violent,
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent ! Moy qui dois honorer vôtre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

LA COMTESSE.

Sors d'ici malheureux, porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Ouy ? L'on agit de même avec les gens de Cour :
On reconnoît si mal le sang & le merite,
J'en suis parbleu ravy, pour le coup je vous quitte,
J'ay pour briller ailleurs mille talents acquis,
Le Ciel vous tienne en joye, allons saute Marquis.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je n'en puis plus rendre, ma Sœur, & je vous laisse,
Avec qui vous pourrez finir cette tendresse ;

Cou-

Coupez, taillez, rognez; je m'en lave les mains.
De ces mots-là pour toujours je renonce aux humains.

Elle s'enfuit.

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE, Me LA RESSOURCE.

DORANTE.

ILs prennent leur party.

Me LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante,
Je l'ay demasquée bien loin de son attente.
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez par ma foy bien à faire à Paris.
Il est tant de Traittans qu'on voit depuis la guerre.
En modernes Seigneurs sortir de dessous terre.
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais un pied-plat.
De sa vieille mandille achette un Marquisat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert icy bien du mystere.

Me LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t'il de me rompre en visiere ;
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie ?

NERINE.

Oüy, vrayment, dés ce soir.

Me LA RESSOURCE *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joye. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillans, que j'ay là de rencontre,
J'en feray bon marché. Je croy que les voila.
Ils sont des plus parfaits. Non ce n'est pas cela,
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre,

NERINE.

Faites le voir.

Me LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NERINE *luy arrachant.*

Oh je suis curieuse, il faut me montrer tout :
Que les brillans sont gros, ils sont fort de mon goût ;
Mais que vois je, grands Dieux ! quelle surprise extrême.
Aurois-je la berluë, hé ma foi c'est lui-même.
Ah !... *Elle fait un grand cry.*

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nerine, & te trouves-tu mal?

NERINE.

Vôtre Portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait, es-tu folle.

NERINE *pleurant.*

Ah ma pauvre Maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mis en presse.

Me LA RESSOURCE.

Que veut dire cecy ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes, voy mieux.

NERINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'est luy-même.
C'est mon Portrait, helas ! qu'en mon ardeur extrême,
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toûjours.

Me LA RESSOURCE.

Vôtre Portrait, il est à moi sans vous déplaire,
Et j'ai presté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir.

Me LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient, & je prétens l'avoir,

DORANTE *prenant le portrait.*

Laissez-le moy garder un moment, je vous prie,
C'est la seule faveur, qu'on m'ait fait en ma vie,

ANGELIQUE.

C'en eſt fait, pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met vôtre Portrait ainſi chez l'uſurier,
Eſtant encor Amant, il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous ſerez ſa femme.

à Madame la Reſſource.

Mais le voicy qui vient. A trois ou quatre pas
De grace éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Me LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...

DORANTE.

Du Portrait ne ſoyez point en peine.

Me LA RESSOURCE, *ſe mettant derriere.*

Lorſque je le verray j'en ſeray plus certaine.

SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Me LA RESSOURCE, HECTOR.

VALERE.

QUel bonheur eſt le mien ; enfin voici le jour.
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tient ſa promeſſe... Mais Ciel, quelle triſteſſe,

Neri-

Nerine, à pû saisir ta charmante Maîtresse.
Est-ce ainsi que tantost ...

ANGELIQUE.

Bon, ne sçavez vous pas,
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantô bas.

VALERE.

Hé quoy changer si-tost.

ANGELIQUE.

Ne craignez point Valere,
Les funestes retours de mon humeur legere,
Le Portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un seur garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme, & me rassure.

NERINE.

Tu ne seras heureux par ma foy qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque à mon Portrait, sans crainte de Rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALERE.

Madame en ce moment que mon ame est contente,

ANGELIQUE.

Ne consentez vous pas à ce party, Dorante?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres sont pour moi

Les decrets reſpectez d'une ſuprême loy :
Voſtre bouche, Madame, a prononçé ſans feindre,
Et mon cœur ſubira vôtre arreſt ſans ſe plaindre.

HECTOR.

De l'Arreſt tout du long il va payer les ſçais.

ANGELIQUE.

Valere vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bonnez. .

ANGELIQUE.

Montrez donc ſans attendre
Le Portrait que de moy vous avez voulu prendre,
Et que voſtre Rival ſçache à quoy s'en tenir.

VALERE *fouillant dans ſa poche.*

Soit... Mais permettez moi de vous deſobéir,
C'eſt mon Oncle, en voyant de voſtre amour ce gage,
Il joüeroit à vos yeux un mauvais perſonnage,
Vous ſçavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer,
Il verra mon Portrait ſans ſe deſeſperer.

DORANTE.

Le triomphe eſt trop beau pour n'en pas faire gloire

VALERE *fouillant toûjours dans ſa poche.*

Puiſque vous le voulez il faut vous le chercher,
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher
Vous voulez un temoin, il faut vous ſatisfaire.

HEC.

HECTOR *apercevant Me la Reſſource.*

Ah nous ſommes perdus, j'aperçois l'uſuriere.

VALERE *à Hector.*

C'eſt voſtre faute, ſi... qu'as tu fait du Portrait ?

HECTOR.

Du Portrait ?

VALERE.

Oüy maraut, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR *tournant la main par derriere à Me la Reſſource.*

Madame la Reſſource un moment ſans paroître,
Preſtez nous voſtre gage.

VALERE.

Ah chien ! ah double traître,
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monſieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas.

HECTOR *à genoux.*

Ah, Monſieur arreſtez, & ne me tuez pas,
Voyant dans ce Portrait Madame ſi jolie,
Je l'ay mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un Peintre ?

HECTOR.

Ouy Monſieur,

VALERE.

Ah maraut.
Va, cours me le chercher, & revien au plûtôt.

DORANTE *montrant le Portrait.*

Epargnez-luy ces pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voicy.

HECTOR.

Nous voila bien achevez de peindre:
Ah carogne!

VALERE.

Le Peintre...

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en verité de telles apparences
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous estes,
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah qu'à vos yeux je meure...

ANGELIQUE.

Ah cessez de vouloir plus long temps m'outrager,
Cœur lâche!

HECTOR.

Nous devions tantôt le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mr LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moy, je ne suis point la cause,

Et

Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez le moi garder, j'en payrai l'interêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE, VALERE, DORANTE, NERINE, Me LA RESSOURCE, HECTOR.

GERONTE.

QUe mon ame est ravie,
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous lie,
J'attens depuis long temps ce fortuné moment.

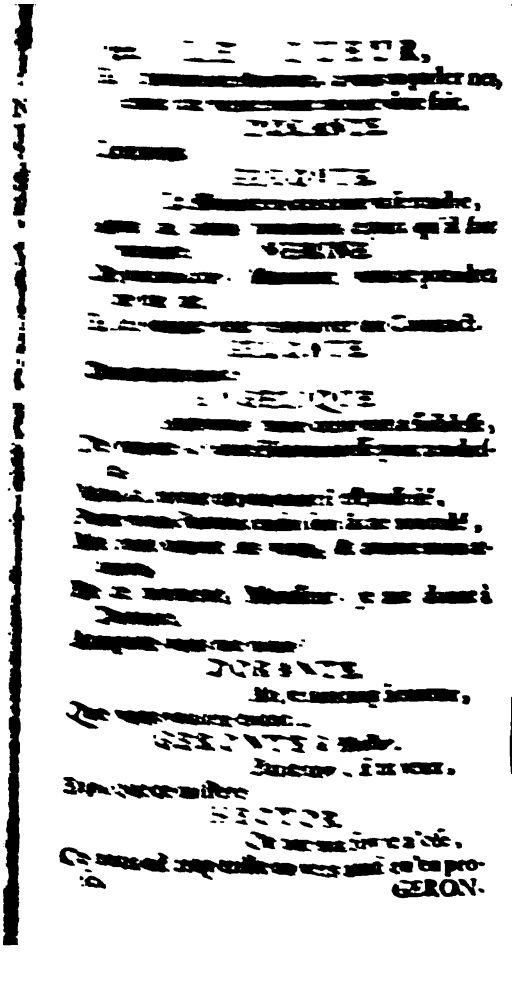
NERINE.

Son cœur ressent, je croy, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver ici je suis ravy, mon Frere,
Vous prenez, croyez moi, comme il faut cette affaire,

Et



GERON.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion
Le Portrait de Madame une heure en pension
Chez cette chienne là, que Lucifer confonde
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger,
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite
Fils indigne de moi, va je te desheritte,
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau present de Nôce.

ANGELIQUE *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse
Si vous êtes heureux au jeu comme en Amour
tresse,
Et si vous conservez aussi mal ses Presens,
Vous ne ferez je croy fortune de long-temps.

Me LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plaît-il le rendre.

DORANTE.

Vous n'auriez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi Nerine aussi. Suivez-moi toutes deux *à Valere.*
Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez heureux.

Il

Me LA RESSOURCE *faisant la reverence à Valere.*

En toute occasion, soyez seur de mon zele.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, tison d'enfer, fesse maigre, espouvantail.

NERINE *en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel ma Maîtresse a tiré son enjeu,
Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.

VALERE *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la Bibliotheque.

Prendre un Livre, & vous lire un Traité de Seneque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour,
La fin m'enquerra de la mort de l'amour.

FIN.

LES FÉES.

COMEDIE.

DE

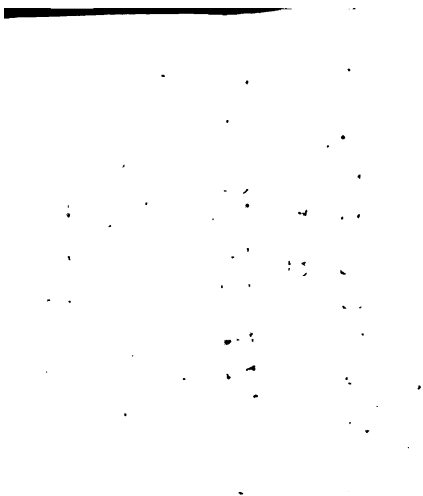
MR. DANCOURT.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.



A MONSEIGNEUR
LE
DAUPHIN.

PRINCE que pour nôtre bonheur
La bonté du Ciel a fait naître,
Qui par ſageſſe & par douceur
Du Monde entier pourras ſe rendre Maître,
Si ta Sageſſe & ta Valeur
Ne t'aſſurotent un jour de l'être.
Pardonne à la temerité
D'un Auteur, ſans de tan ſuffrage,
Qui d'un accueil favorable flatté,
Oſe t'adreſſer ſon Ouvrage.
Par ton ordre, je l'entrepris,
Plein d'une heureuſe confiance
Que l'ardeur de te plaire échauffant mes eſprits,
Me ſervirait, & d'art, & de ſcience.
De cette noble ardeur épris,
Jamais fujet ne fut qui paſſe mon attente,
Et de mes envieux confondus & ſurpris,
J'ay vû la troupe mécontente.
Me rechercher d'un doux ſourire.
A tes bontez, je dois ce glorieux avantage,
Reçois-en mes remercimens,
Et pour d'autres ſuccés anime mon courage,
Par de nouveaux commandemens.
A tes plaiſirs ainſi, ma Muſe conſacrée
Se rendra digne un jour de chanter tes Exploits,
Et je ſçaurai former ſa voix,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit en verité point du tout vôtre fait.

DORANTE.

Il eſt vray.

GERONTE.

Le Notaire en ces lieux va ſe rendre,
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh par ma foy, Monſieur, vous ne prendrez qu'un rat,
Et le Notaire peut remporter ſon Contract.

GERONTE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foibleſſe,
De rendre à vôtre Fils tendreſſe pour tendreſſe,
Mais la fureur du jeu dont il eſt poſſedé,
Pour mon Portrait enfin ſon lâche procedé,
Me font ouvrir les yeux, & contre mon attente,
En ce moment, Monſieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main?

DORANTE.

Ah je ſuis trop heureux,
Que vous vouliez encor...

GERONTE à *Hector*.

Parle toy, ſi tu veux,
Explique ce miſtere.

HECTOR.

Oh par ma foy je n'oſe,
Ce recit eſt trop triſte en vers ainſi qu'en proſe.

GERON-

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion
Le Portrait de Madame une heure en pension,
Chez cette chienne là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger,
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite,
Fils indigne de moi, va je te desherite,
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau present de Nôce.

ANGELIQUE *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en Maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses presens,
Vous ne ferez je croy fortune de long-temps.

Mr LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre.

DORANTE.

Vous n'auriez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi Nerine aussi. Suivez-moi toutes deux.
à Valere.
Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez plus heureux. *Il sort.*

Mr

Me LA RESSOURCE *faisant la reverence à Valere.*

En toute occasion soyez seur de mon zele.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, tison d'enfer, fille maligne & mâle,

NERINE *s'en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel ma Maîtresse a tiré son enjeu;

Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.

VALERE. *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la Bibliotheque

Prendre un Livre & vous lire un Traité de Seneque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelquefois

Le jeu m'apprendra de me rire de l'amour.

FIN.

LES FÉES.

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

PRINCE que pour nôtre bonheur
La bonté du Ciel a fait naître,
Qui par sagesse & par douceur
Du Monde entier pourrois te rendre Maître,
Si ta Sagesse & ta Valeur
Ne t'assuroient un jour de l'être.
Pardonne à la temerité
D'un Auteur bien de tes suffrages
Qui d'un accueil favorable flatés,
Ose t'adresser ses Ouvrages.
Par ton ordre, je l'entrepris,
Plein d'une heureuse confiance
Que l'ardeur de te plaire échauffant mes esprits,
Me serviroit, & d'art, & de science.
De cette noble ardeur épris,
Je me suis fait un sort qui passe mon attente,
Et de mes envieux confondus & surpris,
J'ay vû la troupe mécontente.
Me rechercher d'un doux sourire
A tes bontez je dois ce glorieux avantage,
Reçois-en mes remercimens,
Et pour d'autres succés anime mon courage,
Par de nouveaux commandemens.
A tes plaisirs ainsi, ma Muse consacrée
Se rendra digne un jour de chanter tes Exploits,
Et je sçaurai former sa voix,

Pour des chanſons d'éternelle durée,
Par qui ſera plus d'une fois
Ta gloire en tous lieux celebrée.
Pour m'attacher à toi le Ciel m'a deſtiné
Dés le moment qu'un jour il ouvrit ma paupiere,
Quel preſage heureux d'être né
† Ce même jour ſi fortuné
Où tu vis auſſi la lumiere.
Mais de tout temps il étoit ordonné
Qu'en cet inſtant les plus ſçavantes Fées
Attentives aux ſoins de travailler pour toy,
Feroient à plaiſir tes hautes deſtinées,
Et n'auroient pas le temps de rien faire pour moy.
Repare un peu leur negligence,
PRINCE, de tous leurs dons ſi dignement orné,
Et fais tomber ſur moy qu'elles ont peu ſoigné,
Quelque part de ce tout immenſe
Que leur Sageſſe t'a donné.
Tes faveurs, il eſt vray, ne me ſont pas nouvelles,
** Et ma jeune famille en reſſent les effets.*
A ce doux ſouvenir leurs memoires fidelles
La conſerveront à jamais.
Tu les favoriſas dés l'âge le plus tendre,
Permets-moy de le publier.
Que ſur nous tes bien-faits puiſſent toûjours s'étendre,
Et tous mes ſoins ſuffire à les juſtifier.

DANCOURT.

† Le premier Novembre 1681.

* Monſeigneur a reçû les deux filles de l'Auteur dans la Troupe des Comédiens du Roi, l'une à quatorze ans & demi, & l'autre à treize.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA Fée qui préſide aux Spectacles.

Une Fée des Plaiſirs.

Un Suivant de la Fée des Plaiſirs.

La Sageſſe.

Pluſieurs Suivans & Suivantes de la Fée des Plaiſirs.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA FEE qui préſide aux Spectacles paroît ſeule ſur le Theatre: Auſſi-tôt que l'ouverture eſt finie, elle recite les Vers ſuivans.

LA FE'E DES SPECTACLES, *ſeule.*

PAR quelle étrange deſtinée,
Moy, Souveraine des Plaiſirs;
Moy, de tous les Mortels, l'amour & les deſirs,
Me trouvay-je ici ſeule & preſqu'abandonnée?
Quoi? la Scene eſt ſans Ornement,
Suis-je donc cette même Fée,
Qui tant de fois aux yeux de la Cour étonnée
I'ſis briller mille Agrémens?
Hélas! dans ces heureux momens
Du plus grand des Héros j'étois favoriſée,
Et quand pour travailler à ſes amuſemens
Ma puiſſance eſt preſqu'épuiſée,
Oſe-t-on publier que j'en ſuis mépriſée?
Par les ſoins importans qu'il doit à l'Univers,
Il eſt vray, prés de lui ma place eſt uſurpée,
A dompter cent Monſtres divers,
A tenir la Diſcorde aux fers,
Sa grande ame eſt toute occupée.
Mais parmi la tranquillité.
Dont on jouit ſous ſa Puiſſance,
Le Héros glorieux qui lui doit la Naiſſance,
Commet à mon experience
Le ſoin de quelque nouveauté
Dont l'agrement ou la magnificence
Contente avec éclat ſa curioſité,
Et ſoit digne de la preſence

De

De ſa jeune poſterité.
Quel temps à leurs plaiſirs puis je mieux conſacrer
Que celui d'une Paix profonde
Qu'un Roi toûjours Vainqueur vient de nous aſſurer ?
Comme lui quelque jour chargé du ſoin du Monde,
Et jaloux comme lui de s'en faire adorer,
Tantôt parmi le bruit des armes,
Avides de Lauriers qu'ils voudront moiſſonner,
Tantôt ſoigneux au retour des allarmes.
D'éterniſer la paix qu'ils viendront de donner
Sans ceſſer d'eſtimer mes charmes
Ils ſe verront forcez de les abandonner.
Profitons des momens que la gloire leur laiſſe,
Pour goûter d'innocens plaiſirs,
A leur en faire naître occupons-nous ſans ceſſe,
Et joüiſſons long-temps de leurs heureux loiſirs ;
Vous, mes Sœurs, Filles fortunées,
Qui comblez les Mortels des plus rares faveurs,
Eſprits Divins, ſçavantes Fées,
D'un nouveau zele animez les Auteurs,
Choiſiſſez d'excellens Acteurs,
Raſſemblez tout ce qui peut faire
Les délices des Spectateurs ;
Sur tous également verſez les Dons de plaire,
Aux applaudiſſemens diſpoſez tous les cœurs,
Qu'à vous ſeconder tout s'empreſſe ;
Que les jeux, les Plaiſirs, amenent les Amours ;
Qu'ils viennent amuſer cette Auguſte Jeuneſſe,
Et s'il ſe peut qu'ils la ſuivent toûjours.

QUAND la Fée des Spectacles a ceſſé de parler, pluſieurs Inſtrumens de Muſique ſe font entendre, & joüent un Air qui donne le tems aux Fées des Plaiſirs, & à leur Suite, de ſe placer ſur le Théatre.

SCENE DEUXIE'ME.

UNE FE'E DES PLAISIRS chante.

LA voix de nôtre Souveraine
Nous appelle en des Lieux charmans,
Et nous obéïssons sans peine
A de si doux commandemens.

LE CHOEUR.

La voix de nôtre Souveraine
Nous appelle en des Lieux charmans,
Et nous obéïssons sans peine.
A de si doux commandemens.

LA FE'E.

Dans ces Lieux la Saison rassemble
Les plus Augustes Demi-Dieux,
Tendres Plaisirs, aimables Jeux;
Accourez tous, unissez-vous ensemble,
Venez habiter avec eux,
Un sejour si delicieux.

LE SUIVANT de la Fée des Plaisirs.

Ne songeons qu'à nous réjoüir,
Aux Plaisirs tout nous convie,
Les plus doux charmes de la vie,
Sont si prompts à s'évanoüir.
Ah! quelle folie!
De n'on pas joüir.
Laissons à d'innocens desirs
Emporter sur nous la Victoire,
Nous donnerons un jour tous nos soins à la Gloire,
Donnons quelque temps aux Plaisirs.

Les Fées & leur Suite témoignent par leurs Danses le penchant qu'ils ont à suivre le Projet qu'on leur propose; Ils sont troublez par l'arrivée de la Sageſſe.

SCE.

PROLOGUE.

SCENE TROISIE'ME.

LA SAGESSE.

Arrêtez, Troupe temeraire,
En vain, par des charmes flatteurs,
Vous croyez ici pouvoir plaire,
Offrez à de plus foibles cœurs
Vos Attraits enchanteurs :
Un cœur à qui la gloire eſt chere,
N'eſt point ſenſible à vos douceurs.

LA FE'E DES PLAISIRS.

Pourquoi murmurez-vous, trop ſevere Sageſſe ?
Nous n'offrons en ces Lieux que des Jeux innocens,
S'ils ſçavent enchanter les ſens,
Ils n'inſpirent jamais une indigne foibleſſe.

LE SUIVANT de la Fée des Plaiſirs.

Nous ne pouvons aſſujettir
Les cœurs ſoûmis à vôtre Empire.
Quand les charmes ne peuvent nuire
Pourquoi s'en vouloir garantir ?
Nous ne cherchons point à ſéduire,
Nous ne voulons que divertir.

Les Fées & leur Suite font leur Cour à la Sageſſe, & ils tâchent de la fléchir en leur faveur.

LA SAGESSE.

Les plus ſimples amuſemens
Sont les plus propres à ſurprendre ;
En vain je cherche à me défendre
De vous donner quelques momens :
Je ſens un plaiſir extrême
A demeurer avec vous,
Que le penchant doit être doux
Quand la Sageſſe à ceder elle-même !

PROLOGUE.

Les Fées & leur Suite continuent de chercher à plaire à la Sageſſe, & ils la perſuadent enfin de leur être favorable.

LA FE'E DES PLAISIRS, ET LE SUIVANT de la Fée.

Chantez Peuples, chantez le Héros glorieux,
Dont vôtre Bonheur eſt l'ouvrage;
L'Exemple qu'il offre à vos yeux
Inſtruit à faire un innocent uſage
De nos Dons les plus précieux.

LA FE'E.

Par ſes ſoins vigilans, ſa ſageſſe profonde,
Le vice eſt par tout abattu;
Il a donné la Paix au Monde,
Pour faire en ſes Etats triompher la Vertu.

LE SUIVANT de la Fée.

Nous paſſons
Dans ſes loix une heureuſe vie,
Que tout l'Univers porte envie.
Au bonheur dont nous jouiſſons
Des plus agreables ſons
Faiſons entendre l'harmonie,
Uniſſons
Aux charmes de la Comédie
Nos danſes & nos chanſons.

Les Fées & leur Suite témoignent par leurs danſes la joye qu'ils ont d'être bien avec la Sageſſe.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

ASTUR, devenu Prince des Aſturiens, par ſon mariage avec la Fée de la Raiſon.
MELISENDE, Fée de la Sageſſe.
BLANDONIE, Fée des Plaiſirs.
ZIRPHILIN, Prince de l'Iſle Fortunée.
ASTIBEL, Prince de l'Iſle Inconnuë.
INEGILDE, } filles d'Aſtur, & de la
CLEONIDE, } Fée de la Raiſon.
DARINEL, Pléiſant de la Cour d'Aſtur.
FINETTE, Suivante d'Inegilde.
ZERBINE, Suivante de Cleonide.
ZIZIME, Officier de la Cour d'Aſtur.
LAMBETHIE, Gouvernante.
LOGISTILLE, Fée de la Raiſon.

La Scene eſt au Royaume des Aſturies, dans la Vallée de Vatuegas.

LES FÉES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MELISENDE, BLANDONIE.

MELISENDE.

NOn, ma sœur, vous n'avez point de bonnes raisons pour justifier l'irregularité de vôtre procedé, & parmi des Fées comme nous, les regles de la politesse & de la bien-seance devroient un peu mieux s'observer.

BLANDONIE.

Que vous êtes fatigante, ma sœur, avec vos formalitez perpetuelles ! vous prêchez sans cesse une regularité que vous n'avez point, & si vous vouliez m'obliger à quelques égards pour vous, il falloit commencer à n'en pas manquer pour moi.

ME-

MELISENDE.

Je suis la Fée de la Sageſſe, & il y a de la ſubordination entre nous.

BLANDONIE.

J'en conviens, ma sœur, mais la ſupériorité m'apartient. Je ſuis la Fée des Plaiſirs, &c...

MELISENDE.

C'eſt un glorieux titre que le vôtre, & qui doit vous donner de grandes prérogatives.

BLANDONIE.

Il n'eſt pas faux du moins; mais quoi que vous affectiez celui de Fée de la Sageſſe, la plûpart des bons connoiſſeurs ne vous admettent que pour la Fée de la Pruderie, & cela ne vous met pas fort au deſſus de moi.

MELISENDE.

Moi la Fée de la Pruderie.

BLANDONIE.

Si c'eſt le mot qui vous offenſe, je contens à le ſuprimer; mais vous pouſſez trop loin la ſeverité de vôtre morale, pour n'en pas craindre un ridicule, & les ſages de vôtre caractére ne ſont pas ordinairement les moins impertinens perſonnages qu'on voye dans le monde.

MELISENDE.

Vous me pouſſez furieuſement, & s'il étoit de la dignité d'une Fée de laiſſer éclater tout ſon reſſentiment...

SCENE II.

MELISENDE, BLANDONIE, DARINEL.

DARINEL.

HE', la, la, Madame, à quoi ſongez-vous?

BLANDONIE.

Si vous ſortiez du décorum de vôtre rang, je ne

ne répondrois pas de garder le mien.

DARINEL.

Hé, ſi donc, Madame, vous vous moquez je penſe, cela ſeroit beau vraîment que deux Fées ſe décoëffaſſent

MELISENDE.

Je veux, Darinel, que tu ſois le juge de cette affaire.

DARINEL.

C'eſt trop de grace que vous me faites, Madame, & je vous prie de me diſpenſer de l'accepter.

MELISENDE.

Non, je veux abſolument te faire voir comme j'ai raiſon.

DARINEL.

Hé, Madame, que vous ſervira-t-il que j'en ſois perſuadé ? que vous peut importer l'opinion d'un homme comme moi ?

BLANDONIE.

Darinel s'en défend en vain, & je prétens, comme ma ſœur, qu'il décide nôtre différent.

DARINEL.

La peſte m'étouffe ſi j'en fais rien, il eſt trop ſcabreux de ſe mêler de vos affaires à vous autres Grands, & je ne veux point me brouiller avec les Puiſſances.

BLANDONIE.

Tu ne te brouilleras point avec nous.

DARINEL.

Pardonnez-moi, je me connois, cela n'eſt pas poſſible; il faut que l'une de vous deux ait tort aſſurément, & vous l'avez toutes deux peut-être; je vous le dirois avec franchiſe, je vous chagrinerois, & il y a de certaines Fées qui ne ſont pas bonnes à chagriner, à ce que j'ai ouï dire : je vous baiſe les mains, mes Dames, je ne ſçaurois faire vôtre affaire.

MELISENDE.

Je te donne ma parole de Fée de n'avoir aucun reſſentiment contre toi.

BLANDONIE.

Je te promets la même choſe.

DARINEL.

Aſſurément ?

MELISENDE.

Aſſurément.

DARINEL.

Sur ce pied là plaidez, je vous écoute.

MELISENDE.

Lors que par l'indiſcrète curioſité d'Aſtur que l'Hymen de la Fée de la Raiſon nôtre ſœur fit Souverain de ces contrées, de ſimple Paſtre qu'il étoit auparavant ; lors dis-je que le deſtin eut forcé cette malheureuſe Fée de diſparoître aux yeux des hommes, & d'abandonner ſa famille...

DARINEL.

J'en fus bien fâché, par parentheſe. C'étoit une bonne pâte de Fée que celle-là, elle n'étoit point tracaſſière comme les autres, & ſon mari y a plus perdu que perſonne.

BLANDONIE.

Nous nous chargeâmes, comme tu ſçais, ma ſœur & moi d'élever les deux filles qui ſe voient été le ſeul fruit de ſon mariage.

DARINEL.

Oh, pour cela vous êtes de fort bonnes gouvernantes ! leur éducation vous fait honneur, & je ſuis fort content de ces deux perſonnes-là, moi qui vous parle.

MELISENDE.

Ce ſont elles qui ſont aujourd'hui le ſujet de nôtre diſpute.

DARINEL.

Oui, & comment donc cela, s'il vous plaît ?

MELI-

MELISENDE.

La Princeſſe Inegilde eſt ſous ma conduite.

BLANDONIE.

Comme la Princeſſe Cleonide eſt ſous la mienne.

MELISENDE.

Vous vous étiez engagée, ma ſœur, à me laiſſer maîtreſſe abſolue de former les mœurs d'Inegilde.

BLANDONIE.

Ne m'aviez-vous pas promis vous de ne vous point mêler du tout de l'éducation de Cléonide.

MELISENDE.

Et cependant vous avez trouvé le ſecret d'introduire à ſon ſervice une perſonne dont la jeuneſſe, les conſeils, l'eſprit & la vivacité ne s'accordent point du tout avec les vûës que j'ai pour elle.

DARINEL.

C'eſt cette petite pendarde de Finette, je gage.

BLANDONIE.

J'aurois tort, ma ſœur, aſſurément, & je paſſerois condamnation pour Finette, ſi vous n'aviez pas la premiére trouvé l'art de mettre auprés de Cléonide la plus grande ennemie que je puiſſe avoir.

DARINEL.

Je reconnois Zerbine, c'eſt elle-même : mais ſi c'eſt là tout ce qui vous brouille, il n'y a qu'à les chaſſer l'une & l'autre, & vous voilà d'accord.

MELISENDE.

Si le deſtin permettoit à l'une de nous de détruire ce que fait l'autre, Finette ne demeureroit pas un moment avec Inegilde.

BLANDONIE.

Zerbine n'eût pas été long-tems auprés de Cléonide, ſi la choſe eut dépendu de moi.

DA-

DARINEL.

Hé bien, faut-il faire tant de façons, sacrifiez-vous mutuellement ces deux malheureuses, c'eſt aſſez la manière des Grands ; allons ferme, ne vous démentez point.

MELISENDE.

Non, je n'en aurai point le démenti, & Zerbine demeurera où elle eſt abſolument.

BLANDONIE.

Finette ne ſortira pas ſur ma parole.

DARINEL.

Vous avez toutes deux raiſon.

MELISENDE.

Puis que vous avez ſi peu de complaiſance pour moi, ma ſœur, attendez-vous pour vôtre élève à toutes les traverſes que je pourrai vous faire.

BLANDONIE.

Et préparez-vous pour la vôtre à toutes les contrariétez que je ſerai capable de faire naître.

DARINEL *les arrêtant comme elles s'en vont.*

Je ſuis ravi, mes Dames, d'avoir eu le talent de vous remettre en ſi bonne intelligence ; hé, de grace, accordez-vous tout au moins pour me faire quelque petit don en faveur de la bonne intention que j'avois.

MELISENDE.

Je te fais don d'être fort ſage.

DARINEL.

Diſpenſez-moi donc du ridicule de le trop paroître, je ne veux point renoncer à mon emploi.

MELISENDE.

Cela ſera comme tu le ſouhaites.

BLANDONIE.

Et moi je te rendrai le plus voluptueux de tous les hommes.

DARINEL.

A la bonne heure, mais donnez-moi l'art de le bien cacher, cela eſt de conſéquence.

BLAN-

BLANDONIE.

Voila qui eſt fait je te l'accorde.

SCENE. III.

DARINEL *ſeul.*

JE m'en vais être un joly garçon, ſage & voluptueux tout enſemble: hé bien tenez, il y a des imbeciles qui s'imaginent que cela eſt incompatible; bagatelle, il n'y a que maniére de bien tourner les choſes.

SCENE IV.

DARINEL, FINETTE.

FINETTE.

HE', bon jour Seigneur Darinel, vous me paroiſſez de bonne humeur, vous ſeroit-il arrivé quelque fortune dont on dût vous féliciter? vous ſçavez que naturellement je ſuis portée d'inclination à m'intereſſer à tout ce qui peut faire plaiſir.

DARINEL.

Je ſuis fort redevable à vôtre heureux naturel charmante Finette; mais je ſerois bien plus content ſi quelque ſentiment particulier vous faiſoit prendre part à ce qui me regarde.

FINETTE.

Quelque ſentiment particulier. Vous en avez pour moi aparemment, puis que vous m'en ſouhaitez pour vous.

DARINEL.

Le reſpect juſqu'ici m'a fermé la bouche, mais....

FINETTE.

Ah, l'incommode chose que le respect ! ne me respectez point, Seigneur Darinel, cela est trop gênant de part & d'autre : seriez-vous amoureux de moi par avanture ?

DARINEL.

Oui de tout mon cœur, belle Finette.

FINETTE.

Quoi, sérieusement ?

DARINEL.

Si sérieusement, que je sens bien que je me desespererai si vous n'avez quelque pitié de mon amour.

FINETTE.

Le pauvre garçon ! Va, va, ne te presse point de te desesperer, cela viendra quelque jour, dans huit ou dix ans je te rendrai réponce.

DARINEL.

Dans huit ou dix ans, inhumaine !

FINETTE.

Inhumaine, moi ! tu n'y songes pas. On te permet l'espoir, & on te dispense du respect, si tu n'es pas content, il faut que tu sois bien difficile.

DARINEL.

Un espoir de huit ou dix ans, cela est bien long, adorable Finette.

FINETTE.

Il arrivera quelque incident qui precipitera les événemens, peut-être, & je veux bien te donner moi-même les moyens de faire du progrés dans mes bonnes graces.

DARINEL.

Ah, il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre & d'executer même pour y réüssir, tu n'as qu'à parler, explique-toi, que faut-il faire ?

FINETTE.

Estre comme moi dans les intérêts de la Princesse Ingilde.

DA-

DARINEL.

J'y ſuis déja, tu ne m'auras point obligation de cet article.

FINETTE.

Engager le Prince ſon Pere que tu perſuades quelquefois mieux qu'un autre en le divertiſſant, à la marier au plûtôt, afin qu'elle ne dépende plus de cette Fée qui la gouverne, & qui ſous prétexte d'amitié la rend la plus malheureuſe perſonne du monde.

DARINEL.

Inegilde a donc fort envie d'être mariée.

FINETTE.

Qui ne l'auroit pas? Cette Fée nous déſole; l'autorité d'un mari détruira la ſienne: c'eſt une eſpéce de liberté que le changement d'eſclavage, & il me ſemble qu'il vaut mieux dépendre d'un joli mari, que d'une Fée mauſſade.

DARINEL.

Oui aſſurement, cela eſt de fort bon ſens; laiſſe-moi faire, je previendrai l'eſprit du pere; en ce païs-ci, la grande affaire eſt de prévenir, comme tu ſçais. Voici je penſe Inegilde, ne te mets pas en peine, tout ira bien pourvû que tu ne ſois pas huit ou dix ans à me rendre réponce.

FINETTE.

Si tu réüſſis, nous abrégerons le Roman, je te le promets.

SCENE V.

INEGILDE, FINETTE.

INEGILDE.

Avec qui vous entreteniez-vous-là, Finette ?

FINETTE.

Avec le Seigneur Darinel, Madame, qui eſt vraiment un fort galant homme, & dont les ſervices pourroient bien dans la ſuite ne vous être pas tout à fait inutiles, ſi vous les aviez agreables.

INEGILDE.

Hé! quel ſervice peut-on me rendre, Finette, dans le triſte état où je me vois.

FINETTE.

Il faut vous en tirer, Madame, & ſi le Seigneur Darinel & moi nous nous mêlons une fois de vos affaires, toute la Féerie du monde ne nous empêchera pas de vous rendre heureuſe; j'ay de bons preſſentimens, & le cœur me dit que nous ne tarderons pas à voir quelque revolution dans vôtre deſtinée.

INEGILDE.

Je l'eſpere comme toi, Finette, & ſi tu ſçavois...

FINETTE.

Quoi ?

INEGILDE.

Les momens que je donne au ſommeil ne ſont pas les plus triſtes de ma vie, ma chere Finette.

FINETTE.

Vous êtes ſujette à faire d'agreables ſonges, je gage.

INE-

INEGILDE.

Paix, Finette, il ne faut pas parler de cela: si la Fée le sçavoit, on m'empêcheroit de dormir, peut-être.

FINETTE.

Ne craignez rien, je suis discrete. Quel songe avez-vous fait depuis peu? s'a voyons si l'on en peut tirer un bon presage; je suis admirable, moi, pour l'explication des songes, & jamais je n'y fus trompée.

INEGILDE.

Je vais t'ouvrir mon cœur. Finette n'abuse pas de ma confiance, & regarde comme une foiblesse pardonnable l'attention que je donne à des chimeres pour qui je n'en aurois peut-être pas, si j'avois plus d'usage du monde, & de liberté.

FINETTE.

Vous moquez-vous? c'est une des plus serieuses affaires des femmes du monde, que ces chimeres là; & aprés le jeu, l'amour, la bonne chere & l'ajustement, elles n'ont rien qui les occupe davantage que les devineresses & les songes. Dites-moi donc....

INEGILDE.

Mais que veux-tu que je te dise: Un sommeil leger & tranquile assoupissoit ce matin tous mes sens, mais il n'en avoit suspendu l'usage que pour les flater de l'illusion la plus agreable que tu te puisse imaginer. Mes oreilles ont été frappées de l'harmonie la plus douce, le Palais de mon Pere m'a paru brillant d'une lumiere aussi vive que celle du Soleil: mille Nations differentes disputoient entr'elles l'avantage d'y arriver les premieres. Un jeune Prince suivi d'une superbe Cour, que formoit la jeuneſſe la plus magnifique & la plus enjouée, s'avançoit avec empreſſement du côté de la Princeſſe ma Sœur. Elle l'attendoit pour

le

le recevoir, mais d'un air ſerieux & rebutant, tel que nôtre fâcheuſe Fée voudroit m'obliger à l'avoir. Le Prince en la voyant m'a paru demeurer immobile moins d'étonnement que de chagrin: il heſitoit à l'aborder, ou à me venir rendre ſes hommages, lors qu'un Enfant d'une beauté ſurprenante & d'un éclat merveilleux eſt venu le déterminer. De petites aîles mollement agitées le ſoûtenoient en l'air; il tenoit un arc d'une main, & de l'autre une fléche d'or; ſon épaule gauche étoit ornée d'un carquois: ſuivez-moi Prince, lui a-t-il dit, en volant auprés de moi, voila la Princeſſe que je vous deſtine, ne reſiſtez point à la volonté d'un Dieu qui fait ſon plaiſir de vous rendre heureux: Il finiſſoit à peine, j'ai vû ce Prince à mes genoux; la cruelle Fée s'efforçoit de m'éloigner, & je demeurois malgré elle, parce que l'Enfant me retenoit avec une force ſurnaturelle, & que je l'aidois moi-même à me retenir.

FINETTE.

Qu'il vous perſuadoit aiſément, Madame.

INEGILDE.

Enfin, Finette, il m'a ſemblé que ce jeune Prince me demandoit en mariage à mon Pere.

FINETTE.

En mariage, Madame.

INEGILDE.

Oui, Finette, & la Fée nôtre mere nous avoit été renduë pour en ordonner la ceremonie.

FINETTE.

Vous étiez donc bien-aiſe, Madame.

INEGILDE.

Hélas oui, ma chere Finette! Mais la Fée étoit contre nous dans une colere épouventable: ſa fureur, ſes menaces, le bruit qu'elle faiſoit m'ont éveillée, & mon bonheur s'eſt évanoui.

FI-

FINETTE.

Oh pour cela, Madame, voila un joli ſonge, c'eſt dommage que vous ne l'ayez pas achevé.

INEGILDE.

L'heure de mon lever eſt arrivée, mes femmes ſont entrées dans ma chambre, & quoi que j'aye feint d'être malade, je n'ay jamais pû obtenir de leur complaiſance la liberté de me rendormir.

FINETTE.

Quelle cruauté!

SCENE VI.

INEGILIDE, FINETTE, LAMBETHIE.

LAMBETHIE.

MAdame, vous nous expoſez tous les jours aux reſſentimens de la Fée, & vous ſçavez bien l'ordre que nous avons de ne vous point ſouffrir de conſervation particuliere avec Finette.

FINETTE.

Le plaiſir de quereller vous rend aujourd'hui negligentes, & vous êtes bien faciles à tromper.

LAMBETHIE.

Vous plaît-il, Madame, de rentrer dans vôtre appartement; voici l'heure de prendre vos leçons de prudence & de politique.

INEGILDE.

Les ennuyeuſes occupations.

FINETTE.

Allez, allez, Madame, cela vous endormira, vous acheverez vôtre ſonge.

SCE-

SCENE VII.

INEGILDE, FINETTE, LAMBETHIE, ZIZIME.

ZIZIME.

MAdame, voila le Prince vôtre Pere qui vient vous voir. Il paroit avoir à vous parler de quelques affaires importantes.

FINETTE.

Bon, Madame, il prend bien son temps; cela vous sauvera les leçons de Politique: mais que vois-je, c'est la Princesse vôtre sœur, Madame.

SCENE VIII.

INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE.

INEGILDE.

AH ma sœur! quel heureux destin vous conduit ici, que je sens de joye à vous embrasser, & que cette liberté de nous voir, que l'on commence à nous souffrir, me paroît d'un heureux presage.

CLEONIDE.

J'ai bien jugé, ma sœur, que ma presence vous surprendroit agreablement, & le peu de frequentation que les Fées nous ont permis depuis que nous vivons sous leur puissance, n'a pas dû vous preparer à la visite que je vous fais.

INEGILDE.

On pouvoit vous laiſſer m'en rendre, ſans craindre que ma deſtinée vous fit envie, & j'aurois pû quelquefois partager les douceurs de la vôtre, ſans diminuer vôtre bonheur.

CLEONIDE.

Si ce partage eut dépendu de vous & de moi, nous aurions changé d'occupation quelquefois, & je vous ai ſouvent ſouhaité ma place pour avoir l'agrément d'être à la vôtre.

INEGILDE.

Que dites vous, ma ſœur ? pouvez-vous ſouhaiter quelque choſe au milieu des plaiſirs où vous vivez ?

CLEONIDE.

Ah, ma ſœur, que d'éternels plaiſirs ſont ennuyeux ! on a beau, pour les varier en cent manieres les faire ſucceder les uns aux autres, cette apparence de diverſité ne ſuffit pas pour remplir l'inclination naturelle que nous avons au changement : il faut un contraſte plus ſenſible pour former le vrai bonheur de la vie ; & les chagrins, les perils, les malheurs mêmes ſont neceſſaires pour mieux faire goûter l'avantage de les avoir évitez.

FINETTE.

Miracle, Madame, l'uſage des plaiſirs rend Philoſophe ; la jolie maniere de le devenir.

INEGILDE.

Vos ſentimens & vos diſcours m'étonnent plus que vôtre viſite, & je vais croire que c'eſt un eſprit de retraite qui vous conduit aujourd'hui chez moi.

CLEONIDE.

C'eſt un ordre de mon Pere qui m'y ameine. Il m'a fait dire de m'y rendre, & il a deſſein apparemment de nous entretenir toutes deux enſemble : mais le voici.

SCE-

SCENE IX.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE. FINETTE.

ASTUR.

Que chacun ſe retire & qu'aucun n'entre ici, Mes Filles demeurez, & vous Finette auſſi.

COmme j'ay à vous parler d'affaires réjouiſſantes, mes enfans, je ſuis bien aiſe de ne voir auprés de moi que des viſages qui me réjouiſſent, & devant qui je ne ſois pas obligé de garder une incommode gravité qui m'a terriblement gêné depuis que la Fée vôtre mere s'aviſa de me faire Souverain.

FINETTE.

Oh pour cela, Seigneur, vous avez bien raiſon, & je vous ſçais fort bon gré de vous dépouiller ainſi quelquefois de l'eclat qui vous environne; un Prince toûjours eſclave de ſa grandeur vit moins pour lui que pour les autres; & c'eſt un adouciſſement à la fatigue d'être Souverain, que la liberté de pouvoir un peu devenir homme dans ſa famille.

ASTUR.

Finette parle de fort bon ſens. Oh ça, mes filles, je vous ai voulu parler à toutes deux enſemble, parce que j'ai le même compliment à vous faire à toutes deux, & que toutes deux apparemment vous le recevrez de la même maniere. On vous demande en mariage, mes filles.

INEGILDE & CLEONIDE.

Ah Seigneur!

ASTUR.

Bon, fort bien, j'avois bien prevû ce cri; mais dites-moi, je vous prie, ſi c'eſt un mouvement de joye, ou de repugnance qui vous le fait faire?

CLEONIDE.

Seigneur...

ASTUR.

Parlez naturellement, oubliez que je ſuis vôtre Pere, regardez moi comme vôtre ami; j'étois Berger avant que d'être Prince: ne vous ſouvenez de ma dignité que pour ſoûtenir par vôtre conduite & par vos manieres l'avantage du rang où le hazard m'a mis, & où le Ciel vous a fait naître; ç'a de bonne foy, ſeriez-vous fâchées d'être mariées?

INEGILDE.

Seigneur...

FINETTE.

Ne perdez point le jugement, dites oui, Madame.

ASTUR.

Hem, plaît-il? quoi vous rougiſſez? vous vous troublez? vous ſoûpirez? vous riez? la propoſition ne vous déplaît pas: j'ai donc agréé la choſe pour vous, & vous ne m'en dédirez pas à ce que je vois: vos Amans doivent ſe rendre inceſſamment ici: je ne les connois pas, mais vos Tantes les Fées qui m'en ont parlé en diſent beaucoup de bien. Elles les ont choiſis comme pour elles.

INEGILDE.

Les Fées, Seigneur.

ASTUR.

Oui vraiment, ce ſont des connoiſſeuſes, & vous ne ſerez pas trompées. Celui qu'on te deſtine à toi, par exemple, eſt un garçon po-

poſé, ſage & diſcret, un garçon meurt de ſoixante & dix ou quatrevingt ans tout au plus, mais pourtant fort jeune avec cela, car il eſt d'un païs où on ne meurt preſque point.

FINETTE.

D'un païs où on ne meurt point ! la belle reſſource pour une Femme.

ASTUR.

C'eſt un homme réglé de bonnes mœurs ſans malice, & qui n'a précisément que l'eſprit qu'il faut pour être ſage.

FINETTE.

Ce n'eſt pas là vôtre ſonge, ni vôtre compte, Madame...

ASTUR.

C'eſt un fort bon parti. Pour toi on t'en a choiſi un d'une humeur toute contraire: Il faut un peu de variété dans les familles, c'eſt un jeune Egrillard, beau, bien fait, de bonne mine, un peu étourdi, beaucoup libertin, mais de fort bonne humeur en revanche, & qu'on dit qui nous réjouira. Pour moi j'aime les gens qui me réjouiſſent.

FINETTE.

Et nous auſſi, ce libertin là vaudra mieux que l'autre, Madame.

ASTUR.

Tu ne t'ennuyeras pas avec lui, c'eſt un Prince qui vit preſque auſſi heureuſement qu'un homme d'affaires. L'Amour eſt ſon premier Miniſtre, & c'eſt la Fortune qui a la ſurintendance de ſes Finances.

FINETTE.

Que c'eſt bien là ce qu'il vous faudroit.

ASTUR.

Enfin, mes filles, nous les verrons, & vous en jugerez par vous-mêmes. Tout ce que

je vous recommande, c'eſt de les recevoir favorablement, & de leur faire un fort bon accueil.

CLEONIDE.

Mes ſentimens, Seigneur, ſeront toûjours ſoûmis aux vôtres. Si le choix de la Fée ſe trouve contraire à mes deſirs, vôtre volonté ſuffira pour me déterminer à les vaincre, & je ſacrifierai le bonheur de ma vie à celui de vous marquer une parfaite ſoûmiſſion.

ASTUR.

Hem; comment?

INEGILDE.

Pour moi, Seigneur, je mets toute ma gloire à vous obéïr. Je me ſens incapable de manquer au reſpect que je vous dois, & ſi vos ordres m'impoſent la néceſſité d'accepter un époux, pour qui mon cœur ait de la repugnance, la mort ne tardera pas à me delivrer de la violence que mon devoir aura ſçû me faire.

ASTUR.

Cela me paroît fort bien dit; mais je n'y comprens pas grand choſe. Tant que j'ai vecu Berger, je me ſuis ſi fort accoûtumé à des manières ſimples, & à des diſcours naturels, que le langage de ma Cour ne m'eſt preſque point intelligible. L'entens-tu mieux que moi, dis Finette, que m'ont-elles voulu répondre.

FINETTE.

Que le mariage ne leur déplaît pas; mais que les maris pourroient ne leur pas plaire.

ASTUR.

Hé bien cela eſt clair, j'entens cela.

SCE-

SCENE X.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE, DARINEL.

DARINEL.

SEigneur, je vous demande pardon... de la liberté que je prens... de vous interrompre, mais...

ASTUR.

Qu'eſt-ce, qu'y a-t-il, Darinel? te voila bien eſſouflé.

DARINEL.

On ne le peut trop paroître, Seigneur... quand on a le bonheur... d'être le premier à apporter une bonne nouvelle.

ASTUR.

Hé bien, comment, qu'eſt-ce? de quoi s'agit-il?

DARINEL.

Seigneur, la Fée des Plaiſirs ſe diſpoſe à vous preſenter le Prince de l'Iſle Fortunée qu'elle a choiſi pour époux de la Princeſſe Cleonide; Comme elle me fait l'honneur d'avoir quelques bontez pour moi; elle m'a chargé de venir vous dire que la ſuite de ce Prince alloit arriver inceſſamment avec quelques eſpeces d'Ambaſſadeurs, & qu'il ſe mêlera peut-être lui-même parmi la foule, pour avoir le plaiſir de conſiderer la Princeſſe dans le temps qu'elle recevra les hommages de ſes ſujets.

ASTUR.

Tu fais fort bien de m'avertir de cela. Il faut reprendre ma gravité, cette affaire-ci eſt

des plus ſerieuſes. *On entend un bruit de Muſique.* Quelle harmonie eſt-ce là ?

DARINEL.

C'eſt aparemment la Fée qui vous amene les envoyez du Prince.

ASTUR.

Voila une fort jolie maniere de les annoncer. Où allez-vous, ma fille ?

à Inegilde.

INEGILDE.

Je me retire, Seigneur, & vous voudrez bien me le permettre. Cette ceremonie n'eſt pas pour moi.

ASTUR.

Non, demeurez, vous aurez vôtre tour.

SCENE XI.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE, DARINEL, ZIZIME.

SEigneur, une troupe d'étrangers qui ſont ſous la protection de la Fée des Plaiſirs, demandent qu'on les introduiſe auprés de vous.

ASTUR.

Ils viennent de bonne part. Qu'on les faſſe entrer, & toi Darinel demeure auprés de moi, tu m'aideras à répondre en cas qu'ils me haranguent.

Fin du premier Acte.

I. INTERMEDE.

Les Habitans de l'Isle Fortunée viennent rendre Hommage à la Princesse Cléonide, que Zirphilin, leur Prince, doit épouser.

UNE HABITANTE DE L'ISLE FORTUNE'E.

C'est l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous suit;
Nôtre victoire est certaine,
Par tout où l'on nous conduit,
C'est l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous suit.

LE PETIT CHOEUR.

C'est l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous suit.

HABITANTE DE L'ISLE.

Par nos soins, d'une inhumaine,
L'orgueil est bien-tôt détruit.
C'est l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous suit.

LE PETIT CHOEUR.

C'est l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous suit.

ON DANSE UNE FORLANE.

Une Habitante de l'Iſle adreſſe les Paroles ſuivantes à la Princeſſe Cléonide.

Du Prince heureux qui nous tient ſous ſa Loi,
Nous venons vous rendre l'Hommage,
La Fortune & l'Amour ſeront ici le Gage
De ſa tendreſſe & de ſa Foi.
C'eſt à ces deux Divinitez
Qu'il doit ſa gloire & ſa puiſſance,
Elles ont mis ſous ſon obéïſſance
Des climats enchantez,
Où l'on jouït en abondance
Des plus rares felicitez.

HABITANTE DE L'ISLE.

L'Amour faveriſe
Nos Vœux les plus doux,
La Fortune épuiſe
Ses faveurs pour nous.
Du bonheur extrême
Que nous ſentons tous,
Dans leur gloire même
Les Dieux ſont jaloux.

ON DANSE UNE SALTARELLE.

HABITANT DE L'ISLE FORTUNE'E.

Venez, Princeſſe charmante,
Venez regner en des Lieux fortunez.

LE CHOEUR.

Venez, Princeſſe charmante,
Venez regner en des Lieux fortunez.

HABITANT DE L'ISLE.

Répondez à nôtre attente,
Venez jouir des biens qui vous sont destinez.
Venez, Princesse charmante,
Venez regner en des Lieux fortunez.

LE CHOEUR.

Venez, Princesse charmante,
Venez regner en des Lieux fortunez.

HABITANT DE L'ISLE.

Un tendre Amant quelquefois importune,
Quand l'Amour seul offre ses vœux,
Il deviendroit bien-tôt heureux,
S'il faisoit parler la Fortune.

HABITANT DE L'ISLE.

Jeunes Beautez, cédez sans violence,
Aimez, aimez à vôtre tour.
Un cœur fait peu de resistance
Dés que la Fortune & l'Amour
Sont pour l'assujettir, tous deux d'intelligence.

ON DANSE UNE CONTRE-DANSE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ASTUR, INEGILDE, FINETTE, ZIRPHILIN, BLANDONIE.

FINETTE.

PAr ma foi voila une jolie maniere de demander les filles en mariage, & je voudrois bien que quelqu'un s'avisât d'en faire autant pour moi.

BLANDONIE.

Approchez, Prince, & venez faire les delices d'une Cour où le comble du bonheur vous eſt preparé.

INEGILDE.

Ah, Finette, c'eſt celui que j'ai vû cette nuit en ſonge.

FINETTE.

Ne vous troublez point, on vous obſerve.

ZIRPHILIN.

Seigneur, l'honneur de vôtre alliance eſt un avantage où je n'oſerois aſpirer ſans la protection de cette illuſtre Fée, & je ne commencerai de m'en croire digne que lors que vous m'aurez permis d'y pretendre.

ASTUR.

Pretendez-y, Prince, je vous en trouve digne, & trés-digne. Le rang où vous me voyez ne me fait pas oublier où je me ſuis vû; & comme je ſuis un Prince de fortune, de la fa-

çon de feu ma femme, vous me faites beaucoup d'honneur de vouloir devenir mon gendre. Tenez, voila la Princeſſe qu'on m'a demandée pour vous.

ZIRPHILIN.

Seigneur...

FINETTE.

Le Prince vous regarde, il ſoûpire, il eſt embarraſſé, Madame.

ASTUR.

Que tardez-vous, Prince? & qui vous retient? Je parle avec ſincerité; je vous accorde Cleonide, & vous pouvez compter ſur ma parole.

ZIRPHILIN.

Madame, je n'abuſerai point de l'aveu d'un pere, c'eſt à vous ſeule que je veux devoir le bonheur de vous poſſeder. J'y renoncerois plûtôt, que de ne vous pas obtenir de vous-même, & j'eſpere que le temps, mes reſpects & mes ſoûmiſſions, vous engageront un jour à me rendre heureux.

CLEONIDE.

Tant de reſpects, Seigneur, ne marquent pas une ardeur bien vive. La delicateſſe d'une Amante auroit de quoi s'en offenſer. Pour moi, je vous l'avouë, je ne ſuis pas ſi ſuſceptible de reſſentiment, & je rends grace à vôtre politeſſe qui me donnera le temps de vous connoître, & la liberté de regler à mon choix vôtre deſtinée & la mienne.

ASTUR.

Elle a l'eſprit joli. On l'a fort bien élevée; à la verité je ne m'en ſuis pas mêlé. Vous aurez le loiſir de juger de ſes bonnes qualitez, & avant les nôces même. Nous attendons un Princeſſe comme vous pour épouſer la Princeſſe ſa ſœur que vous voyez.

ZIRPHILIN.

Helas!

ASTUR.

Et je ſerai bien aiſe de faire en un même jour la ceremonie de ces deux mariages, pour épargner un peu la dépenſe.

ZIRPHILIN.

Madame . . . vos interêts & vos ſentimens regleront mon impatience, & le bonheur de cette journée deviendra plus ſenſible pour moi, par l'eſpoir de le partager avec vous.

INEGILDE.

Cette journée ne nous rendra pas tous également heureux, Seigneur, & vous ſeriez peu content de vôtre ſort, s'il étoit conforme à ma deſtinée.

ASTUR.

Elle ſe plaint toûjours. Je ne ſçai pas ce qu'on lui a fait; ma belle-ſœur la Fée, que n'égayez-vous un peu ſon temperament? vous qui aimez tant la joye, donnez-lui du goût pour le plaiſir, allons.

FINETTE.

Ce n'eſt pas le goût qui nous manque, Seigneur, c'eſt la liberté de nous en ſervir.

BLANDONIE.

Je m'intereſſe à la rendre heureuſe, autant qu'il m'eſt permis de le faire; & voila Finette....

FINETTE.

J'y travaille, Madame, mais la Fée vôtre ſœur eſt terrible avec ſa mauvaiſe humeur qu'elle veut qu'on appelle ſageſſe.

ASTUR.

Qu'on prenne bien garde de ne la point fâcher; c'eſt la plus ſage & la plus vertueuſe Fée . . . mais en revanche, c'eſt bien la plus emportée

tée & la plus violente... Elle me fait quelquefois trembler, & je la trouve encore plus méchante & plus acariâtre que feu ma femme; auſſi feu ma femme n'etoit pas ſi ſage & ſi vertueuſe que celle ci.

BLANDONIE.

Nos talens ſont bornez, Seigneur, & nôtre art ne peut nous ſouſtraire à la tirannie des paſſions qui nous dominent: mais vous ne ſongez pas que le Prince a fait un long voyage, & qu'il a beſoin de repos; conduiſons le à l'appartement que je lui ai fait preparer, & nous tâcherons d'occuper tous ſes momens des plaiſirs les plus agreables que pourra fournir l'union de ſa Cour avec la vôtre.

SCENE II.

INEGILDE, FINETTE.

FINETTE.

VOus ne les ſuivez pas, Madame, vos ſurveillantes ſont en defaut, la Cour eſt en joye, profitons de l'occaſion, venez.

INEGILDE, *Zirphilin en conduiſant Cleonide, a toûjours les yeux attachez ſur Inegilde.*

Non, demeurons, Finette.

FINETTE.

Les yeux du Prince ont peine à vous quitter, Madame, il vous en veut, je ſuis bonne Phiſionomiſte.

INEGILDE.

Que tu es extravagante, Finette, avec tes idées.

FI-

FINETTE.

Je ne suis point extravagante, & je sçai bien les moyens d'éclaircir la chose. Hola, Darinel.

SCENE III.

INEGILDE, FINETTE, DARINEL.

INEGILDE.

QUel est ton dessein? que veux-tu faire?

FINETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

DARINEL.

Je differois à m'éloigner, parce que j'ai bien jugé que vous auriez peut-être quelque chose à me dire.

FINETTE.

Le Seigneur Darinel a bon esprit, Madame, & sa penetration ne nous sera pas inutile. Oh ç'a, que te semble de ce jeune Prince que nous venons de voir?

DARINEL.

C'est un petit Seigneur aussi bien tourné qu'il s'en trouve, & qui a mille bonnes qualitez. Nous nous connoissons un peu: je vous asseure que la Princesse qui l'aura, ne sera pas malheureuse.

INEGILDE.

Ma sœur lui est destinée, Darinel.

DARINEL.

Oui, mais je ne regarde pas encore cette union là comme une chose bien assurée.

INEGILDE.

Et qui peut te faire en douter?

DARINEL.

De certaines petites circonſtances, des bagatelles que j'ai remarquées.

INEGILDE.

Hé, quelles.

FINETTE.

Qu'as-tu remarqué, dis vîte.

DARINEL.

Que le Prince n'a pas de goût pour elle.

INEGILDE.

A quoi le juges-tu?

DARINEL.

A tout ce que j'ai vû, Madame, au compliment qu'il lui a fait; à la maniere dont il lui a donné la main; au peu d'attention qu'il avoit pour elle & à celle qu'il avoit ailleurs. Il regardoit avec plaiſir d'un certain côté....

INEGILDE.

Hé, de quel côté encore, dis.

DARINEL.

Du mien, Madame.

INEGILDE.

Du tien, Darinel.

DARINEL.

Oui, Madame: à la verité j'étois auprés de vous, & j'ai bien obſervé tout cela.

FINETTE.

Je l'ai remarqué comme lui, Madame, & vous, ne vous êtes-vous aperçûë de rien?

INEGILDE.

Je n'y faiſois pas attention.

DARINEL.

C'eſt auſſi ce que j'ai remarqué, & vous avez fort bien fait, Madame, il ne faut pas qu'une perſonne comme vous, prenne garde à ces choſes là.

FINETTE.

Non, ſans doute; mais on n'eſt pourtant

pas

pas fâchée de les ſçavoir, & il eſt bon d'avoir un eſpion qui ait l'eſprit d'en rendre compte. Tu voudras bien continuer à nous en ſervir, peut-être.

DARINEL.

De tout mon cœur.

INEGILDE.

Mais à quoi bon, Finette...

FINETTE.

Par curioſité, Madame, laiſſez-nous faire, & qu'il tâche ſeulement à penetrer les ſentimens du Prince, à découvrir la ſituation de ſon cœur & de ſon eſprit.

INEGILDE.

Mais tout cela, Darinel, d'une maniere qui ne lui donne aucune penſée...

DARINEL.

Laiſſez-moi faire, Madame? Je ſuis, graces au Ciel, aſſez bon Courtiſan; je l'aborderai par maniere de devoir; j'entrerai par maniere d'acquit dans ſa confidence, & comme ce n'eſt que par curioſité que vous vous y intereſſez, je vous en informerai ſeulement par maniere de converſation. Adieu, Finette: au moins...

FINETTE.

Adieu, adieu, Darinel: je te rendrai bientôt réponce, ſi tu continuës.

SCENE IV.

INEGILDE, FINETTE.

FINETTE.

JE n'ai pas mauvaiſe opinion de cette affaire, & nous en aurons bonne iſſuë.

INEGILDE.

La Fée ſeroit bien en colere, Finette. La voici, je penſe.

FINETTE.

C'eſt elle-même, vous avez raiſon; elle m'aura peut-être entenduë. Je me ſauve, Madame.

SCENE V.

MELISENDE, INEGILDE, FINETTE.

MELISENDE.

ARrêtez, Finette, arrêtez.

FINETTE.

Madame.

MELISENDE.

Je vous avois fait dire, à ce qu'il me ſemble, de ne vous point trouver ſeule avec Inegilde.

FINETTE.

Je m'éloignois auſſi, Madame, c'eſt vous qui me dites de demeurer.

MELISENDE.

Vous ne vous éloigniez que pour éviter ma preſence.

FINETTE.

Je vous reſpecte, Madame, & je vous crains, comme vous voyez.

MELISENDE.

Vous faites bien, & vous ferez mieux encore de ne vous pas expoſer davantage à gâter l'eſprit d'Inegilde par vos converſations ridicules.

FINETTE.

Nous ne parlons jamais que de vous, Madame.

MELISENDE.

Oſtez-vous de mes yeux, inſolente, & ne vous preſentez jamais devant moi.

FINETTE.

Oh, de tout mon cœur, Madame. Qu'il y a de plaiſir à vous obéïr.

SCENE VI.

MELISENDE, INEGILDE.

MELISENDE.

VOus avez là, ma Niece, auprés de vous une auſſi dangereuſe petite perſonne...

INEGILDE.

Ne vous mettez point en colere, Madame.

SCENE VII.

MELISENDE, INEGILDE, LAMBETHIE.

LAMBETHIE.

ZErbine demande à vous entretenir, Madame.

MELISENDE.

Qu'elle entre dans mon cabinet, je vais la joindre; & vous ma niéce, venez vous disposer à recevoir un Prince que j'ai choisi pour vôtre époux, & que j'aurai soin de vous presenter tantôt moi-même.

INEGILDE.

Ah! Finette, Finette, tous nos projets sont renversez, & mes malheurs ne finiront qu'avec ma vie.

SCENE VIII.

DARINEL, *seul.*

CE n'est pas un endroit commode que la Cour, pour traiter secrétement une affaire, & je voudrois bien trouver moyen de parler en particulier au Prince de l'Isle Fortunée. Bon, le voici, je pense: il est seul comme je le souhaite, & j'ai prudemment fait de le venir attendre ici.

SCENE IX.

ZIRPHILIN, DARINEL.

ZIRPHILIN.

ENgagement funeſte ! voyage malheureux !

DARINEL.

Il parle tout ſeul.

ZIRPHILIN.

O amour ! où m'as-tu conduit.

DARINEL.

Il apoſtrophe l'amour ; il n'eſt pas content de lui.

ZIRPHILIN.

Pourquoi revoltes-tu mon cœur contre le choix qu'a fait la Fée ? & vous aveugle Fée, que ne conſultiez-vous l'amour ſur le choix que vous aviez à faire.

DARINEL.

Il s'embaraſſe dans des reflexions ; je lui ferai plaiſir de le tirer de là. Vous voulez bien permettre, Seigneur...

ZIRPHILIN.

Ah ! c'eſt toi Darinel.

DARINEL.

J'attendois à vous rendre mes reſpects que vous fuſſiez débaraſſé de la foule, pour n'être pas confondu parmi les Courtiſans du commun. Le ſecret de me diſtinguer, eſt de me preſenter ſeul, & vous remarquerez, s'il vous plaît, Seigneur, que je ſuis le dernier à vous faire mes complimens ſur vôtre mariage.

ZIRPHILIN.

Hélas, Darinel !

DARINEL.

Vous ſoûpirez, Seigneur, vous avez dans la tête quelque choſe qui vous embaraſſe.

ZIRPHILIN.

Moi?

DARINEL.

Oui, il y a là quelque ſecret qui vous peze, & vous mourez d'envie d'en faire part à quelqu'un.

ZIRPHILIN.

Non, je t'aſſure.

DARINEL.

Oh, ſi fait, ſi fait. Tenez-vous un peu, s'il vous plaît; ah que voila bien une phiſonomie qui marque que je m'en vais devenir vôtre confident. Parlez, Seigneur, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous nous connoiſſons; j'ai toûjours été bon à mille choſes, & je me ſuis encore bien appris depuis que vous ne m'avez vû. J'ai preſque toûjours vêcu parmi des femmes.

ZIRPHILIN.

Tu és donc devenu bien habile.

DARINEL.

Cela paſſe l'imagination, & je m'en vais gager que je devine la raiſon qui vous fait venir rêver ici plûtôt qu'ailleurs.

ZIRPHILIN.

C'eſt le hazard qui m'y conduit.

DARINEL.

Cela eſt admirable, c'eſt le hazard auſſi qui m'a fait deviner que vous y viendriez, & je ferois bien de vous y venir attendre.

ZIRPHILIN.

Tu as deviné cela.

DARINEL.

Oui vraiment; & vous n'êtes pas fâché que je ſois ſi penetrant.

ZIR-

ZIRPHILIN.

Hé, repentes-tu que cela, Darinel.

DARINEL.

Oh, que pardonnez-moi. C'eſt en ce lieu que vous avez vû les deux Princeſſes, vous m'avez ſuivi qu'avec peine celle quel'on vous deſtine, vous quittiez l'autre avec regret; j'ai jugé que vous reviendriez ici; vous y revenez, vous êtes rêveur, vous ſoûpirez; je ne me ſuis point trompé, vous êtes amoureux d'Inegilde.

ZIRPHILIN.

Je ne veux point avoir de ſecrets pour toi, mon cher Darinel, que tu devines juſte.

DARINEL.

Je vous le diſois bien; j'ai étudié dans de bonnes écoles, & je vous avertis qu'Inegilde eſt preſque auſſi penetrante que moi.

ZIRPHILIN.

Qu'elle eſt charmante! qu'elle eſt adorable! ſi je pouvois ſeulement avoir quelques momens d'entretien avec elle...

DARINEL.

Pourquoi non? cela ne ſera pas impoſſible; & voici juſtement Finette qui eſt ſa favorite, & qui n'aura pas de repugnance à vous rendre ce bon office.

SCENE X.

ZIRPHILIN, DARINEL, FINETTE.

FINETTE.

Les voici tous deux enſemble, nous allons ſçavoir des nouvelles. Ah, ah, déja Darinel en converſation avec le Prince. Je ne m'étonne pas s'il a des amis. Il eſt ardent à faire ſa cour.

DA-

DARINEL.

C'eſt la tienne que je faiſois. J'aſſurois le Prince que s'il avoit beſoin de tes ſoins, de tes lumieres, & de ton credit en ce païs-ci....

FINETTE.

Je puis fort peu de choſe; mais je ſuis toute à ſon ſervice. En quoi lui pourrois-je être utile?

ZIRPHILIN.

Aimable Finette, ſi par ton moyen je pouvois m'entretenir un ſeul moment avec Inegilde...

FINETTE.

Comment faire? je ne puis quaſi pas lui parler moi-même. La Fée vient de me défendre encore tout à l'heure de me trouver jamais ſeule avec elle, je n'oſerois hazarder ce que vous me propoſez.

DARINEL.

Qui le peut mieux que toi?

ZIRPHILIN.

Charmante Finette rien ne ſçauroit jamais payer le ſervice que tu me peux rendre, je le ſçai; mais porte ce braſſelet, je te prie, pour gage ſeulement de ma reconnoiſſance.

FINETTE.

Ce braſſelet, Seigneur; ah que vous avez des manieres dangereuſes.

ZIRPHILIN.

Ce brillant ſiera mieux encore à ce bras qu'à la mienne; accepte-le, je t'en conjure.

FINETTE.

Que vos diſcours ſont ſeduiſans! je fais tout ce que vous voulez.

ZIRPHILIN.

Que je voye Inegilde, que je lui parle.

FINETTE.

Cela ne ſera pas bien difficile. La Fée s'y

eſt pas, Inegilde m'a fait ſigne devenir ici, elle ne tardera pas à s'y rendre.

ZIRPHILIN.

Ah! que je te ſuis redevable.

FINETTE.

Eloignez-vous de quelques pas, & faites ſemblant de vous promener en rêvant dans quelqu'une de ces galeries; vous nous aborderez, quand je vous ferai ſigne. La voici, je penſe; éloignez-vous, & me laiſſez faire.

SCENE XI.

INEGILDE, FINETTE.

INEGILDE.

MA chere Finette, je ſuis perduë: cet Epoux dont on me menace, vient d'arriver; la Fée l'eſt allé recevoir: que deviendrai-je?

FINETTE.

Je m'en vais vous le dire. Il y avoit autrefois un Roi & une Reine...

INEGILDE.

Ah Finette, à quoi ſonges-tu, dans la preſſante extrémité où je me trouve, eſt-il temps de t'amuſer à me faire un conte.

FINETTE.

Ce n'eſt point un conte, c'eſt un petit trait d'Hiſtoire aſſez joli, Madame, écoutez ſeulement. Cette Reine mourut, & laiſſa deux filles pour: qui le Roi choiſit des maris qu'elles n'aimoient point.

INEGILDE.

Qu'elles étoient à plaindre, Finette!

FINETTE.

Oui, cela eſt intereſſant, n'eſt-ce pas? Elles

les avoient chacune un amant qui faute d'occaſion ne s'étoient pas encore declarez, & qu'elles aimoient en ſecret pourtant. L'occaſion s'offrit, les amans parlerent; l'aînée reçut le ſien avec fierté, lui défendit de lui parler jamais de ſon amour; il ſe tint pour dit, il ſe rébuta, & la pauvre Princeſſe fut obligée de prendre en enrageant, ce mari qu'elle n'aimoit point.

INEGILDE.

On n'aimoit guerres dans ce temps-là, Finette, de ſe rebuter ſi facilement.

FINETTE.

On aimoit dans ce temps-là comme on aime à cette heure: une beauté fiere eſt ſouvant la dupe de l'avenante. La derniere fut plus raiſonnable & plus heureuſe. L'amant lui plaiſoit, il fut bien reçû; la Cour en parla, le Roi le ſçut, & l'approuva, & le pretendu mari qu'il avoit fait venir, fut honnêtement congedié.

INEGILDE.

Ah que cette hiſtoire eſt jolie, Finette, & que je ſuis ravie de la ſçavoir.

FINETTE.

Elle eſt fort inſtructive, faites en vôtre profit. Voici le Prince que Dariel vous amene.

INEGILDE.

Ah, ma chere Finette, je tremble.

SCENE XII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, DARINEL, FINETTE.

DARINEL.

ALlons, femme, point de vaine timidité, Seigneur.

FINETTE.

Vous êtes la cadette, Madame, ne vous avisez pas de faire comme fit ma sœur aînée.

ZIRPHILIN.

Le respect que je dois, Madame, cede à l'amour qui me donne à vos yeux. Dieu pour lui l'excuse de tout ce qu'il fait entreprendre. Je vous adore, & je crains moins de vous le dire, que de vous le laisser ignorer. Ma mort est certaine, si je perds l'espoir de vous posseder; & qu'ay-je à faire de la vie, si vous ne me permettez pas vous-même de vous en consacrer tous les momens.

INEGILDE.

Seigneur, je ne sçai de quelle maniere je dois recevoir la déclaration que vous me faites de vos sentimens: Peut-être faudroit-il m'en effaroucher, vous témoigner de la colere; mais je n'en ai point, je vous l'avouë, & la seule chose qui me fait peine, est de ne pouvoir pas bien répondre à un langage qui m'est si nouveau.

DARINEL.

Le langage est nouveau, mais on ne laisse pas de l'entendre.

ZIRPHILIN.

Mon sort dépend de vous, Madame. Autorisez

toriſez d'un tendre aveu l'ardent amour que vous avez fait naître, & les obſtacles les plus puiſſans s'oppoſeront vainement à mon bonheur. Je romprai toutes les meſures qu'on a priſes; je vous obtiendrai du Prince votre pere, j'engagerai la Fée qui me protege à nous devenir favorable; je réduirai la vôtre à la neceſſité de ne nous être pas contraire, & l'aſſurance de vous plaire me fera trouver tout poſſible.

FINETTE.

Voila de beaux projets. Allons, Madame, la ſituation où vous êtes veut une prompte reſolution. Il n'y a point à heziter, il faut finir le ſonge.

INEGILDE.

Suivez, Prince, les conſeils que l'amour vous donne: Obtenez l'aveu de mon pere, faites y ſouſcrire les Fées, & n'apprehendez point d'avoir à ſurmonter d'autres obſtacles.

ZIRPHILIN.

Ah, Madame, ſouffrez....

INEGILDE.

Que faites-vous, voila la Fée.

SCENE XIII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, MELISENDE, FINETTE, DARINEL.

MELISENDE.

QUe veut dire ceci, ma niéce, & vous Finette, je vous vois encore avec elle dans le moment que je viens de vous deffendre....

SCENE XII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, DARINEL, FINETTE.

DARINEL.

ALlons, femme, point de vaine timidité, Seigneur.

FINETTE.

Vous êtes la cadette, Madame, ne vous avisez pas de faire comme fit ma cousine.

ZIRPHILIN.

Le respect que je vous dois, Madame, cede à l'amour qui me donne ici. Ces Dieux pour avec lui l'excuse de tout ce qu'il fait entreprendre: je vous adore, & je meurs mourant de vous le dire, que de vous le laisser ignorer. Ma mort est certaine, si je perds l'espoir de vous posseder; & qu'ay-je à faire de la vie, si vous ne me permettez pas vous-même de vous en consacrer tous les momens.

INEGILDE.

Seigneur, je ne sçai de quelle maniere je dois recevoir la déclaration que vous me faites de vos sentimens: Peut-être faudroit-il m'en effaroucher, vous témoigner de la colere; mais je n'en ai point, je vous l'avouë, & la seule chose qui me fait peine, est de ne pouvoir pas bien répondre à un langage qui m'est si nouveau.

DARINEL.

Le langage est nouveau, mais on ne laisse pas de l'entendre.

ZIRPHILIN.

Mon sort dépend de vous, Madame. Autorisez

toriſez d'un tendre aveu l'ardent amour que vous avez fait naître, & les obſtacles les plus puiſſans s'oppoſeront vainement à mon bonheur. Je romprai toutes les meſures qu'on a priſes; je vous obtiendrai du Prince votre pere, j'engagerai la Fée qui me protege à nous devenir favorable; je réduirai la vôtre à la neceſſité de ne nous être pas contraire, & l'aſſurance de vous plaire me fera trouver tout poſſible.

FINETTE.

Voila de beaux projets. Allons, Madame, la ſituation où vous êtes veut une prompte reſolution. Il n'y a point à heziter, il faut finir le ſonge.

INEGILDE.

Suivez, Prince, les conſeils que l'amour vous donne: Obtenez l'aveu de mon pere, faites y ſouſcrire les Fées, & n'apprehendez point d'avoir à ſurmonter d'autres obſtacles.

ZIRPHILIN.

Ah, Madame, ſouffrez....

INEGILDE.

Que faites-vous, voila la Fée.

SCENE XIII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, MELISENDE, FINETTE, DARINEL.

MELISENDE.

QUe veut dire ceci, ma niéce, & vous Finette, je vous vois encore avec elle dans le moment que je viens de vous deffendre....

FINETTE.

Vous m'avez deffendu de m'y trouver ſeule, Madame, je lui ai amené compagnie.

MELISENDE.

Prince, il eſt aſſez ſurprenant que vous viſitiez Inegilde, ſans m'en avoir fait avertir. ſi vous croyez que l'union prochaine de vous & de ſa ſœur vous autoriſe à lui rendre quelques devoirs, il faudroit vous en aquiter avec moins de tranſport, & vos civilitez me paroiſſent un peu trop outrées.

DARINEL.

C'eſt un Prince fort poli, Madame.

SCENE XIV.

ASTUR, MELISENDE, INEGILDE, ZIRPHILIN, FINETTE, DARINEL.

ASTUR.

QU'eſt-ce que c'eſt donc, ma belle ſœur, quelle eſpece de mari avez-vous fait venir pour Inegilde.

MELISENDE.

Quelle eſpece de mari! c'eſt le Souverain de ce Païs où tout le monde eſt ſage, le Prince de l'Iſle Inconnuë dont je vous ai parlé.

ASTUR.

Le Souverain du Païs où tout le monde eſt ſage, eſt un vieux fou de ſonger à ſe marier. Il paroît avoir plus de cent cinquante ans. Je ne ſçai pas ſi ma fille s'en accommodera, mais pour moi je ne veux point d'un gendre comme celui-là, je vous en avertis.

FI-

FINETTE.

Bon, Madame, il prend bien la choſe.

MELISENDE.

Vraiment, Seigneur, il vous ſied bien de vous rendre ſi difficile, vous qui n'étiez qu'un ſimple Berger lors que ma ſœur eut la foibleſſe . . .

ASTUR.

La foibleſſe, Madame? je n'étois qu'un Berger, d'accord, mais jeune, beau, bien fait, je le ſuis encore, & vôtre ſœur qui étoit la Fée de la Raiſon, n'a pas fait ma fortune ſans ſçavoir pourquoi.

MELISENDE.

La Fée de la Raiſon s'égaroit quelquefois.

ASTUR.

Elle s'égaroit? ma foi je ne ſçai, mais depuis que nous l'avons perduë, on s'en apperçoit furieuſement dans la famille. Quelle bizarrerie, faire venir un vieux mari de par de là les Indes.

MELISENDE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un ſage.

ASTUR.

Hé bien un ſage, pourquoi l'aller chercher ſi loin? n'en pouvoit on pas trouver plus prés; & faut-il pour être ſage avoir vécu prés de deux ſiecles?

MELISENDE.

C'eſt un choix que vous avez approuvé vous-même, lors que je vous l'ai propoſé.

ASTUR.

Je l'ai approuvé ſur ce que vous m'en avez dit. mais depuis que je l'ai vû de mon ſéulement . . .

MELISENDE.

C'eſt par vos yeux que vous en jugez, donnez-vous le temps de le connoître autrement,

N'avoir ni beſoin, ni richeſſe,
C'eſt le ſeul but de nos deſirs,
Et l'objet de nôtre ſageſſe.
Heureux, heureux un Cœur
Qui ſçait goûter un tel bonheur.

HABITANTE DE L'ISLE.

Sans épines dans nos Plaines
La Roſe naît en tout tems,
Et l'Amour donne aux Amans
Ses plus doux plaiſirs ſans peines.

HABITANT DE L'ISLE.

Toûjours conteurs de nos Deſtins,
Parmi les Jeux & les Fêtes,
Nous voyons loin des tempêtes
Meurir nos Bleds & nos Raiſins.

PETIT CHŒUR.

Heureux, heureux un cœur
Qui ſçait goûter un tel bonheur.

HABITANT DE L'ISLE.

Jeunes cœurs que le plaiſir touche,
Et qui ne le trouvez que dans l'emportement,
D'un dangereux déreglement,
La Sageſſe vous effarouche.

Vous en jugerez autrement,
Si ſous ſes propres traits vous la voyez paroître;
Pour devenir Sage aiſément,
Il faut chez nous apprendre à l'être.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ASTUR, ASTIBEL, MELISENDE, INEGILDE, FINETTE, ZIRPHILIN, CLEONIDE.

ASTUR.

VRAIMENT voila des sages qui dansent bien, je les trouve d'assez belle humeur; ils ne sont pas beaux, mais leurs maximes sont de fort bon sens.

ASTIBEL.

Les sages de chez nous ne sont pas sans merite; & c'est ce qui me fait esperer, Seigneur, que vous voudrez bien approuver l'alliance, où cette sage Fée m'a fait l'honneur de m'appeller.

ASTUR.

Ecoutez, si la Fée le veu absolument, je ne m'y opposerai pas absolument; mais, ma fille, qui a plus de resolution que moi, s'y opposera peut-être davantage; convenez de vos faits, voyez.

MELISENDE.

Elle mettroit obstacle à mes desseins, & les soins que j'ai pris de son éducation, les bienfaits dont je l'ai comblée recevroient d'elle cette recompense.

INEGILDE.

Je sçai, Madame, ce que je dois à vos bon-

tez; mais puiſque celles de mon Pere m'autoriſent à parler avec ſincerité, je ne chercherai point de vains détours, & je vous dirai naturellement, que je ne me réſoudrai jamais à prendre l'engagement que vous avez projetté.

MELISENDE.

Ah, quelle audace!

ASTUR.

Ce diſcours eſt plus clair que celui de tantôt, Finette.

FINETTE.

C'eſt qu'il eſt plus naturel & plus vrai, Seigneur.

MELISENDE.

Inegilde, eſt-ce-là le fruit de mes inſtructions? vous ſortez avec bien de la confiance, du reſpect & de l'obéiſſance que vous me devez.

INEGILDE.

C'eſt un des droits de la ſageſſe que la liberté; trouvez bon que j'en jouiſſe, Madame, j'aime à ſuivre comme ce Prince, les douces *loix* de la Nature: elle ne m'inſpire que de l'eſtime pour ſon merite, & point d'amour pour ſa perſonne; & il eſt trop ſage & trop raiſonnable pour éxiger une choſe qui ne peut dépendre de moi.

ASTIBEL.

Moi, Madame, je ne pretens point faire de violence à vôtre cœur. On m'a mandé, je ſuis venu; je ne vous plais pas, je m'en retourne: & une de nos meilleures maximes à nous autres ſages, eſt de ne nous engager à aimer, qu'autant que nous ſommes ſûrs de ne pas déplaire.

ASTUR.

Parbleu, ces ſages là ſont de fort bon eſprits: allons, tâche de t'en accommoder, il pa-

paroît bon homme, & il vient de loin, cela merite attention.

INEGILDE.

Hé, mon pere.

ASTUR.

Tu n'en veux point fait comme tu voudras, ce sont tes affaires.

ASTIBEL.

Les ordres de la Fée m'ont fait venir ici, les vôtres m'en écartent, Madame, je ferai prompt à m'éloigner.

MELISENDE.

Non, vous demeurerez, & je n'aurai pas en vain entrepris de vous unir avec ma niéce: donnez-moi vôtre main, Prince; Inegilde, je vous commande, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, par celui que mon art me donne

INEGILDE.

Il est borné, Madame. Une Puissance au dessus de la vôtre me dérobe à cette contrainte.

Elle disparoît.

ZIRPHILIN.

Ah Ciel!

CLEONIDE.

Quelle avanture!

FINETTE.

Emmenez-moi donc avec vous, Madame,

SCENE II.

ASTUR, MELISENDE, ZIRPHILIN, ASTIBEL, FINETTE.

ASTUR.

HE' bien, ma belle sœur, voila une fille égarée, & quelque Fée qui en sçait plus que vous, se mêle apparamment de nos affaires.

MELISENDE.

Je demeure immobile, & muette d'étonnement & de douleur. Mon pouvoir cederoit à celui de quelqu'autre; non, non, cela n'est pas possible; allons, Prince, courons chercher Inegilde, & mettons tout en usage pour la ravir à qui nous l'enleve.

ASTIBEL.

Je vous demande pardon, Madame; il ne seroit pas du caractere d'un sage de courir aprés une femme. Faites de vôtre côté vos diligences, je vais du mien rêver tranquillement à ce que j'aurai à faire, en cas qu'elle se retrouve.

MELISENDE.

Allez, & soyez sûr que je ne tarderai pas à vous la rendre.

SCENE III.

ASTUR, ZIRPHILIN, FENETTE, DARINEL.

ASTUR.

Vous feriez fort bien. Par ma foi toutes ces Fées-là sont des extravagantes, qui ne servent qu'à faire enrager des gens raisonnables.

DARINEL *à Zirphilin.*

L'amour n'est pas favorable à vôtre rival, il ne possédera point Inegilde.

ZIRPHILIN.

Il ne la possédera point; mais je la perds comme lui. Que deviendrai-je.

FINETTE.

Ne vous chagrinez point, Seigneur, je ne vous quitterai point que nous ne l'ayons renvoïée; allons, venez.

SCENE IV.

ASTUR, CLEONIDE, ZIRPHILIN, DARINEL.

CLEONIDE.

Arrêtez, Prince, & recevez un aveu de mes sentimens qui puisse autoriser ceux que vous ne pouvez vous empêcher de laisser paroître pour Inegilde.

ASTUR.

Comment pour Inegilde?

ZIRPHILIN.

Pour Inegilde, Madame, qui vous dit-il?

DA-

DARINEL.

Ils l'ont fort penetrans dans cette famille-là.

ASTUR.

Justifiez-vous, Prince, & hâtez-vous de la rassurer contre ses soupçons.

ZIRPHILIN.

Seigneur...

CLEONIDE.

Ne vous troublez pas, Prince, & ne prenez pas pour un reproche ce que je vous dis de ma sœur. Comme je ne suis pas faite pour être mépriſée, on ne m'a pas inſtruite à être jalouſe.

ZIRPHILIN.

Madame....

CLEONIDE.

Prince, parlons avec ſincerité. La diſſimulation n'eſt pas faite pour des perſonnes de nôtre rang & de nôtre humeur. Je ne vous aime point, vous aimez ma ſœur, je lui cede ſans murmure & ſans répugnance tous les droits que j'avois ſur vous. C'eſt apparamment quelque Rival de vos amies qui vient de l'enlever à votre Rival; courez la trouver, & ne craignez point d'être rebuté, elle ne doit pas ſe faire une affaire de s'enrichir de mes refus.

ZIRPHILIN.

Je n'oſois me flater, Madame, que la Princeſſe Ingelde pût recevoir favorablement les offres de ma foi; mais des vœux formez par vôtre ordre ne peuvent manquer d'être écoutez, & dans l'eſpoir que vous me donnez d'apprendre les lieux où elle eſt, vous voulez bien, Seigneur, me permettre de chercher à lui rendre au plûtôt un hommage qu'on ſe fait un plaiſir de lui renvoyer.

ASTUR.

Qui moi? mais écoutez donc, Prince, il y a des circonſtances où il ſeroit à propos de reflechir ſur la maniere... par exemple... dans la premiere de ma Souveraineté... ce n'eſt pas par rapport

apport à moi que je vous dis cela .. mais il eſt our certain que jadis .. c'eſt pour vous dire, & oila Darinel qui vous dira par merveilles ... Oh parbleu mettez-vous à ma place ; vous rouverez que des filles & des Fées ſont des aninaux fort embaraſſans.

ZIRPHILIN.

Je finirai vôtre embaras, Seigneur, & je vais âcher de vous rendre une tranquilité parfaite, i elle peut dépendre de moi.

SCENE V.

ASTUR, CLEONIDE, DARINEL.

ASTUR.

L eſt piqué de ce que tu lui as dit au moins, & ce n'eſt pas le moyen de retenir un amant que le lui donner ſon congé auſſi cavalierement que tu viens de faire. J'ai pourtant fait ce que ai pû pour lui faire entendre raiſon ; mais dans les affaires ſerieuſes ordinairement je ne ſçai ce que je dis. Tu devrois m'aider un peu quelquefois, toi, Darinel.

DARINEL.

Vous venez de vous exprimer fort élegamment, Seigneur.

ASTUR.

Tout de bon ?

DARINEL.

On ne peut rien de mieux. Vous ayez beaucoup d'eſprit.

ASTUR.

Je ne m'en étois pas encore aperçû. Oh, ça ça, Inegilde ſe retrouvera, point de chagrin : c'eſt quelque Fée qui en va prendre ſoin. Ah que pour la reputation, c'eſt un Païs commode

de que le Païs des Fées! un enlevement de plus ou de moins ne fait jamais de tort à une fille.

SCENE VI.

ASTUR, BLANDONIE, CLEONIDE, DARINEL.

BLANDONIE.

HE' bien, Seigneur, Inegilde n'eſt donc plus au pouvoir de la Fée, qui prenoit des ſoins ſi judicieux pour former ſon cœur & ſon eſprit.

ASTUR.

Ne ſeroit-ce point un coup de vôtre façon? vous êtes aſſez capable d'une pareille malice: & ce Prince que vous avez fait venir, eſt un peu mêlé là dedans, à ce qu'on m'a dit.

BLANDONIE.

Le Prince de l'Iſle Fortunée?

CLEONIDE.

Oui, Madame; il aime Inegilde, & malgré les préceptes de la Fée, ma ſœur, je crois, n'eſt pas inſenſible.

BLANDONIE.

Plût au Ciel, qu'il fût vrai: je les ſervirois de tout mon pouvoir; & j'ai des vûës pour vous, ma niéce, qui vous empêcheroient de regretter l'époux que vous déroberoit Inegilde.

CLEONIDE.

Moi, regretter un époux, Madame.

ASTUR.

Fi donc, nous n'avons point de ces foibleſſes là dans nôtre famille; je n'ai preſque pas regretté ma femme, moi.

BLANDONIE.

Vous n'êtes pas ſenſible, Seigneur, & vous ne paroiſſez pas auſſi fort chagrin de la perte de vôtre fille.

AS-

ASTUR.

C'eſt que j'ai l'eſprit fort; le chagrin fait mal, un Prince de bon ſens n'en doit jamais prendre: ma fille eſt perduë, elle n'eſt pas la ſeule; on nous la ramenera quelqu'un de ces jours: tout ce que je puis, c'eſt de la faire chercher moi-même, dans toute l'étenduë de mes Etats. Viens, Darinel, comme ils ne ſont pas grands, la viſite en ſera bien-tôt faite.

SCENE VII.

BLANDONIE, CLEONIDE.

BLANDONIE.

Cleonide.

CLEONIDE.

Madame.

BLANDONIE.

Nous triomphons, ma niéce, de cette ſuperbe Fée, qui vantoit tant ſes inſtructions & ſes manieres, qui condamnoit ſi hautement les nôtres ...

CLEONIDE.

Ne cherchons point à nous flatter, Madame. Tout l'avantage eſt de ſon côté; ma ſœur m'enleve mon amant; quand il s'agit d'un attachement ſerieux, les plaiſirs ont moins de charmes que la ſageſſe.

BLANDONIE.

Vous prenez la choſe fort à cœur.

CLEONIDE.

Je vous l'avouë, Madame, toûjours nourrie dans les plaiſirs, c'eſt ici le premier chagrin que je ſouffre, & l'eſſai que j'en fais aujourd'hui

d'hui contre mon attente me paroît dur à supporter.

ELANDONTE.

Si vous avez la foiblesse d'en prendre, évitez du moins la confusion de le laisser paroître, & je prendrai soin de l'adoucir; attendez avec tranquillité le dénoûment de l'avanture, je vais travailler à le rendre heureux, & vous pourez compter par avance, qu'il vous fournira de nouveaux plaisirs.

SCENE VIII.

CLEONIDE *seule*.

IL n'en est qu'un où je sois sensible; & c'est celui d'avoir la force de renoncer à tous les autres, pour goûter les douceurs d'une vie tranquile. Mais voici le Prince de l'Isle Inconnuë.

SCENE IX.

CLEONIDE, ASTIBEL.

ASTIBEL.

AH que j'ai fait un impertinent voyage, & que la sagesse de ce pais-ci est differente de celle du nôtre.

CLEONIDE.

Ma sœur m'enleve mon amant, seroit-ce une perfidie de me saisir du sien?

ASTIBEL.

Je ne vois rien ici qui me convienne: tout m'y paroit faux & affecté.

CLEO-

CLEONIDE.

Dans la resolution où je suis, il me conviendroit mieux qu'aucun autre.

ASTIBEL.

Le trouble regne dans tous les cœurs, une fausse tranquilité masque les visages; & peu soigneux de corriger ses vices, on se contente de les sçavoir cachez.

CLEONIDE.

Quelle penetration, & qu'il connoît bien le foible de la sagesse.

ASTIBEL.

Quel sejour étranger pour moi, & que je serois surpris & charmé d'y trouver seulement un cœur sincere & digne de l'attachement d'un sage.

CLEONIDE.

Vous êtes mal preveu pour nous, Seigneur, nous avons interêt de vous détromper.

ASTIBEL.

Je vous demande pardon, Madame, je croyois être seul, & je n'aurois pas parlé comme j'ai fait, si j'avois presumé qu'on eût pû m'entendre.

CLEONIDE.

Vos discours & vos reflexions n'ont rien du tout qui m'interesse, je connois comme vous le ridicule de cette morale si severe en apparence, & si relâchée quelquefois en secret; & plus j'ai d'horreur pour ceux qui la suivent, plus j'ai de gout pour la vraye sagesse.

ASTIBEL.

Vous, Madame?

CLEONIDE.

Oui, Seigneur; élevée par la Fée des plaisirs, ennuyée d'en avoir fait un trop long usage, outrée d'un moment de chagrin que je viens d'avoir, je forme le projet d'une vie heureuse, où l'on tienne un milieu si juste entre les plaisirs

plaiſirs & les peines, qu'en ne s'attachant jamais trop aux uns, on ſoit toûjours exempt des autres.

ASTIBEL.

Eſt-ce une ſimple mortelle qui me parle? ah Ciel! que d'attraits! que de charmes! quelle puiſſance inviſible me force de les adorer? quelle agitation! qu'eſt-ce que je ſens, le cœur d'un ſage eſt-il ſi foible? & que va devenir ma liberté.

SCENE X.

MELISENDE, GLEONIDE, ASTIBEL.

MELISENDE.

PRince, on ſait où eſt Ineguide, le deſir que j'ai conſulté vient de me promettre qu'elle nous ſera bien-tôt renduë.

ASTIBEL.

Je m'en réjouis, Madame, & n'y prens point de part pour moi. Le Ciel ne nous a pas formé l'un pour l'autre, & l'amour ſoûmet pour toûjours mon cœur aux loix de cette charmante Princeſſe.

MELISENDE.

Ah quelle indignité! quelle foibleſſe! une Princeſſe élevée par la Fée des plaiſirs.

ASTIBEL.

Nôtre morale eſt moins farouche que la vôtre; & les plaiſirs & la vertu ne ſont pas ſi fort incompatibles.

MELISENDE.

Je ſouffrirois un tel affront avec tranquillité, non, cette union ne ſe fera point, & je conſens plû-

plûtôt moi-même d'être la Fée de la ſageſſe.

SCENE XI.

ASTUR, CLEONIDE, MELISENDE, ASTIBEL.

On entend un bruit ſourd de Timbales, de Trompettes, & d'autres Inſtrumens.

CLEONIDE.

AH Ciel! je tremble. Quel évenement nous annonce ce bruit terrible & melodieux tout enſemble.

ASTUR.

Au ſecours, à moi, miſericorde.

CLEONIDE.

Seigneur, qui peut vous effrayer ainſi.

ASTUR.

Tout eſt perdu, ſauvons-nous, ma fille, voila la Fée vôtre mere qui revient.

MELISENDE.

Que dites-vous, Seigneur.

ASTUR.

Ah, je ſuis bien né pour être perſecuté des Fées. N'eſt-ce pas aſſez de deux qui reſtent ici pour me faire enrager, faut-il que la troiſiéme s'aviſe de revenir.

Le bruit precedent ſe fait entendre plus diſtinctement que la premiere fois.

SCENE XII.

ASTUR, CLEONIDE, MELISENDE, BLANDONIE, ASTIBEL.

BLANDONIE.

QUelle vaine terreur occupe vos esprits, Seigneur, & vous fait apprehender de revoir une Fée que vous avez si tendrement cherie.

ASTUR.

Sa memoire m'est toûjours fort chere, mais j'aime mieux son souvenir que sa presence.

BLANDONIE.

Ne craignez rien. Le retour de la Fée de la raison ne peut presager que des évenemens heureux. La voici.

SCENE DERNIERE.

ASTUR, LOGISTILLE, MELISENDE, CLEONIDE, BLANDONIE, INEGILDE, ZIRPHILIN, ASTIBEL, DARINEL, FINETTE.

MELISENDE.

C'Est elle-même, & qui nous ramène Inegilde; ah, quelle Divinité favorable nous permet encore de vous posseder.

LO-

LOGISTILLE.

Astur, rassurez vous, & rendez graces avec mes sœurs, au destin qui me permet de venir ici pour terminer leurs differens, & pour réünir, par ma presence & par mes conseils, les cœurs que mon éloignement avoit separez.

ASTUR.

Le destin est fort obligeant, & vous avez pris bien de la peine, mais vous auriez pû nous écrire, &....

LOGISTILLE.

Quoi, ma vûë vous fait de la peine?

ASTUR.

Non, non, non, je suis fort aise de vous revoir ici, y êtes-vous pour long-temps?

LOGISTILLE.

Il ne m'est permis d'y demeurer que pour donner moi même à mes filles les époux que le Ciel a choisis pour elles.

ASTUR.

Bon, fort bien; dépêchons-nous donc, le temps est precieux, il n'en faut point perdre.

INEGILDE.

Vous m'avez fait esperer, Madame, que je ne serois plus malheureuse; & si le Ciel le declaroit pour un autre que pour le Prince de l'Isle Fortunée....

LOGISTILLE.

Non, ma fille, c'est pour vous conserver à lui que je vous ai tantôt fait disparoître. Recevez Inegilde de ma main, Prince, & soyez sûr de toute la felicité possible.

ZIRPHILIN.

Ah, Madame..

MELISENDE.

Quoi, vous autorisez une union que je déteste; un Prince nourri dans les delices!

LOGISTILLE.

Arrêtez, ma sœur, tant d'emportement ne sied pas bien à la Fée de la Sageſſe. L'auſterité de vôtre humeur & de vos preceptes a laſſé le cœur d'Inegilde, il faut que le mêlange des plaiſirs le remette dans l'état auquel il doit être pour goûter un parfait bonheur. Pour Cleonide...

BLANDONIE.

Je vous entens, ma sœur, trop de plaiſirs l'ont juſqu'à preſent occupée, & vous voulez qu'un Prince ſage lui redonne ce juſte temperament qui fait le bonheur & la tranquillité de la vie: Je ne m'oppoſe point à vos deſirs, & je ne ſerai jamais aſſez aveugle pour reſiſter aux conſeils de la Fée de la Raiſon.

ASTIBEL.

Oſerois-je me flatter, Madame...

BLANDONIE.

Oui, Prince, je ſçai les ſentimens que vous avez pour Cleonide; c'eſt moi qui vous les ai ſi fondamentalement inſpirez. Puiſſiez-vous être à jamais heureux.

DARINEL.

Et de Finette & de moi qu'en faites-vous, Madame? elle eſt un peu folle, je ſuis fort ſage, ne croyez-vous pas que l'aſſortiment de nos deux humeurs pourroit faire une union parfaite.

LOGISTILLE.

Nous nous intereſſerons toutes trois à la rendre heureuſe.

FINETTE.

Sur ce pied-là j'y conſens de bon cœur. Que nous allons faire un bon petit menage.

ASTUR.

Hé bien, cela eſt fort bien, vous voila tous d'accord; mais qu'eſt-ce que je dis à tout cela, moi? on ne demande point mon avis, & je ſuis le maître pourtant.

LO-

LOGISTILLE.

Vous êtes trop juſte, trop ſage, & trop raiſonnable pour ne pas ſouſcrire à ce que nous faiſons.

ASTUR.

Oh oui, puis que j'ai tant de belles qualitez, je ſouſcris à tout, voila qui eſt fini : mais à condition que je ne verrai plus de tracaſſerie, & que les Fées ſeront mieux d'accord.

LOGISTILLE.

Ne vous inquietez point, j'en fais mon affaire, & je prendrai ſoin deſormais de les entretenir l'une & l'autre dans une parfaite intelligence.

ASTUR.

A la bonne heure. Allons, que nos ſujets & nos amis viennent en foule honorer les nôces, & hâtons-en la ceremonie, afin que feu ma femme s'en retourne, car elle a des affaires en l'autre monde.

Fin du troiſiéme Acte.

III. INTERMEDE.

LES FE'ES & les Plaiſirs, attirez par la Fée de la Raiſon, viennent honorer les Nôces des deux Princeſſes. Les Peuples de l'Iſle Fortunée, & ceux de l'Iſle Inconnuë ſe réjouiſſent de voir la Fée de la Sageſſe en bonne intelligence avec celle des Plaiſirs.

DARINEL.

QVe de toutes parts on s'aſſemble
Pour celebrer ce Jour heureux,
La Raiſon met d'accord enſemble
La Sageſſe & les plus doux Jeux.

UNE FE'E DES PLAISIRS.

Quittez, Bergers, vos retraites,

Venez dans ce charmant Sejour,
Au milieu des douceurs parfaites
Il regne un air dans cette Cour
Auſſi pur qu'aux lieux où vous êtes.

UNE HABITANTE DE L'ISLE FORTUNE'E.

Cœurs enyvrez des delices,
De la Fortune & de l'Amour,
Craignez leurs trompeurs artifices,
Venez jouïr dans cette Cour
D'un ſort exempt de leurs caprices.

DARINEL.

Tout ici bas aux Mortels eſt ſoûmis,
Tout au Monde eſt fait pour leur plaire,
Et tout plaiſir devient permis
Par l'uſage qu'on en ſçait faire.

TRIO.

La Sageſſe eſt trop ſevere,
Le Plaiſir trop dangereux,
Quand la Raiſon les modere,
Qu'ils ſont de charmans tous deux!

CHACONNE.

UN SUIVANT de la Fée des Plaiſirs.

Puo ſaggio cuore
Su'l mar d'amore
Cercar ventura
Ma ſe d'à vento infido,
Si turban l'onde él Ciel s'oſcura;
Déh fuggi ô mio cuor torna al lido
Puo ſaggio cuore
Su'l mar d'amore
Cercar ventura.

FIN.

L'OPERATEUR BARRY,

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Mr. DANCOURT, } Comediens.
Mr. LE COMTE, }

Mad. de CHANVALLON, Comedienne.

Mr. BARRY, Operateur.

JODELET, Valet de Mr. Barry.

LA FRANCE, Decorateur.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mr. LE COMTE.

HOLa hé Champagne, la France, quelqu'un, Mr. Dufort.

LA FRANCE.

Monſieur,

Mr. LE COMTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette décoration là, un Operateur ſur nôtre Theatre, ſe mocque-t'on de nous.

LA FRANCE.

Ma foi, Monſieur, je ne ſçai ce que c'eſt.

SCENE II.

Mr. LE COMTE.

AH vous voila Mr. Dancourt, eſt-ce de vôtre ordonnance que les Operateurs viennent vendre leurs marchandiſes dans nôtre hôtel.

Mr. DANCOURT.

Ma foi, Monſieur, il me ſemble que depuis quelque temps nous avons ſi peu de debit de la nôtre, que ce ne ſeroit pas trop mal fait de loüer la Boutique.

Mr. LE COMTE.

Oui, mais de la loüer à un Operateur, ce ſeroit une choſe ridicule, ne vous en déplaiſe, & je ne ſçache rien de plus deshonorant pour la Comedie.

Mr. DANCOURT.

Hé que vous importe pourveu que l'Operateur la faſſe mieux valoir qu'un autre, & que le profit vous en revienne.

Mr. LE COMTE.

C'eſt dequoi je doute qu'il la faſſe bien valoir.

Mr. DANCOURT.

J'en doute auſſi pour le moins autant que vous; mais il n'y a pas de mal d'en faire l'experience, au bout du compte que voulez-vous faire, la meilleure partie de nos Acteurs & de nos Actrices eſt à Fontainebleau depuis un mois, nous n'avons pû joüer que cinq ou ſi Pieces, que nous avons recommencées quatre ou cinq fois chacune, penſez-vous que cela ſoit fort agreable au public, & qu'il ne paroiſſe pas là dedans une negligence qui fait auſſi qu'on nous neglige.

Mr. LE COMTE.

Mais cette negligence apparente, Monſieur, pretendez-vous la reparer avec une Farce d'Operateur, une Dame Gigogne, un Gille, un Gautiergarguille, un Capitan.

Mr. DANCOURT.

Non, mais on connoîtra du moins que le petit nombre d'Acteurs qui demeure à Paris, ſe donne du ſoin pour plaire, & ce petit nombre ne pouvant ſuffire par lui-même à joüer de certaines Pieces anciennes ou nouvelles, on ne peut que nous ſçavoir gré de laiſſer Mr. l'Operateur Barry donner une eſpece de nouveauté qui ſera peut-être moins mal reçûë que nous ne penſons l'un & l'autre.

Mr.

Mr. LE COMTE.

Oh bien, Mr. l'Operateur me revolte, je vous l'avouë, & je vous declare que c'eſt malgré moi....

Mr. DANCOURT.

Et malgré Mademoiſelle de Chanvallon ſur tout, elle s'étoit habillée pour jouer la Payſanne du Medecin malgré lui; La voila aux priſes avec Mr. Barry, laiſſons les faire, ils ont auſſi bonne tête, & auſſi bonne langue l'un que l'autre, & la Scene naturelle qu'ils vont nous donner vaudra peut-être mieux que ſi elle étoit étudiée.

SCENE III.

Mad. DE CHANVALLON, BARRY, Troupe de Valets de Barry.

Mad. DE CHANVALLON.

VOus ſortirez Monſieur, vous ſortirez.

BARRY.

Non Signora non, je ne ſortirai point, mi ſouis un Foreſtier, une perſonne de ma profeſſion, un homme comme mi qui a un caracteré eſt bien reçû par tout.

Mad. DE CHANVALLON.

Que voulez-vous dire avec vôtre caractere? Eſt-ce que vous êtes ſorcier, mon ami? vous en avez aſſez la mine, & vos figures choquantes, & vos viſages heteroclites ne ſont point faits pour ce Theatre ci.

JODELET.

Madame, Madame, viſage vous-même, on ne traite point des gens comme nous de viſages, afin que vous l'entendiez.

Mad. DE CHANVALLON.

Ah que de bruit, n'y a-t'il pas là quelqu'un de ces Meſſieurs, qu'on faſſe monter la Garde, pour mettre dehors ces originaux là.

Mr. BARRY.

Me mettre dehors mi? Et qui aura la hardieſſe de porter la main ſur la mia perſona? mais je vois bien que c'eſt une bourle que l'on me fait, vous êtes une eſpionne de la Medecine, une Carabine de la Faculté, un ſupoſt d'Apotiquaires, peut-être, payée des Medecins que ma reputation aneantit, & dont l'ignorance craſſe va ſe diſſiper à l'aſpect du Soleil de la veritable Medecine; mais je ferai taire l'envie, je parlerai ſi haut, qu'on m'entendra aux quatre coins de l'Univers, au Levant, au Couchant, au Midi, au Septentrion.

JODELET.

Au Nord, au Sud, à l'Eſt, à l'Oueſt, entendez vous, Madame.

Mad. DE CHANVALLON.

Meſſieurs les babillards, je vous deviſagerai moi, ſi vous ne vous taiſez.

Mr. BARRY.

Mi que je me taiſe? que je me taiſe mi? Et qui parlera doncque, ſi je ne dis mot, mi qui ſuis piou Oratour que Ciceron; piou ſage que Caton; piou ſçavant cent fois qu'Ariſtote, qui poſſede toutes les langues & tous les idiomes de la terre: Le Grec, le Latin, le Siriaque, le Caldéen, l'Arabe, l'Hebreu, le Süédois, le Danois, le Laponois, l'Iroquois, le Chinois, le Tonquinois, & le Cochinchinois.

JODELET.

Et qui outre cela ſçait lire & écrire, afin que vous le ſçachiez.

Mad. DE CHANVALLON.

Maudit harangueur te tairas-tu? Il y a ici nombre d'honnêtes gens que tu étourdis de ton babil.

Mr.

Mr. BARRY.

Nombre d'honnêtes gens! Bon, tant mieux, c'eſt ce que je cherche, & ce que j'ai tant de peine à trouver.

Mad. DE CHANVALLON.

Cet homme là a encore plus de babil que moi, toute femme que je ſuis. Il n'y a pas moyen de le faire taire, il vaut mieux ceder.

SCENE DERNIERE.

Mr. BARRY *& ſes Valets.*

VOus voyez, Meſſieurs & mes Dames, vous voyez, dis-je, le plus grand perſonnage du monde, un Virtuoſe, un Phenix pour la profeſſion, le Paragon de la Medecine, le ſucceſſeur d'Hipocrate en ligne directe, & l'heritier de ſes Aphoriſmes, le ſcrutateur de la nature, le vainqueur des maladies, & le fleau de toutes les facultez. Vous voyez, dis-je, de vos propres yeux un Medecin methodique, Galenique, Hipocratique, Pathologique, Chimique, Spagirique, Empirique.

JODELET.

Et un Medecin qui ſçait la Medecine, cela n'eſt commun.

Mr. BARRY.

Je ſuis, Meſſieurs & mes Dames, ce fameux Melchiſedec Barry: Comme il n'y a qu'un Soleil dans le Ciel, il n'y a auſſi qu'un Barry ſur terre. Il y a quatrevingt-treize ans que je faiſois un bruit de diable à Paris, n'y a-t'il perſonne ici qui ſe ſouvienne de m'y avoir vû. En quel lieu de l'Univers n'ai-je point été? depuis, quelles cures n'ai-je point faites? Informez-vous de moi à Siam, on

vous dira que j'ai gueri l'Elephant blanc d'une colique nefretique. Que l'on écrive en Italie, on ſçaura que j'ai delivré la Republique de Raguſe d'un cancer qu'elle avoit à la mammelle gauche. Que l'on demande au grand Mogol qui l'a ſauvé de ſa derniere petite verole, c'eſt Barry: Qui eſt-ce qui a arraché onze dents machelieres, & quinze corps aux pieds à l'Infante Atabalippa, quel autre pourroit-ce être que le fameux Barry.

JODELET.

Pour peu que vous en doutiez, allez vous-même ſur les lieux, on vous en dira des nouvelles.

Mr. BARRY.

Mais, me direz-vous, je n'ai que faire de vos remedes, je me porte bien; je ne ſuis, Dieu merci, ni pulmonique, ni aſmatique, je n'ai ni pierre ni gravelle, ni fluxion ni catharre, ni rhumatiſme. Hé tant mieux, le Ciel en ſoit loüé, c'eſt ce que je demande, eſt-ce l'interêt qui me fait agir? non, Signori, non. J'ai piou de bien que je n'en veux; mais j'ai d'autres ſecrets où le beau ſexe ne ſera peut-être pas inſenſible. Je vous apporte, mes Dames, hé quoi? le tréſor de la beauté, le magazin des agremens, l'arcenal de l'amour. Je vous apporte de quoi pouſſer la beauté & la jeuneſſe juſques par delà la décrepitude.

JODELET.

C'eſt lui qui m'a rendu beau comme vous me voyez.

Mr. BARRY.

Je porte avec moi un baume du Japon, qui noircit les cheveux gris, & dément les extraits baptiſtaires, une pommade du Perou, qui rend le teint uni comme un miroir, & recrepit les trous de la petite verole. Une quin

quinteſſence de la Chine qui agrandit les yeux, & rapproche les coins de la bouche, fait ſortir le nez à celles qui n'en ont gueres, & le fait rentrer à celles qui en ont trop. Enfin un élixir ſpecifique que je puis appeller le ſuplément de la beauté, le reparateur des viſages, & l'abregé univerſel de tous les charmes qui ont été refuſez par la nature: mais vous autres belles Dames vous n'avez pas beſoin de mes ſecrets, je le ſçai, je le vois, ce reduit eſt aujourd'hui le centre des charmes & de la beauté, & je vois bien qu'il faut attendre un autre jour pour le debit de mes treſors, & me borner preſentement au ſeul honneur de vous donner en Impromptu, le diverſiſſement d'une eſpece de petite Farce, telle que j'en faiſois autrefois repreſenter aſſez prés d'ici. Nous y joindrons un petit Balet où tout le monde entrera maſqué. Que l'on joue ſeulement un petit air pour donner le temps à mes Acteurs de ſe diſpoſer pour leurs rôles.

Les Violons joüent une ouverture, aprés laquelle la Comedie commence.

ACTEURS.

GAUTIER-GARGUILLE, pere d'Iſabelle.

SPACAMONTE, Capitan, amoureux d'Iſabelle.

MOSTELIN, Amant d'Iſabelle.

ZERBINETTE, Voiſine de Gautier-Garguille.

ISABELLE.

JODELET, Valet de Madame Garguille.

CASCARET, petit Laquais.

La Scene eſt à Paris.

Troupe de Maſques & de Violons pour le Bal.

L'OPERATEUR BARRY, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GUARGUILLE.

QUe la volonté de l'homme eſt changeante; & comme diſoit fort bien à feu mon grand pere, feu ſon grand pere à lui, qui étoit un fort grand perſonnage, il n'y a rien de certain dans le monde comme le changement. Ce que nous ſouhaitions hier nous déplaît aujourd'hui, & ce que nous voulons aujourd'hui nous fatiguera demain. Je me ſuis ennuyé d'être garçon, un Notaire de mes amis m'a marié, je voudrois bien être veuf. J'ai ſouhaité des enfans, le Ciel m'a donné une fille, & je me trouverois fort heureux ſi quelqu'un m'en vouloit débaraſſer: mais voici le Capitan Spacamonte. Ce fanfaron là ne me plaît point. Il vient vers moi, me voudroit il quelque choſe.

SCENE II.

GARGUILLE, SPACAMONTE.

SPACAMONTE.

JE baiſe les pieds, & les mains, & tout ce qu'on peut baiſer avec bien-ſeance au bon homme Gautier-Garguille.

GARGUILLE.

Serviteur, Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Hé bien, comment vous en va, pauvre diable.

GARGUILLE.

Fort bien, grace au Ciel, & vous voyez le plus malade de la famille.

SPACAMONTE.

Vous êtes vieux, attaqué de gouttes par fois, ſujet aux fluxions, aux catharres, aux rhumatiſmes.

GARGUILLE.

Cela n'eſt rien. Hors un mal de tête qui me tient preſque toûjours, une douleur de dents continuelle, mon petit rhume de poitrine ordinaire, une colique qui me prend de temps en temps dans le bas ventre, le mouvement de cette hanche là que je n'ai pas bien libre, de grandes laſſitudes dans les cuiſſes, & la jambe gauche qui me refuſe un peu le ſervice; à cela près je me porte à merveilles, & je ſuis toûjours gai & gaillard, comme vous voyez.

SPACAMONTE.

Allez, mon ami, je défie la mort de vous prendre par maladies, & j'ai deſſein de vous tuer à force de joye.

GARGUILLE.

Comment, me tuer à force de joye.

SPA-

SPACAMONTE.

Si vous en échapez, bon homme, je vous tiens. P'ame bien tenace.

GARGUILLE.

Et qui pourroit me causer cet excés de plaisir?

SPACAMONTE.

Vôtre bonne fortune: Vous m'avez plû, je vais devenir vôtre gendre.

GARGUILLE.

Oh, je ne mourrai point de celà, ni ma fille non plus, je vous assure.

SPACAMONTE.

Sottise, bagatelle, vous déguisez. Je cours avertir mes parens, & les prier du festin que je vous commande de commander.

GARGUILLE.

Attendez, Seigneur Spacamonte, priez vos parens de vôtre enterrement plûtôt que de la nôce. Je vais vous tuer à force de chagrin.

SPACAMONTE.

Comment me tuer de chagrin.

GARGUILLE.

Oui le chagrin est plus mortel que la joye, & vous n'aurez pas ma fille, je vous en avertis, ha, ha, ha.

SPACAMONTE.

Ha, ha, ha: Un petit mot, bon homme. J'aurai vôtre fille, la Mademoiselle Garguille vôtre femme me l'a promise.

GARGUILLE.

Ma femme vous l'a promise.

SPACAMONTE.

Hé donc, belle demande? & j'ai fait serment d'exterminer, fût-ce vous, le premier coquin qui auroit l'audace de s'y opposer.

GARGUILLE.

Hé bien, cela est clair.

SPACAMONTE.

Cette enfant eſt toute ajuſtée, toute déguiſée pour le petit Bal qui ſe donne: Je vais ſouper à fond, puis je viendrai la prendre, & nous épouſerons immediatement aprés la danſe. N'eſt-ce pas vôtre avis?

GARGUILLE.

Eſt-ce celui de ma femme?

SPACAMONTE.

Oui certes?

GARGUILLE.

Et le vôtre auſſi aparemment.

SPACAMONTE.

Hé, cadedis, ſans doute.

GARGUILLE.

Deux avis valent mieux qu'un, je n'ai pas le mot à dire.

SPACAMONTE.

Je ſuis ravi de vous trouver ſage. Si vous ceſſiez de l'être, je vous reduirois. Sans adieu, beau pere.

SCENE III.

GARGUILLE *ſeul.*

BEaupere... voila un mariage bien-tôt bâti. Je ne veux point de ce Breteur là dans ma maiſon. Que faut-il que je faſſe? Il me vient une penſée. Les conſeils des femmes ne ſont pas mauvais quelquefois: Voici la maiſon de Zerbinette, elle eſt de ma connoiſſance, & cette petite vieille Italienne en ſçait beaucoup. Oppoſons femme à ma femme, & malice à malice, elle trouvera peut-être moyen d'empêcher ce mariage qui me fait de la peine. Hola quelqu'un.

SCE-

SCENE IV.

GARGUILLE, ZERBINETTE.

ZERBINETTE.

Buon dì, buon dì, Signor Gautier-Garguille, dèh come ſtà Voſſignoria.

GARGUILLE.

Laiſſez-là vôtre baragoin, de grace, & parlez François, ſi vous voulez que nous nous entendions.

ZERBINETTE.

Franceſe volontieri che volete da me ſon tutt' al voſtro ſervitio.

GARGUILLE.

Madame Zerbinette, ſi je vous parlois Turc, y comprendriez-vous quelque choſe?

ZERBINETTE.

Signor nò.

GARGUILLE.

Dites-vous oui, ou non.

ZERBINETTE.

Signor ſi.

GARGUILLE.

Dites-vous non, ou oui?

ZERBINETTE.

Si nò è, nò è ſi conform'a l'occaſione.

GARGUILLE.

Mais écoutez donc; c'eſt pour une affaire de conſequence que je viens vous conſulter; vous êtes de mes amies, parlons François, je vous en conjure.

ZER-

ZERBINETTE.

Voila qui eſt fait: *Saretè contenta*; de quoi s'agit-il ?

GARGUILLE.

Ma femme veut marier nôtre fille Iſabelle, & comme le mari qu'elle pretend lui donner ne me plait pas, je viens vous prier de m'aider à rompre ce mariage.

ZERBINETTE.

O che gioia! che guſto!

GARGUILLE.

Encor! hé de grace.

ZERBINETTE.

Ce n'eſt pas à vous, c'eſt à moi que je parle.

GARGUILLE.

Oui, mais comme c'eſt moi qui vous parle, c'eſt à moi qu'il faudroit répondre.

ZERBINETTE.

Vous avez raiſon. Et qui eſt ce mari qui ne vous plait pas.

GARGUILLE.

Un certain Capitan, un batteur de pavé, qui eſt ſi ſouvent au Cabaret, & qu'on voit preſque tous les jours yvre. Le Seigneur Spacamonte.

ZERBINETTE.

Ohime che bruta beſtia.

GARGUILLE.

Madame Zerbinette.

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde pas; c'eſt une reflexion.

GARGUILLE.

Mais refléchiſſez en François, je vous en ſuplie.

ZERBINETTE.

En François ou autrement, je vous répons que ſi vous voulez me laiſſer faire, le Capitan Spacamonte n'épouſera point vôtre fille.

GAR-

GARGUILLE.

Assurément ?

ZERBINETTE.

Assurément. Faites-moi parler à elle.

GARGUILLE.

Entrez au logis, ma femme n'y est pas, & elle ne reviendra que demain.

ZERBINETTE.

La conjoncture est admirable, & je serai bien aise que cela me donne occasion de passer avec vôtre fille toute la soirée.

GARGUILLE.

Vous pourrez aller au Bal ensemble, je vais l'en avertir.

SCENE V.

ZERBINETTE *seule.*

LA fortune se declare pour ce pauvre garçon qui m'est tantôt venu faire confidence de la passion qu'il a pour Isabelle. Pour peu que je me mêle de cette affaire, l'amour sera bien-tôt de nôtre parti, & la fortune, moi & l'amour, nous faisons une assez bonne petite societé. Venez, venez, Seigneur Mostelin, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

SCENE VI.

MOSTELIN, ZERBINETTE.

MOSTELIN.

HE' bien, ma chere Zerbinette, tu viens de parler au pere de l adorable Iſabelle. Il eſt de tes amis aparemment, tu devois bien hazarder de lui dire quelque choſe en ma faveur.

ZERBINETTE.

Comment? vous n'êtes pas amoureux de lui, peut-être, c'eſt ſa fille à qui vous en voulez, c'eſt à elle à qui il faut s'adreſſer.

MOSTELIN.

Ma timidité eſt auſſi forte que mon amour, l'une combat ce que m'inſpire l'autre. J'ai beſoin de tes conſeils pour me déterminer, & de ton adreſſe pour devenir heureux.

ZERBINETTE.

Ni mes conſeils, ni mon adreſſe ne vous manqueront dans le beſoin. Je vais commencer par vous ménager un entretien avec Iſabelle. Je dois paſſer la ſoirée avec elle, hazardez de lui écrire pour me donner occaſion de parler: Elle va venir ici, allez vous-en.

MOSTELIN.

L'amour me deffend ce que tu m'ordonnes.

ZERBINETTE.

La raiſon vous commande ce que l'amour vous deffend.

MOSTELIN.

L'amour eſt plus fort que la raiſon.

ZERBINETTE.

Que la raiſon triomphe à preſent, l'amour triomphera tantôt.

MOS-

MOSTELIN.

Mais Zerbinette.

ZERBINETTE.

Voila avec elle un coquin de Valet qui eſt l'eſpion de la mere, retirez-vous, & me laiſſez prendre langue: Adieu.

MOSTELIN.

Je t'obeïs avenglement.

ZERBINETTE.

Je vous rendrai ſervice de même.

SCENE VII.

GARGUILLE, ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

GARGUILLE.

Venez, ma fille, voila Madame Zerbinette, qui eſt une perſonne d'eſprit de nos voiſines, avec qui je veux que vous faſſiez connoiſſance.

ISABELLE.

Je vous ſuis bien obligée, mon pere, de me donner de ſi bonnes habitudes.

GARGUILLE.

Elle ne vous donnera que de bons conſeils, & je veux que vous faſſiez abſolument tout ce qu'elle vous dira.

ISABELLE.

Je n'aurai pas de peine à vous obeïr, mon pere.

ZERBINETTE.

Et moi, Madame, je ne vous conſeillerai rien que vous n'ayez envie de faire.

GARGUILLE.

Débaraſſe-nous de ce fanfaron de Capitan, tâche

tâche de faire en ſorte que ma fille prenne de l'amour pour quelqu'autre, afin qu'elle contrediſe ſa mere, ſans que je paroiſſe me mêler de cela moi, ôte-toi de là, toi, gros coquin, que viens-tu faire ici?

JODELET.

Madame m'a dit de prendre garde à ſa fille, qui eſt ſa fille plus que la vôtre, & au cas qu'elle parlât à d'autres qu'au Seigneur Spacamonte, d'écouter tout ce qu'on lui diroit.

ZERBINETTE.

Je le défierai bien de nous entendre, ne vous mettez pas en peine.

SCENE VIII.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

ZERBINETTE.

Signora amabilè.

ISABELLE.

Obligeante perſonne.

ZERBINETTE.

Sapete la lingua Italiana?

ISABELLE.

Signora sì.

ZERBINETTE.

La parlate un poco.

ISABELLE.

Un tantino.

ZERBINETTE.

Tanto meglio quest' animalaccio non intenderà i noſtri diſcorſi.

JODELET.

On m'a dit d'écouter, mais je n'y entens rien:

Eſt-

Eſt-ce que ce n'eſt pas parler que ce qu'elles diſent là.

ZERBINETTE.

Con tanta bellezza è tanta gratia, portate voi nel petto un cuor inſenſibile.

ISABELLE.

Non hà ſentito fin adeſſo che antipatia mà ſento ben che formato per un altro, uſo.

ZERBINETTE.

O benissimo penſato.

JODELET.

Il faut pourtant bien qu'elles s'entendent, car elles ſe répondent l'une à l'autre.

ZERBINETTE.

Deh qual è l'oggetto della voſtra antipatia.

ISABELLE.

Un certo Capitano che mia madre mi vuol dar per ſpoſo malgrado mio.

ZERBINETTE.

Queſto non ſarà vi diſpiacerebbe ch' un altro amante v'infeguaſſe à far del voſtro cuore quell' uſo al quale lo credete deſtinato.

ISABELLE.

Sarebbe coſa nuova ſignora, e ſapete che le coſe nuove piacciono volentieri alle giovinette.

JODELET.

J'examine leurs geſtes pour tâcher de deviner quelque choſe, & elles ont l'eſprit de ne point geſticuler. Il y a bien de la malice là dedans.

ZERBINETTE.

Se queſto amante vi ſcriveſſe negherete di leggere la ſua lettera.

ISABELLE.

Conforme ai conſigli che mi darete Signor, m'hà ordinato mio Padre di far tutto quel che mi direte.

JODELET.

Que je ſuis fâché de ne ſçavoir pas le Latin, car c'en eſt là.

ZER-

ZERBINETTE.

Deh quali consigli verreste ch' io vi dessi ?

ISABELLE.

Quei che sapete che mi piacerebbero.

ZERBINETTE.

Vi darò quelli medesimi che desiderate mà bisognerebbe fare contrate quel Baronaccio di spia ne' nostri interessi. Con lusinghe, e denari si viene à capo d'ogni cosa, mà veramente, Je ne m'apercevois pas que nous avions auprés de nous un jeune homme tout des plus beaux & des mieux faits. Hé où avois-je les yeux ?

JODELET.

Ho, Madame! Elle me cajolle: Elle veut m'attraper.

ZERBINETTE.

C'eſt quelqu'un de vos parens apparemment, Monſieur vôtre frere, peut-être.

JODELET.

Avec tout cela il faut que j'aye bonne mine.

ZERBINETTE.

Qu'il paroit avoir d'eſprit & de politeſſe !

JODELET.

Oh, point du tout, Madame, tenons-nous ſur nos gardes.

ZERBINETTE.

Qui eſt ce jeune Monſieur là, Madame, je vous prie.

ISABELLE.

C'eſt un domeſtique que ma mere affectionne beaucoup.

JODELET.

Il étoit bien neceſſaire de dire cela. Ho, la babillarde.

ZERBINETTE.

Un domeſtique! ah vraiment il ſentira les effets de ma liberalité. Tenez, mon ami, voilà un écu pour avoir un chapeau.

JODELET.

Elle me donne de l'argent, cela eſt bien ſujet à caution.

ZERBINETTE.

Et puis en voila un autre pour des gands.

JODELET.

On m'attaque ſérieuſement.

ZERBINETTE.

Celui-ci eſt pour des nœuds de cravates.

JODELET.

Me voila pris comme un ſot.

ZERBINETTE.

Et cette piſtole eſt pour des chemiſes.

JODELET.

Je n'en porte jamais, Madame, pourquoi me donnez-vous tout cela.

SCENE IX.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET, CASCARET.

CASCARET.

VOila une lettre qu'on m'a dit de rendre à une Madame.

ZERBINETTE.

C'eſt à moi qu'elle s'adreſſe. Donne: Elle eſt d'un amant, d'un certain jeune homme de par le monde.

JODELET.

Elle a un amant, bon. Me voila à couvert de la médiſance.

ZERBINETTE.

Ah, je n'ai pas ſur moi mes lunettes, hola, petit garçon, on attend la réponſe, n'eſt-ce pas?

CAS-

CASCARET.

Oui, Madame.

ZERBINETTE.

Comment faire ? ma belle Dame, faites-moi l'amitié de la lire tout haut, je vous prie. Il n'y a rien dedans qui ne ſe puiſſe voir. C'eſt un garçon fort reſpectueux. *à part Queſta lettera è per Voſſignoria.*

ISABELLE *lit.*

Je ſuis né pour vous adorer éternellement, & je renoncerai ſans peine à la vie, s'il faut que je renonce à l'eſpoir de vous poſſeder.

JODELET.

Voila un ſot jeune homme d'être ſi fort amoureux de cette petite vieille.

ISABELLE *continuë de lire.*

Accordez-moi de grace un moment d'entretien dans cet inſtant même, & la liberté de vous dire un million de choſes que je n'oſerois hazarder de vous écrire.

ZERBINETTE.

Un million de choſe, cela eſt curieux, il faut les ſçavoir: Qu'il vienne nous les dire. Vous le voulez bien Madame.

ISABELLE.

Ne me conſeillez-vous pas de le vouloir, & n'ai-je pas promis à mon pere de vous obeïr.

JODELET.

Nôtre Demoiſelle eſt bien obeïſſante.

ZERBINETTE.

Va, petit garçon, va dire à ton maître qu'il peut venir, & qu'il ſe dépêche.

CASCARET.

Oui, Madame.

SCENE X.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

ISABELLE.

M'A cara mia Signora questo furfan taccio non ci abbandonerà qu'est, altro gio vinetto parlerebbe forse Italiano?

ZERBINETTE.

Non lo credo.

ISABELLE.

Come faremo adunque?

ZERBINETTE.

Non vi mettete in pena e lasciate fare à me.

JODELET.

Voila du baragoin qui me chicane.

ZERBINETTE.

Mon cher ami, rendez-moi un service.

JODELET.

De tout mon cœur, vous n'avez qu'à dire.

ZERBINETTE.

J'ai un frere brutal qui me tueroit, s'il me soupçonnoit de quelque intrigue; & je serois perduë si quelqu'un me voyoit avec ce jeune homme ci, faites un peu le guet, je vous prie, & m'avertissez en cas que quelqu'un vienne.

JODELET.

Mais je ne puis guetter pour vous, & pour Madame Gargouille qui m'a donné sa fille en garde.

ZERBINETTE.

Guettez pour moi, je guetterai pour vous; &

nous nous rendrons ainſi ſervice l'un à l'autre.

JODELET.

Hé bien, oui: voilà un accommodement; mais point de trahiſon, au moins.

ZERBINETTE.

Non, non, prenez bien garde à vôtre côté.

JODELET.

Oui, oui, je prendrai garde à elles-mêmes: car je me doute de quelque manigance.

SCENE XI.

ISABELLE, ZERBINETTE, MOSTELIN, JODELET *au fond du Théâtre.*

MOSTELIN.

QUe je ſens de trouble, & d'agitation, & que l'amour eſt parfaitement le maître de mon cœur!

ISABELLE.

Je connois ce jeune Monſieur-là. Il ſoûpire quelquefois en me regardant lors qu'il me rencontre.

ZERBINETTE.

Et vous n'aviez point encore deviné ce que cela veut dire.

ISABELLE.

Je m'en doutois un peu.

ZERBINETTE.

On va vous expliquer vos doutes; approchez, Seigneur Moſtelin, & ne craignez point de faire éclater les tendres ſentimens que vous avez pour cette charmante perſonne.

MOS-

MOSTELIN *embraſſant Zerbinette.*

Que je te ſuis redevable, ma chere Zerbinette, d'en avoir fait naître l'occaſion.

JODELET.

Il embraſſe la petite vieille. C'eſt à elle qu'il en veut.

MOSTELIN,

Adorable Iſabelle, mes yeux vous ont cent fois parlé de mon amour; avez-vous daigné les entendre? Ma bouche oſeroit-elle vous le declarer, & ſouffrirez-vous à mon cœur l'eſpoir de vous rendre ſenſible?

JODELET.

Oui da.

ISABELLE.

Le langage de vos yeux étoit moins intelligible que vos diſcours; je les écoute avec trop de plaiſir, peut-être, & c'eſt autoriſer plus que je ne devrois l'eſpoir que vous me demandez de vous ſouffrir.

JODELET.

Gares, gares, gares, voici quelqu'un qui vient d'interrompre la converſation.

ZERBINETTE.

Hé qui?

JODELET.

Moi-même.

ZERBINETTE.

Hé pourquoi?

JODELET.

Parce que vous êtes une fripponne qui voulez m'en donner à garder. Ah, ah, notre Demoiſelle, vous avez la langue bien pendue, & vous babillez.

MOSTELIN.

Ecoute, mon pauvre Jodelet, il y a du

temps que nous nous connoiſſons ; tien voila deux piſtoles pour boire, on ne te payera pas ſi bien pour nous trahir, que je te payerai pour nous rendre ſervice.

JODELET.

Je croi que vous avez raiſon : Grand bien vous faſſe, parlez à preſent, me voila devenu muet.

ZERBINETTE.

Ah, voici le Capitan Spacamonte, il eſt ſi yvre, qu'il ne ſe peut ſoûtenir.

ISABELLE.

Il ne faut pas qu'il nous voye enſemble, entrez vîtes dans ce cabinet.

MOSTELIN.

Me cacher pour ce faquin là.

ZERBINETTE.

Ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle.

MOSTELIN.

Cette raiſon me détermine.

ZERBINETTE.

Entrez vîtes.

JODELET.

Voila deux piſtoles bien-tôt gagnées.

SCENE XII.

SPACAMONTE, ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

SPACAMONTE *yvre chante.*

L'uſage qu'on fait de l'eau.
Cauſe rhume, & pourriture ;

Mais celui du vin nouveau, turelure,
Empêche la morfondure,
Robin ture lure lure.

Ah, bon ſoir ma divinité. Oh, vous voyez un Gentilhomme auſſi bien nourri. Or quand nous ſerons mari & femme, je donne au diable la famille ſi vous mourez de faim ni de ſoif. Oh.

ZERBINETTE.

Hé, comme vous voilà fait, Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Oh, ſandis quand je ſors de table, je ſuis toûjours rangé de même: Ho!

ISABELLE.

Ah fy, Monſieur, que vous puez le vin.

SPACAMONTE.

C'eſt que j'en ai bû. Hé donc, n'allons-nous pas au Bal. Je viens vous prendre.

ISABELLE.

Au Bal avec vous, moi!

SPACAMONTE.

Avec qui donc? ne craignez pas d'être preſſées. Quelque grande que ſoit la foule, d'un ſeul hoquet *oh*, je fais faire place.

ISABELLE.

Non, Monſieur, je n'irai point au Bal avec un homme qui ſens le vin.

SPACAMONTE.

Cruelle, vous déplaît; il faut la changer: Je ſuis complaiſant. Allons, raſade d'eau-de-vie.

ZERBINETTE.

Raſade d'eau-de-vie, voilà un bon correctif.

SPACAMONTE.

J'aime les liqueurs, c'eſt ma folie. Il y en a dans ce cabinet, vous allez voir comme je ſable.

ISABELLE.

Dans ce cabinet, vous rêvez, Monsieur, il n'y en a point. Ah! je suis perduë.

SPACAMONTE.

Je sçais où elle est, j'en trouverai bien, laissez-moi faire.

JODELET.

Ils vont s'égorger, cela sera drôle.

ISABELLE.

Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pour moi je me retire.

ZERBINETTE.

C'est le meilleur parti, vous avez raison.

SCENE XIII.

SPACAMONTE, MOSTELIN, JODELET.

Spacamonte ouvre le cabinet, & Mostelin le voyant tout tremblant au coin du Theatre.

JODELET.

VOila de mauvais tiqueurs!

MOSTELIN.

Monsieur Capitaine sortez de-là tout-à-l'heure. J'aime Isabelle, & j'en suis aimé. Si vous n'êtes pas content de me trouver enfermé dans son cabinet, je porte une épée, entendez-vous, je porte une épée.

SCE-

SCENE XIV.

SPACAMONTE, JODELET.

SPACAMONTE.

IL porte une épée. Eſt-ce que je ne le vois pas bien? hé que diable eſt-ce que je porte donc moi, ami Jodelet.

JODELET.

Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Tu vois cet enfant; il abuſe du mépris que je fais de lui. Pour peu que j'euſſe le vin furieux, je l'aurois déja tué plus de trente fois.

JODELET.

Plus de trente fois, c'eſt aſſez d'une bonne.

SPACAMONTE.

Le petit bélître, il porte une épée! Je me veux munir d'une canne.

JODELET.

Le voila qui revient.

SPACAMONTE.

Foin, j'ai laiſſé mes piſtolets.

SCENE XV.

SPACAMONTE, MOSTELIN, JODELET.

MOSTELIN.

MOnſieur, Monſieur le Fanfaron, vous vous exhalez en mauvais diſcours; mais

je ſçais les moyens de les faire finir. Allons, Monſieur, l'épée à la main.

SPACAMONTE.

Petit badin, fy donc, je ne puis ſouffrir les rencontres, & ne me bats qu'en rendez-vous. A demain, entendez-vous, à demain.

MOSTELIN.

Vous n'échaperez pas, deffendez-vous, ou je vous deshonorerai.

SPACAMONTE.

Oh, cadedis, je vous en défie. Je n'ai que trop d'honneur. On peut m'en ôter ſans qu'il y paroiſſe.

JODELET.

Le Capitan eſt un peu poltron.

MOSTELIN *feignant de lui porter un coup.*

C'eſt trop perdre de temps, allons.

SPACAMONTE *en tombant.*

Ah, je ſuis mort. Petit jeune homme on ne me peut atteindre. Obſervez les régles du point d'honneur.

MOSTELIN.

Levez-vous donc que je vous tuë.

SPACAMONTE.

Oh diablezot. La peſte étouffe ſi j'en fais rien, je couche ici.

SCENE DERNIERE.

SPACAMONTE, MOSTELIN, ISABELLE, GARGUILLE, ZERBINETTE, JODELET.

GARGUILLE.

Qu'eſt-ce donc que ceci? que faites-vous-là, Seigneur Spacamonte.

SPA-

SPACAMONTE *à terre.*

Je me promene.

GARGUILLE.

Pourquoi ce jeune Monsieur l'épée à la main.

SPACAMONTE.

Par amusement. Il fait l'exercice, & je lui montre son métier.

MOSTELIN.

Il faut vous expliquer la chose, Monsieur, je suis aimé de vôtre fille, je sçais que ce Fanfaron en est amoureux, & je lui veux ôter la vie, s'il ne cesse de me la disputer.

SPACAMONTE.

C'est là le fait ? Oh sans rancune, petit bonhomme, je suis humain, je vous la cede, ces pauvres amans me font pitié.

ZERBINETTE.

Seigneur Gautier-Garguille profitez de l'absence de vôtre femme. Vous voila défait du Capitan, prenez au plus vîte cet autre gendre, & que Madame Garguille trouve le mariage fait quand elle reviendra.

GARGUILLE.

Ce conseil est trop bon pour n'être pas suivi.

JODELET.

Seigneur Spacamonte ne ferez-vous pas de la nôce ?

SPACAMONTE.

Oh de grand cœur. Je n'ai point de fief, & bien en prend à l'Univers que je sois aussi bon que brave. Allons, enfans, que le Bal commence, & qu'on laisse entrer tous les Masques.

Fin de la Comedie.

Airs du Divertiſſement.

M. BARRY.

LEs chagrins, la mélancolie;
Sont les plus grands maux de la vie:
Les ſecrets dont je les gueris,
Sont les plaiſirs, les jeux, les ris.
Un peu d'amour ſe folie,
Et l'uſage des meilleurs vins;
Avec cela quel mal peut vous ſurprendre;
Que mes remedes ſont benins,
Et qu'ils ſont faciles à prendre.

MOSTELIN.

L'Operateur Monſieur Barry
Eſt mon Médecin favory.
Avec les ſecrets qu'il debite,
Il n'eſt point de maux qu'on n'évite.
L'Operateur Monſieur Barry
Eſt mon Medecin favory.

ZERBINETTE.

Dieu vous garde, Monſieur l'Empirique,
Toute la nuit Margot n'a fait qu'un cri;
Ah que vous auriez de pratique,
Et de chalandiſe, ſi
Vous lui donniez un bon ami
Ou remede pour ſa colique.

M. BARRY.

Fillette, prenez un mari,
Ni trop nourri, ni trop étique,
Puis s'il vous gueriſt, joignez-y
Quelque doſe de favory;
C'eſt un remede ſpecifique.

TOUS enſemble.

Vivat, vivat, Monſieur Barry;
C'eſt mon Medecin favori.

JODELET.

Monsieur l'Operateur, de grace,
Expliquez-moi le mal que j'ai,
J'ai peur de mourir enragé,
Je ne puis voir d'eau dans ma tasse,
Ce seroit un terrible cas;
Ah sauvez-moi, je vous supplie,
Des suites de ma maladie,
Mais ne me la guerissez pas.

M. BARRY.

Boi du vin, ne crain point la rage,
Ton mal n'est pas un mal nouveau;
Heureux, heureux, qui ne fait point d'usage
De l'eau.
On sçait que le pere Silene
Descendit fort vieux au tombeau;
Il eut comme toi de la haine
Pour l'eau.

JODELET.

O grand-merci, Monsieur Barri,
De ma ridicule crainte.
Me voila desormais gueri,
Je boirai pinte sur pinte,
Plusieurs pintes font un bary;
O grand-merci, Monsieur Barry.

BRANLE.

Mr. BARRY.

L'Amour est le protecteur
De tous les cœurs qu'il engage;
Fuir ses traits est une erreur,
Venez tous lui rendre hommage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

MOSTELIN.

Jeunes & tendres galans,
Que pere ou mere inquiete,
Ayez recours aux talens
De l'aimable Zerbinette,
Pour le mariage bon,

Pour

Pour le badinage non.

ISABELLE.

Jeune fillette à quinze ans
Doit ſçavoir plus d'un langage ;
Pour tromper les ſurveillans,
On peut tout mettre en uſage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

ZERBINETTE.

Au ſortir de ſon printemps,
Femme de joli viſage,
Quoi qu'elle ait paſſé trente ans,
Eſt encor dans le bel âge,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

MARGOT.

Tu ſeras content, Colin,
Ne preſſe point davantage,
Tu me trouveras demain
Seule au fonds de ce boccage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

JODELET.

Ce médiſant de Pierrot
Dit que Margot n'eſt pas ſage,
Moi je ſoûtiens que Margot
Eſt à ſon apprentiſſage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

VII. Couplet.

Si quelqu'un d'entre vous a
Du penchant pour quelque belle,
L'Operateur vous dira
Le ſecret d'être aimé d'elle,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

Fin du Divertiſſement.

LE PORT DE MER.

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.

BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.

MARINE, Suivante de Benjaminé.

M. DOUTREMER, Armateur.

LEANDRE, Neveu de M. Doutremer.

LA SALINE, Valet de Léandre.

HALI, Galerien Turc.

BRIGANTIN, Galerien François.

Quatre Matelots.

Deux Cantarines.

Deux Barcarolles.

Deux Australiennes.

Un Singe.

La Scene eſt à Livourne.

LE PORT DE MER, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

DE l'amour tant qu'il vous plaira, M. de la Saline ; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main du moins.

MARINE.

Pas ſeulement le bout du doigt. Que ne te dépêches-tu d'aſſurer le bonheur de ma

maîtresse ? le mariage nous mettroit d'accord, je te l'ay promis.

LA SALINE.

De quoy peut-tu donc te plaindre, Marine, il me semble jusqu'icy nous y avons été assez bon train. A peine arrivons nous à Livourne, moy & mon maître, que nous devenons amoureux de toy & de ta maîtresse. On nous aprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse; aussi-tôt par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brûtal-là; soins, perils, dépenses, rien ne nous coûte. Vous nous aimez enfin, il y en auroit qui s'en tiendroient-là; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose, depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuse nuit & jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur & à ses affaires.

MARINE.

Hé Bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine. M. Sabatin destine un Parite à Benjamine. Il est bien aise de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour sa dot. Nous attendons des Esclaves de Smirne.

MARINE.

MARINE.

A quoy bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétens profiter de la banqueroute, pour retirer de nôtre Juif les pierreries que nous luy avons engagées. A l'égard des Esclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétens, je compte! voilà de beaux projets, mais l'exécution?

LA SALINE.

Tu és pour l'execution, toy: j'y viens. Je me suis déja assuré d'un bon nombre de personnes pour certain stratagême que je médite: le magazin du Juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoy donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment; mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caisse, comptoir, écrin, coffre fort, tout est sous ta main, il ne te faut que de l'adresse & du courage.

LA SALINE.

Oüi-da, oüi-da, Marine; mais la Justice n'apelle pas cela comme-toy.

MARINE.

Va, va ne crains rien, la Justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh non par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoye.

MARINE.

Vraiment, voila de belles molesses! oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laisse, fais comme tu l'entendras; mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime, on n'a pas toûjours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour! cette friponne là me fera faire quelque sottise.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite!

LA SALINE.

Mais que vois-je? voicy une rencontre de mauvaise augure!

BRIGANTIN.

Ah, Ah, j'ay quelque idée d'avoir vû cette tête-là sur un autre corps!

LA SALINE.

Je crois que c'est... oüi par bleu, c'est lui même.

BRIGANTIN.

Plus je le confronte, plus... hé c'est toy, mon cher la Saline!

LA

LA SALINE.

Quoy, c'eſt toy, mon cher Brigantin, que veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'eſt un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me ſuis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Bié depuis, quand donc és tu dans la Marine ?

BRIGANTIN.

J'y ſuis de la derniere promotion.

LA SALINE.

J'entens, j'entens.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zéle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu ſais que j'ai toûjours été fort amoureux des Spectacles ; je m'étois dévoüé de tout tems à y maintenir la paix & le ſilence, & pour cela, j'allois réguliérement à la Comédie, où le plus diſcrettement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatiéres pour empêcher les éternuemens.

LA SALINE.

Tu rendois-là un vrai ſervice au public ?

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans

un petit malheur qui m'arrive.

LASALINE.

Quel malheur !

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiere représentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit interêt que ce jour-là le Spectacle ne fut pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers, & avec quelque autre petite chose quelle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de vol et de meurtre, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plûtôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre, & venir faire mes Caravannes sur ces Côtes.

Qui l'eut dit qu'un rivage, à mes maux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste ?

LASALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable ! les Spectacles font bien un jeune homme ; mais toi, tu brillois autrefois dans le monde ; cet équipage-là s'efface diablement ! ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela ?

LASALINE.

Bon, ai-je jamais eu de réserve pour toi ?

toi ? & peux-tu douter que je ne sois toujours le même ? l'amitié s'altere-t-elle, quand la vertu en est le fondement ?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune ! le zele du bien public m'a perdu ; une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience ?

LA SALINE.

Oüi ; je tenois une Caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi ; je lutai quelque tems contre elle ; mais enfin elle m'atera : j'eus horreur de moi-même ; & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pais. Il est vrai que j'emportai sans y penser, le fonds de la Caisse...

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'avare Mer a tout englouti ; & je n'ai sauvé du naufrage, que mes scrupules, & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à présent ?...

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne; & cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc son Maître icy ?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me suis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié ; Hazaël-Raka-Nimbrod-Hiarioth Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine, la fille de M. Sabatin ?

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tien, l'usure, la dureté, la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques régles d'Arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Justement, mais en récompense, la gé-

nè-

nérosité, la droiture, la franchise, & la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamins.

BRIGANTIN.

La peste, quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille-là, comme tu vois, merite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme la sien, qui pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un vieux d'Amateur, encore plus digne de nôtre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne soufrons point cette injuste alliance, & que le sort ne nous ait pas rassemblez en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voila déja Courtier de M. Sabatin, j'en ménage plus commodément les interêts de mon Maître, & pour peu que tu me seconde...

BRIGANTIN.

Volontiers, je suis tout à toi; qu'y a t'il à gagner?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secoüer la tête! si nous servons utilement nôtre Maître; crois-tu qu'il manque de credit, ou d'argent pour l'obtenir?

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc ?

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te diſe ? j'ai pris mon parti : je commence à me faire au ſervice ; & d'ailleurs, il y faudroit, ſoûjours revenir.

LA SALINE.

Si-bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel, c'eſt Léandre !

SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE.

MOnſieur, voilà un Virtuoſe que je vous preſente.

LEANDRE.

Eh, c'eſt ce coquin de valet que j'ai à Paris !

BRIGANTIN.

Fort à vôtre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah Monsieur le fripon, vous me payerez du moins de vos deux oreilles, le Diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable, un Diamant?

BRIGANTIN.

Ah Monsieur, je vous demande pardon, (*il se jette à genoux*) vous me voyez au desespoir .... de la surprise .... que le remords .... de l'impuissance où je suis ....

LEANDRE. *Luy serrant la main dans sa poche.*

Comment, en effet, que cherchez-vous là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE.

Lh abitude!

LEANDRE.

Je ne sçay qui me tient....

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce Bona-Voglie nous est plus necessaire que vous ne pensez: je l'avois déja mis dans nos interêts; & il va vous restituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN. *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine,

LEANDRE.

Ah mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flame : mon oncle est icy.

LA SALINE.

M. Salomin ?

LEANDRE.

Oüi, M. Salomin, les gens de mon équipage l'ont vû, comment faire ?

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine.

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur ? soutiendrons-nous la présence de vôtre oncle ? il sçait que son mois que vous lui enlevâtes les pierreries : nous avons été obligez de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'Auteur du desordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, & ne nous allez pas briser contre ce rocher.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y resoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encor m'employer ? vous m'avez déja fait affronter mille écueils, depuis que j'ai l'honneur de conduire vôtre barque ; & vôtre amour est furieusement orageux ?

BRI-

BRIGANTIN.

Laiſſez-moy faire, Monſieur, je veux vous ſervir, moy, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin ! ſeconde ſon zele, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne riſque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tantpis, c'eſt un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monſieur l'émulation me gagne, il faut ſe ſacrifier pour vous. J'imagine déja un moyen de vous dérober à la veuë de vôtre oncle, & de vous introduire chez le Pere de vôtre maîtreſſe.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin ?

LA SALINE.

Oüi le bon homme m'a confié ſes affaires, & je pretens..., mais je l'aperçois, allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'apartiendra, il t'apartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA Monsieur je vous trouve à propos; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait; mais as-tu songé à nôtre banqueroute?

LA SALINE.

Oüi vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises; & j'espere la conduire hûreusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI.

Mi volir, signor, mi volir, ma star una petita dificulta.

M. SABATIN.

Comment donc, qu'elle dificulté?

HALI.

Habir qualchi scrupuli, e volir sapir che star gambarutta?

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute? bon c'est le fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HA-

HALI.

Oh digni, signor, non potit far niente se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? c'est une maniere honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Sta cosa è poreti far gouvernoli ?

LA SALINE.

Eh mais, on commence par établir son crédit, & quand on a pû attraper l'argent ou la marchandise des gens, on disparoît à propos ! & l'on en est quite pour partager.

HALI.

Et partagir ?

M. SABATIN.

Oüi, c'est la regle.

HALI.

E non star friponaria ?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALIE.

Ela justitia non impicar ?

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle même qui en fait le partage, & il n'y a point de honnête famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligée en conscien-

HALI.

In conscienza ? oh non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magazin, & m'envoye ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pourtoi va-t'en sur le Port, au devant de M. Doutremer.

SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi Monsieur, vous songeriez encor à nous donner ce Corsaire là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate d'un abord un peu brusque à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans son art, & qui sait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de vôtre fille !

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer à ma parolle, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie ; le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me sacrifiera point à des vûës d'intérêt ; & la nature...

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oüi vraiment, voila un établissement bien solide qu'un époux flottant !

SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER *fumant.*

Serviteur, beau pere, me voici arrivé, épousons au plus vîte, le port m'ennuie déja.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façons, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires, à quand la nôce ?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez ?

BENJAMINE.

A demain, mon pere !

M. DOUTREMER.

Elle à raison, pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE.

Ah de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses ; accordez-moi quelque tems pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle ! les vents entendent bien toutes ces raisons là ! ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul, pour moi qui ne suis point faite à la Mer.

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez Mademoiselle, & je vous en garantis quitte pour quelque maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

O parbleu nous verrons, vôtre pere m'a promis ce mariage là, & je prétens qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'eſt comme ſi les Notaires y avoient paſſé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalitez, & à la cérémonie, je n'entens rien à tout cela; mais je me charge du reſte.

MARINE.

Plaiſante maniere de faire l'amour!

M. DOUTREMER.

Je ne m'en piqué pas, Marine, ce n'eſt pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouſer?

M. DOUTREMER.

C'eſt autre choſe.

MARINE.

Diſtinction de corſaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'eſt pas que je renonce à aimer ta Maîtreſſe, non; & ſi elle vouloit m'aimer un peu...

BENJAMINE *le repouſſant.*

Ah vous m'empeſtez!

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicateſſes ſur un port? quand vous ſeriez en pleine terre! MA-

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre !

M. DOUTREMER.

Bagatelle, je veux qu'en moins d'un mois, elle sache fumer comme un Janissaire ; & nous n'aurons pas plûtôt fait un petit tour du monde, ensemble... touchez là...

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez Monsieur, c'est comme si c'étoit ma Maîtresse. Vous pouvez compter sur un aversion invincible ; & que plûtôt que de vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col : Vous nous pêcherez si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente...

BENJAMINE.

Oüi mon pere, ce sont mes sentimens, & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Vôtre servante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRanchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à reviser cet esprit là !

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine, je sçaurai la reduire, il ne faut pas s'étonner, si la Mer & vos manieres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-pere; je ne changerai pourtant ni de manieres, ni d'élement; vous n'avez qu'à voir !

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer : je m'en vais faire un tour à mon bord, & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez vous pouvez compter sur elle; & je vous répons encore de la personne; au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Par bleu, qu'il vienne ou non, je l'en quit-

quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par là?

M. SABATIN.

Vous avez raison, le cœur n'est qu'un zero dans un mariage bien sensé.

SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE. LA SALINE en Marchand d'Esclaves, avec LBANDRE en More, BRIGANTIN en Esclavonne, & d'autres Esclaves.

MARINE.

MOnsieur, voilà une maniere de Turc, avec des façons d'Esclaves, qui vous cherche.

LA SALINE.

Ah Monsieur soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'est de la part de vôtre correspondant de Smirne qui vous envoye des Esclaves que vous devez vendre à la Foire, & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh pour cette marchandiſe là, je défie qu'on ſoit mieux aſſorti! mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils ſavent faire, allons cette Forlanne? je ne fais point de montre, vous allez voir.

Les Eſclaves Danſent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi penſez vous?

M. SABATIN.

Je ſonge à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raiſon, on peut tenir bon ſur cette marchandiſe là; mais, écoutez un peu celle-ci, elle chante joliment.

Une Eſclave chante.

O Felice ſchiave d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder ſempre dev'il ſuo cor,
Nella leggiadra juventù.
Menò giova la liberta
Che l'amoroſa ſervitù.

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez vôtre compte, ſur ma parole; il n'y a rien qui rencheriſſe les filles comme ces petits talens-là.

MARINE. *s'aprochant du More.*

Ce viſage là me revient aſſez, il eſt d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi eſt-il bon? chante-t-il, danſe-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danſe, mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon talent: tout More qu'il eſt ce maraut-là a de l'eſprit comme un Singe; & c'eſt un animal à changer du noir au blanc dans l'occaſion.

M. SABATIN.

Et cette autre Eſclave, d'où eſt-elle?

BRIGANTIN.

D'Eſclavonie, Monſieur.

LA SALINE.

Elle eſt jolie femme, oüi!

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rougir. Il eſt vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me deſtina ſur ma mine au Serail du Grand Seigneur; mais il ſe trouva un petit obſtacle. On n'entre point-là qu'on ne ſoit fille, exactement fille; & par malheur, j'étois mariée depuis trois mois. Trois ans plûtôt, j'étois en paſſe d'être Sultanne favorite.

M. SABATIN.

Elle eſt réjoüiſſante.

LA SALINE.

Et utile de plus, tenez donnez-lui vôtre ſin, elle vous dira la bonne avanture à couvert.

M. SA

M. SABATIN. *lui donnant sa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas la peine, j'aperçois déja à travers vôtre gand, les aprêts de certaine banqueroute.

M. SABATIN.

Paix, paix, paſſons cet article. La peſte quel Linx.

BRIGANTIN.

Ah voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûës pour vôtre fille, que ſes inclinations ne ſecondent point du tout.

M. SABATIN.

Il eſt vrai.

BRIGANTIN.

Vôtre main la menace de malheur; mais laiſſez moi faire, je ne veux que manier ſon eſprit un moment, je lui inſinuërai des réſolutions convenables; & je veux la rendre heureuſe en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela ſe trouve le mieux du monde, mon maître m'a chargé de vous les preſenter de ſa part, en reconnoiſſance des ſoins que vous prendrez du reſte.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, & je les veux garder pour l'amour de lui; mais vous plait-il d'entrer?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *Il entre avec Leandre & Brigantin.*

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE. *En quittant son habit de Turc.*

HE bien Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré.

MARINE.

A merveilles, mais à quoi cela nous menne-t il?

LA SALINE.

A donner le tems à Leandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échoüer M. Doutremer.

SCENE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH je ſuis perdu! je ſuis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc Monſieur, qu'eſt-il arrivé?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries? ah je ſuis volé!

MARINE.

Ne perdez point de tems, courez viſte au Port de peur qu'il n'échape.

SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce Monſieur Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je ne sais pas; vôtre pere veut que vous épousiez ce Pirate là: franchement, nous sommes mal, il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Leandre m'abandonne encor dans cette extremité.

MARINE.

Leandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel, Marine! il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous! je croyois tout perdu! quoi, pour quelques moments employez sans doute à chercher des remedes essentiels, vous allez d'abord aux invectives! Fi Mademoiselle, faut-il avoir le cœur si ombrageux?

BENJAMINE.

Juge par-là de mon amour pour Leandre, & par cet amour comprend toute mon averſion pour ſon rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille, mais je ne vois pas par où en ſortir.

BENJAMINE.

Mais quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conſerve pas encor aſſez de tendreſſe....

MARINE.

Que parlez-vous de tendreſſe? je ne vous connois

connois qu'un pere Juif, je n'en sâche point d'autre.

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du desespoir où sa résolution me jette....

MARINE.

Il n'en démorderoit pas, vous dis-je; il a calculé ce mariage, & en fait la preuve; il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malhûreuse!

MARINE.

Mais en recompense, il vous destine pour present de nôces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah ne me parle de rien qui ait raport à cem ariage-là.

MARINE.

Patience ils pouront bien étourdir vôtre douleur, & vous tenir lieu même de vôtre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages!

MARINE.

Vous verrez, vous verrez, il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, & le plus joli petit More... vôtre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN en Eſclavonne.

BRIGANTIN. *à part.*

NE pourrai-je point trouver la fille de nôtre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Eſclavonne.

BRIGANTIN.

Ah Mademoiſelle, je mourrois d'impatience de vous rendre mes reſpects; & je ſais bon gré à l'eſclavage... Que le ſort... dont l'agrément m'offre l'occaſion.... Je ſuis vôtre très-humble ſervante, Mademoiſelle.

MARINE.

Le compliment eſt bien trouſſé!

BRIGANTIN, *à Marine, dans ſa voix naturelle.*

N'eſt-ce pas? *reprenant ſa voix de femme.* Mais Mademoiſelle eſt toute à ſes chagrins, & il ne lui reſte guerre d'attention pour mon zele.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiſelle, je lis dans les

cœurs tout couramment ! demandez si je n'a pas fû tantôt tout vôtre pere, dès la premiere vûë.

MARINE.

Juſqu'à la derniere ſyllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus liſible, vous. Tenez horreur d'un mariage qui vous menace, impatience de voir un amant que vous craignez de perdre, murmure contre un pere qui vous ſacrifie à ſon avarice, n'eſt-ce pas là l'abregé de vôtre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez !

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous ſervir. Je ſais ce qu'il en coûte à nôtre ſexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On ſoufre diablement !

MARINE.

Je vous en répons.

BRIGANTIN.

On a aimé quelque fois ! vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu ; des monſtres d'épouſeurs ſont venus à la traverſe. J'ai tant juré contre ces chiens de parens !

BENJAMINE.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien cruels !

BRIGANTIN.

Cruels ? ce ſont de vrais Turcs ! ils ſemblent qu'ils nous faſſent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaiſir !

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous pourvoir ! ne savons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le fait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées ! l'amour souffle à droit, le mariage souffle à gauche ; le courant de la nature nous emporte, la raison a beau ramer... L'orage se déclare... On perd la tramontane... Je ne sais si je m'explique ; mais vous voyez bien que les parens ont tort ?

MARINE.

C'est sans replique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez, à mon camarade, il va vous confirmer tout cela.

SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN, en femme Esclavonne, LEANDRE, en More.

LEANDRE.

EH qui pouroit, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut

faut vous en affranchir, trop heureux si nôtre zele...

BRIGANTIN. *bas à Leandre.*

Autant de perdu, vous l'effarouchez !

LEANDRE.

Ah ! charmante personne, honorez-moy du moins d'un de vos regards ; & faites grace à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE. *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moy, je vous prie ; c'est la seule preuve que j'exige de vôtre affection.

LEANDRE.

L'heureux Leandre sans doute est l'objet de cette inquiétude !

BENJAMINE.

Que dites-vous de Leandre ?

LEANDRE.

Je sais, Mademoiselle, toute la part qu'il a dans vôtre cœur ; & c'est en sa faveur que je vous prie d'agréer mes services : j'entre dans tous les transports que lui doit causer vôtre tendresse ; & j'ose même vous remercier à vos genoux.... *Il lui baise la main, & se découvre.*

BENJAMINE.

Insolent !... ah, Leandre !

LEANDRE.

Ah, Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joye ! je tremble ! cachez-vous vîte qu'on ne vous surprenne .... que je vous voye encore une fois.... par quelle avanture êtes-vous ici?

LEANDRE.

Vôtre pere attendoit des Eſclaves de Smirne, la Saline les a prévenus, nous a ſuppoſez, je vous vois enfin, que nous importe le reſte?

BENJAMINE.

Vous ſavez que M. Dourremer eſt arrivé?

LEANDRE.

Hé-bien, à quoi êtes-vous réſoluë?

BENJAMINE.

Je ne ſavois pas bien encore; mais vôtre préſence me détermine; & j'aimerois mieux mourir que de me ſouffrir à un autre.

BRIGANTIN, *dans ſa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiſelle, c'eſt moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, ſur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'eſt point une femme!

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'eſt un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, & qui doit vous ſervir auprès de vôtre pere, ſous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile, en cas de fourberies, on ne sauroit prendre son temps trop juste.

MARINE.

Ciel, voici vôtre pere !

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN,

MARINE.

HE bien, Monsieur, avez-vous des nouvelles de vôtre Turc ?

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbires aprés. Ah, ah, ma fille, que faites-vous ici ? ne vous avois je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousies ?

BRIGANTIN.

Je lui contois en nous promenant la

maniére dont je ſuis tombée dans l'eſclavage.

M. SABATIN.

Ce n'eſt pas pour vous que je parle ; je ſuis ravi que vous l'entreteniez : Oüi, Benjamine, écoutez cette femme-là, elle eſt de bon conſeil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN, *faignant de continuer ſon hiſtoire, & ſe mettant toûjours devant Monſieur Sabatin, pendant que Léandre parle à Benjamine.*

Sur ce Port donc, où je vous diſois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de Mer qui me vit auſſi. Il fut touché de la délicateſſe de mes traits ; je fus charmée de ſon air marin, de ſa voix bruſque, & de la plus belle mouſtache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela, mais vous ſavez que c'eſt le défaut des belles ! bref... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes : mes parens me deſtinoient un époux de terre ferme ; mais néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M.

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le Corsaire ; & nous ne fûmes pas plûtôt mariez, que nous nous embarquâmes, me suivez-vous ?

M. SABATIN.

Oüi, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le perfide !

MARINE.

Hé-bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe !

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ses femmes. J'étois la treiziéme malheureuse qu'il achetoit de ce barbare là !

M. SABATIN.

La treiziéme !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au Ciel que je fusse la derniére : J'ai encore appris en suivant ici, que

que mon boureau jettoit ſes plombs ſur la fille d'un riche Marchand du païs ; pour en faire, ſans doute, le même uſage.

MARINE.

Monſieur ! un Corſaire ! la fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'eſt-ce donc que ce Corſaire ?

BRIGANTIN.

C'eſt un homme qui rôde de Port en Port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monſieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces ſurpriſes? connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'eſt juſtement celui que Monſieur vouloit faire épouſer à ſa fille.

BENJAMINE.

Moi ! je ne veux point être vendue !

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne ſauroit être : je connois celui que je vous deſtine ; & je vous répons qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle, eſt un gros homme tirant ſur le matelot, qui a, com-

comme je vous ai dit, l'air marin, la voix bruſque, & le teint ſalé.

MARINE.

Le voila !

BENJAMINE.

C'eſt lui-même !

M. SABATIN.

Seroit-il poſſible ?

BRIGANTIN.

Le ſcélérat ! je voudrois le tenir ici, je le déviſagerois de bon cœur.

SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

POur le coup, beau-pere, vous ſerez content de moi; & je défie Mademoiſelle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée : Je ſuis morbleu galant, quand je m'y mets !

LEANDRE *à part.*

Ciel, c'eſt mon oncle !

M. SABATIN.

Vraiment, Monſieur, j'aprens ici de belles nouvelles !

M.

M. DOUTREMER.

Qu'eſt-ce à dire belles nouvelles ?

MARINE, *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage !

BRIGANTIN.

Il eſt tout perdu !

M. SABATIN, *à M. Doutremer.*

Falloit-il jetter les yeux ſur ma fille, pour de ſemblables perfidies ?

M. DOUTREMER.

Comment donc des perfidies ? je ne m'attendois pas à cette bouraſque-là ; que voulez-vous dire ?

M. SABATIN.

Que c'eſt être bien inhumain que d'épouſer ainſi de jeunes filles, pour les aller vendre à des Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, ſi j'y comprens rien ! débrouillons un peu ceci, beau-pere, orientons-nous.

BRIGANTIN, *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas, c'eſt un brutal.

M. SABATIN, *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître, & cette Eſclave....

BRIGANTIN, *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé-bien, cette Eſclave ?

M. SABATIN.

N'eſt-elle pas la treizième de vos femmes que vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui oſe donc vous ſoutenir ces impoſtures ?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment imprudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! ah, j'aime mieux me retirer....

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échaperez pas, fourbe que vous êtes, & je vais vous mettre à feu & à ſang, ſi vous ne changez de langage.

BRIGANTIN, *dans ſa voix naturelle.*

Ah, Monſieur, pardon, je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah parbleu, Monſieur le fripon, vous ne nous aurez pas impoſé impunément !

BRIGANTIN, *ouvrant ſon habit de femme & faiſant voir celuy de galerien.*

Tout beau, Meſſieurs ! je ſuis un fripon privilégié, voila mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh, je penſe que c'eſt ce maraut de Brigantin ?

BRIGANTIN.

C'eſt moi-même.

M. SABATIN.

Le More eſt ſans doute du complot ? il faut

faut qu'il nous débroüille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oüi, par la sambleu, vous parlerez en point de quartier; je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE. *se démasquant.*

Hé bien, il faut donc se découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'est Léandre!

LEANDRE.

Oüi, mon oncle, vous voyez à vos genoux, un rival & un neveu; c'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard: mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encor m'aracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh quoi Monsieur, Doutremer, seroit-ce cela le neveu dont vous m'aviez autre fois parlé pour ma fille?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joye, Monſieur, de la joye, voila vôtre Turc qu'on vous ameine !

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon là étoit encor de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut....

LA SALINE.

Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? fripon d'un côté ! maraut de l'autre ! que veut donc dire tout ceci ?

LEANDRE.

Que tout eſt découvert, mon pauvre la Saline, & que mon bonheur, ou mon malheur dépend à préſent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monſieur Salomin ?

M. DOUTREMER.

Tais toi, je ne ſuis Salomin qu'à Marſeil-

ſeille, & je ſuis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon, ſelon mes intérêts.

LA SALINE.

Excuſez-moi donc, Monſieur Doutremer, ſi je ne vous ai traité que comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Trêve d'éclaiciſſement. Qu'elle eſt vôtre réſolution ? vous voyez qu'ils s'aiment ?

M. DOUTREMER.

Je n'héſiterois pas à les rendre heureux, ſans certaines pierreries que j'ai toûjours ſur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embaraſſe point ; nous les avions confiées à Monſieur, & voilà fripon qui nous les a volées.

SCENE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

HALI.

NO, no, mi non ſtar friponne ; mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta ?

HALI.

Si, ſi, Signor, mi ſtar un povero Turca che far Gambarutta in conſcienza.

M. SABATIN.

O ! parbleu, je te ferai pendre avec ta conſcience !

HALI.

Hò, la juſtitia non impicar ! ma ſapir la regula, partagir ?

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains les Pierreries.*

Hé ! donne, maraut, & va te faire pendre ailleurs !

HALI.

A la forza, juſtitia, juſtitia !

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monſieur. C'en eſt fait, Léandre, j'oublie tout; & j'en paſſerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne ſoit qu'un ſonge!

MARINE.

La peſte, que je connois de filles qui voudroient rêver de même?

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monſieur, que tu n'en ayes le plaiſir. *à M. Sabatin.* Je vous ſers depuis trois ſemaines, donnez-moi mon congé, & Marine pour récompenſe!

M. SABATIN.

Volontiers, nous voila tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne ſaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine; je ne ſuis pas le plus à plaindre; on ſe fait aux galeres, & l'on ſe laſſe du mariage: tout cela revient au même. Que je ſois ſeulement de la nôce; & ne ſongeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons, commencez donc vôtre petite manœuvre.

FES-

FESTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles, & deux Auſtraliennes ſuivies d'un Singe qui leur porte un Parafol ; forment une marche, & commencent la Fête.

LA SALINE, *s'aprochant des Auſtraliennes, après qu'elles ont danſé.*

VOila vraiment de fort jolies danſeuſes ; mais d'où ſont celles-ci ?

M. DOUTREMER.

Ce ſont des Auſtraliennes, dont je voulois faire preſent à Benjamind.

MARINE.

Et ce Singe là qui leur ſert de Page ?

M. DOUTREMER.

C'en eſt un qui entend la langue de leur païs.

MARINE.

Comment, elles ne parlent donc pas François ?

M. DOUTREMER.

Si-fait vraiment, je ne fus pas plûtôt ſur leurs terres, que tout le monde l'aprit juſqu'aux Péroquets, & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! ces Peuples-là n'ont pas la mémoire courte, apparemment ?

M. DOUTREMER.

Si-fait ; mais leurs jours sont longs, ils durent six mois.

LA SALINE.

Des jours six mois ! par ma foi, M. Doutremer, le monde est une plaisante machine !

M. DOUTREMER.

Tu és un vrai badaut ; toi ! tu n'as jamais vû que ton continent, mais laissons continuer la Fête.

UN MATELOT commence.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

LE CHOEUR, répette.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

Embarquez-vous dans un beaux jours ;
C'est perdre temps que s'en défendre :

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours ;
Veillez toujours pour les surprendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen après de longs détours ;
Est le Port où l'on doit se rendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE dancent ensemble.

M. DOUTREMER chante ensuite.

Plus de commerce, Amour ! Bacchus fait mon destin ;
Ton flambeau ne plaît moins que ma Pipe allumée.
Mettre en fumant toujours, ma Bouteille à sa fin,
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée :

Avec du Tabac, & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.

UN MATELOT danſe ſeul.

BRIGANTIN.

Pour moi, j'en reviens toûjours à nos Auſtraliennes; celle-ci eſt toute jeune; je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon!

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur païs, s'entend.

M. DOUTREMER.

Te moques-tu? la plus jeune à ſoixante ans paſſez.

BRIGANTIN.

Elles ne paroiſſent pas, ma foi, leur âge.

LA SALINE, *s'adreſſant à une des Auſtraliennes.*

Si cette petite vielle-là vouloit s'établir ici, & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi; qu'en penſez-vous?... Mais, morbleu, pourquoi nous tromper? Vous nous dites que ce ſont des femmes, & elles ne parlent point?

M. DOUTREMER.

C'eſt le défaut des femmes de leurs climats; on ne ſauroit leur arracher une parole: Ce n'eſt pas qu'elles n'ayent la voix jolie; je veux vous en donner le plaiſir, écoutez:

L'un

L'une des AUSTRALIENNES commence.

Nôtre bouche eſt toûjours muette ;
Mais nos yeux ſont de grands parleurs :
Leur feu ſincere eſt l'interprette
De celui qui brûle nos cœurs.

LA SALINE répond.

Ici la bouche eſt moins diſcrette ;
Et les yeux ſont plus grands menteurs.

L'autre AUSTRALIENNE continuë.

Nôtre beauté, toûjours nouvelle,
A ſoixante ans fait des jaloux ;
La jeuneſſe ſi dure-t-elle,
Auſſi long-tems que parmi nous.

LA SALINE.

On s'y dit jeune, on s'y fait belle,
Auſſi long-temps qu'on l'eſt chez vous.

La 1. AUSTRALIENNE reprend.

On n'a point chez nous de méthode,
Pour bien arranger ſes attraits,
La jeuneſſe les accommode,
Et la nature en fait les frais.

LA SALINE.

Rien n'eſt ici moins à la mode,
Que les viſages ſans apprêts.

Les deux Auſtraliennes danſent enſuite avec le Singe, ſur un Air Chinois.

Une BARCAROLLE chante.

Sopra l'mare d'amor,
Voga, voga, mio cor;
Dell' Amante in procella,
La ſua face è la ſtella:
Sopra l'mare d'amor,
Voga, voga, mio cor.

Les Matelots & les Barcarolles danſent le branle, ſur lequel on chante les Couplets ſuivans.

LA SALINE.

Que ſans craindre le naufrage,
Chacun s'embarque en ce jour;
On fait toûjours bon voyage,
Quand on vogue avec l'Amour:
Mais qui cherche un heureux ſort,
Sans l'avoir pour ſoi, riſque fort
De faire naufrage au Port.

Une

Une BARCAROLLE.

Que sous l'amoureuse étoile,
Vos cœurs suivent leurs desirs;
Faites tous force de voile,
Vous touchez presqu'aux plaisirs;
Mais redoublez vôtre effort,
Un Amant perd tout, s'il s'endort;
Ne vous reposez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage
Est le seul Port de l'Amour:
Pour y finir son voyage,
Ce Dieu rame nuit & jour;
Mais par un bizare sort,
Souvent après tout son effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. DOUTREMER.

Avec le Dieu de la Tonne,
Il vaut bien mieux s'embarquer;
L'Amour du gros temps s'étonne,
Et Bachus aime à risquer:
Mais en buvant à plein bord,
La raison trouve un plus doux sort,
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galeres,
On n'aime point à risquer;
Il est certaines affaires
Où l'on n'ose s'embarquer :
Mais je ne crains plus le sort,
Je défie Arsbers & Record,
Ma chaînie est mon Passe-port.

LA SALINE au Parterre.

La Piéce a fait bon voyage,
Laissez nous le croire ainsi;
Le vent de vôtre suffrage,
L'a conduite jusqu'ici :
Mais hélas ! nous craignons fort;
Si vous n'en assurez le sort,
De faire naufrage au Port.

FIN.

LE RETOUR DES OFFICIERS.

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

M. RAPINEAU, Sousfermier.

Mr. DES BALIVEAUX, Conseiller.

Mad. THOMAS.

HENRIETTE, Fille de Mad. Thomas.

ISABELLE, Niéce de Mad. Thomas.

TOINETTE.

CLITANDRE, Officier Gascon.

ERASTE, Officier.

MATURIN, Frere de Mr. Rapineau.

Un Laquais de Mr. Rapineau.

Un Vieillard aveugle.

Plusieurs Flamands & Flamandes.

La Scene est à Peronne.

LE RETOUR DES OFFICIERS, COMEDIE.

Le Theatre s'ouvre par un air Italien.

SCENE PREMIERE.

Mr. RAPINEAU, MATURIN.

Mr. RAPINEAU.

EST-IL possible que mes soins, mon amour, mes assiduitez, mes empressemens, les petits regals que je donne, les dépenses où je m'engage ne touchent point le moins du monde inhuma-

ue, & ne devray-je qu'aux ordres de ſa mere le bonheur de la poſſeder.

MATURIN.

Morgué vela bian de la Muſique parduë, & ſi vous vlez que je vous parle franchement, il m'eſt avis que vous eſtes un beneſt de faire tout cela.

Mr. RAPINEAU.

Comment, comment donc un beneſt ?

MATURIN.

Ne vous fâchez point, je ſommes tous ſeuls, & quoy qu'il ſoit bian plus de midy en ville; il eſt encore de bon matin chez Madame Thomas. Vous faites coucher toute la maiſon à trois heures aprés minuit, on ne s'y leve qu'à proportion; vôtre Muſique n'a réveillé perſonne, on ne nous voit ny on ne nous entend, je pouvons nous dire familierement ce que je penſons.

Mr. RAPINEAU.

Non, s'il vous plaît, point de familiarité, vous ſçavez bien ſous quelles conditions je vous ay tiré du village pour vous pouſſer dans la finance.

MATURIN.

Palſanguenne oüy, me voila bian pouſſé, je ſuis Rat de cave, & Rat de cave de campagne encore, & au train que vous prenez vous, vous pourriez bian le redevenir: car vous l'avez eſté auſſi ne vous en déplaiſe, & c'eſt du premier degré de la fortune, à ce que vous dites.

Mr.

Mr. RAPINEAU.

Qu'eſt-ce à dire, moi redevenir Rat de cave, moy Adjudicataire des Regrats de Peronne, Sous-fermier des Aydes de l'Election de Saint Quentin. Quelle impertinuence !

MATURIN.

Impertinence ! Oh dame écoûtez, Monſieur le Sous-fermier de Saint-Quentin, quoy que vous ſoyez tout-ça, vous eſtes mon frere, oüy, & ſans nôtre Oncle le Portier de ce gros Maltotier qui vous fit venir tout petit, pour eſtre laquais...

Mr RAPINEAU.

Laquais moy ! moy laquais ! j'eſtois en penſion chez luy, vous ne ſçavez ce que vous dites.

MATURIN.

Cela eſt vray, vous étiez nourry dans la maiſon ; mais comme vous ne payiez rien, & qu'il vous habilloit encor par deſſus le marché, vous portiez la queuë à Madame ſa femme par reconnoiſſance ; Acoûtez, c'eſt morgué ce qui vous a fait ce que vous êtes.

Mr. RAPINEAU.

Monſieur Maturin, Monſieur Maturin....

MATURIN.

Vous enragez que je vous diſe tout-ça ; car vous eſtes glorieux, & je ne ſçay pas de qui vous tenez. Je ne ſommes pas comme ça dans nôtre famille.

Mr. RAPINEAU.

Ecoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je vous ay dit que je ne pretendois pas qu'on ſçût qui vous êtes; j'ay de bonnes raiſons pour cela; ſi vous faites tant qu'on vienne à le ſoupçonner ſeulement, je vous renvoiray planter vos choux dans vôtre village.

MATURIN.

Oh palſangué j'iray bian tout ſeul, auſſi bian j'enrage quand je vous vois faire icy toutes les ſottiſes que vous faites. J'ay du naturel moy; je ne ſuis pas comme vous.

Mr. RAPINEAU.

Je n'ay que faire de vôtre naturel, taiſez-vous.

MATURIN.

Si vous n'eſtiez pas mon frere eſt ce que je me ſoucierois qu'on ſe moquât de vous!

Mr. RAPINEAU.

Ce ne ſont pas là vos affaires.

MATURIN.

Si fait, vous êtes mon frere une fois.

Mr. RAPINEAU.

Encore.

MATURIN.

Le cœur me ſaigne de vous voir dépenſer noſtre bien à être amoureux d'une perſonne qui ne vous aime point.

Mr. RAPINEAU.

Qui ne m'aime point, qui vous a dit cela ?

MATURIN.

He morgué vous le diſiez vous-même tout à l'heure encore, & ſi pourtant vous ne laiſſez pas de l'y bailler toûjours des Cadeaux, des feſtins, de la Muſique. N'eſt-ce pas aujourd'huy encore que vous leur amenez des violons, & que vous leur baillez à ſoûper.

Mr. RAPINEAU.

Je n'aime ny les freres, ny les controlleurs, Monſieur Maturin.

MATURIN.

Ce que j'en dis n'eſt pas que j'en parle. Mais cet argent là ſeroit bien mieux employé à faire ſubſiſter noſtre ſœur Nicole, qui garde des vaches auprés de Corbie, & le couſin Guillaume qui n'eſt que le Bedeau d'une petite Paroiſſe.

Mr. RAPINEAU.

Oh finirez-vous ? Si vous me parlez jamais de ces gens-là, vous n'avez qu'à faire voſtre paquet, & à les aller joindre, entendez-vous, je vous revoque. Ces gueux-là, quand cela commence à faire fortune cela eſt d'une inſolence....

SCENE II.

MATURIN *ſeul.*

MOrgué tope, je me tians revoqué. Il me déplaît par trop d'eſtre le Rat de cave de mon frere, & de le voir Monſieur; j'aimerois palſanguenne mieux être le valet d'un autre.

SCENE III.

TOINETTE, MATURIN.

TOINETTE.

VOſtre ſervante, Monſieur Maturin.

MATURIN.

Vôtre valet, Mademoiſelle Toinette, comment vous en va.

TOINETTE.

Moy, je ſuis toute malade, & je voudrois que le Diable vous eût emporté vous & vôtre Mr. Rapineau, avec ſa chienne de Muſique : Cet animal là nous aſſaſſine tous les ſoirs de grands repas, on en a des indigeſtions toute la nuit, & quand on commence

mence à s'endormir, il vous envoye des réveils matin aussi desagreables....

MATURIN.

Ouy, des chansons en Latin où luy-même il n'entend goute non plus que les autres. Il est bien fou de faire tout ça pour vous, Mademoiselle Henriette; aussi ne l'en aime-je pas d'avantage.

TOINETTE.

Elle ne le hait pas tant que dans les commencemens; mais voila l'Hyver qui aproche, cela reviendra.

MATURIN.

Comment donc ça.

TOINETTE.

Quand il n'y a que de la robe & de la finance dans le commerce les Sousfermiers brillent, on les trouve passables; mais sitost qu'on revoit des Officiers, ces autres Messieurs-là deviennent si laids, si laids....

MATURIN.

J'entens. Le nôtre aura bien-tôt son congé, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Je croy qu'on doit aujourd'huy commencer à luy faire la mine. On boudera demain plus serieusement, dans trois ou quatre jours on luy cherchera querelle, & on luy fermera la porte au nez sur la fin de la semaine.

MATURIN.

Bon, tant mieux. Il vient de me bailler mon congé.

TOINETTE.

Vôtre congé?

MATURIN.

Oüy, j'estois Rat de cave comme vous sçavez, & par amitié depuis qu'il est icy je l'y servois parfois de Valet de chambre, je ne suis plus rien de tout ça, je cherche condition, si vous en sçaviez quelque bonne, où on portît la queuë, par exemple, ç'a porte bonne chance.

TOINETTE.

Vous êtes un peu trop formé pour cela, Monsieur Maturin, cette condition-là sera difficile à trouver.

MATURIN.

Morgué pour y je prauray la premiere venuë.

TOINETTE.

A moins que de vous faire Cocher, ou Secretaire.

MATURIN.

Non tatigué, Laquais, n'en s'en trouve bian, & si je m'en étois avisé plus jeune... Je me recommande à vous, Mademoiselle Toinette. Voicy quelqu'une de vos Damoiselles. Sans adieu, je vas charcher fortune.

SCENE IV.

HENRIETTE, TOINETTE.

HENRIETTE.

MA chere Toinette, je suis dans le dernier desespoir.

TOINETTE.

Qu'y a-t'il donc ? qu'est-il arrivé de nouveau !

HENRIETTE.

J'en mourray, je le sens bien, je n'y pourray survivre.

TOINETTE.

Et que diantre, à qui en avez vous, s'il vous plaît.

HENRIETTE.

Ma mere vient de me declarer qu'elle veut absolument que je me marie

TOINETTE.

Mais cela n'est point si tragique à ce qu'il me semble ; ce n'est pas encore une chose faite. Hé qui est ce hardy mortel-là qui s'expose à vous épouser sans vôtre permission ?

HENRIETTE.

Ce vilain Monsieur Rapineau qui nous a voulu suivre malgré nous en ce païs-cy, sous pretexte de ses affaires.

TOINETTE.

Ah le traître, il paroiſſoit n'avoir point d'autre but que celui de dépenſer ſon argent, de vous régaler en attendant mieux, & il a des veuës ſecretes, il s'adreſſe à Madame vôtre mere ſans vous en rien dire.

HENRIETTE.

Il y a trois ſemaines qu'il ménage ſon eſprit; mais ce n'eſt que d'hier qu'il a ſa parole.

TOINETTE.

Par ma foy, Madame, voila un inſolent maroufle, je ne ſçaurois m'en taire. Je le regardois moy comme un homme ſans conſequence, un oiſeau de paſſage, que l'Hyver chaſſeroit avec les hyrondelles.

HENRIETTE.

Que je ſuis malheureuſe!

TOINETTE.

Allez, allez, ne vous affligez point pluſque de raiſon, il nous vient du ſecours, le quartier d'Hyver approche.

HENRIETTE.

Il y a quatre jours que je n'ay de nouvelles d'Eraſte, & ma Couſine ne reçoit point de lettres de Clitandre.

TOINETTE.

Tant mieux, Madame, c'eſt bon ſigne, ils vous en apporteront eux-mêmes; ils ſçavent bien que nous ſommes à Peronne, & dés qu'ils pourront quitter l'Armée, ils viendront d'abord icy, apparemment.

SCENE V.

HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

ISABELLE.

GRande & réjoüiſſante nouvelle, ma couſine.

TOINETTE.

Vivat, Madame, vos Amans ſont arrivez, je gage.

HENRIETTE.

Seroit-il poſſible ?

ISABELLE.

C'en eſt un qui m'arrive à moi.

HENRIETTE.

Seroit-ce Clitandre, ma chére Couſine ?

ISABELLE.

Non, c'eſt Monſieur des Baliveaux.

TOINETTE.

Monſieur des Baliveaux, le frére de cet imbecile d'Abbé, Madame ?

ISABELLE.

C'eſt l'Abbé lui-même. Il a quitté le petit colet, ſon frére eſt mort, il eſt devenu l'aîné de ſa famille, Conſeiller au Preſidial d'Abbeville, & il vient en haſte, à ce qu'on dit, pour faire hom-

mage à mes charmes de ſa nouvelle ſucceſſion.

HENRIETTE.

Ah le fatiguant perſonnage!

ISABELLE.

Il ſera peut-être moins ridicule en Conſeiller qu'en Abbé; au pis aller ce ſera une nouvelle figure qui nous réjoüira.

TOINETTE.

Oh pour cela vous êtes furieuſement fille. Il n'y a point de nouveauté qui ne vous faſſe plaiſir.

ISABELLE.

J'en demeure d'accord, & je ne ſuis pas fâchée même quelquefois que le Printemps vienne pour changer un peu de compagnie.

HENRIETTE.

Tu n'y ſonges pas, Couſine, c'eſt le temps du départ que le Printemps, tout le monde va à l'Armée, on ne voit plus aucun Officier.

ISABELLE.

Hé qu'importe, on les a vûs ſix mois, n'eſt-ce pas aſſez. C'eſt cette abſence-là qui les fait valoir. Et croi-moi, Couſine, on les trouveroit auſſi ennuyeux que d'autres, ſi on les voyoit toute l'année.

TOINETTE.

Cela ſe pourroit fort bien au moins, & il me ſemble à moi, qui en ai quelquefois fait l'experience, qu'une paſſion d'Hyver eſt bien uſée, & qu'elle tire diantre

ment

ment sur ses fins quand le mois de Mars arrive.

HENRIETTE.

Je suis d'un caractere bien différent. Le départ d'Eraste m'a fait de la peine, j'ai trouvé son absence insupportable, & je languis après son retour.

TOINETTE.

Cela ne vous a pourtant pas empêché de vous bien réjoüir pendant tout l'Eté, & de faire bonne chere quand nous allions à Yvry avec Monsieur Rapineau, & que Robert aprêtoit le soûper à la maison de ce Libraire.

HENRIETTE.

Tu crois que tout cela me faisoit plaisir, ma mere le vouloit, j'obéissois.

TOINETTE.

Quelle complaisance, cela est vrai, vous étiez toûjours de la plus mauvaise humeur du monde, & je me souviens que vous pensastes crever de rire à cette partie que nous fismes du temps des bains dans les Isles de Charanton.

ISABELLE.

Oh pour ce jour-là tu ne peux t'en défendre. Tu avois oublié l'absence d'Eraste, Cousine.

HENRIETTE.

Ouy j'en conviens, je me divertis fort, mais par malice je t'assure, & par la seule satisfaction de berner un ennuyeux d'Eté.

TOINETTE.

Ce pauvre diable de Monsieur Rapineau! le

le cœur me ſaigne quand j'y ſonge. C'eſt pourtant moi qui lui avois fait cacher ſa chemiſe & ſes habits tandis qu'il ſe baignoit, & qui fuſt cauſe qu'il fut obligé de greloter dans la riviere pendant tout le ſouper, qui ſe faiſoit à ſes dépens.

HENRIETTE.

Je ne l'ai jamais tant aimé que ce jour-là.

ISABELLE.

Parce que nous le vîmes une heure de moins, & qu'il étoit dans l'eau juſqu'au cou.

HENRIETTE.

Je voudrois qu'il en eût aujourd'hui quatre pieds par deſſus la teſte, le bourreau qu'il eſt.

ISABELLE.

Ah, ah, Couſine, & que t'a-t'il donc fait?

TOINETTE.

Rien encor Dieu merey, Madamie, mais il a de mauvaiſes intentions: Sçavez-vous bien qu'il prétend épouſer cet animal-là?

ISABELLE.

Il faut le noyer, tu as raiſon, je ſuis de ton avis.

HENRIETTE.

Paix, taiſons-nous, voicy ma mere.

SCENE VI.

Mad. THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

Mad. THOMAS.

AH vous voila, je vous cherchois, & je suis bien aise de vous trouver toutes trois ensemble.

TOINETTE.

Vous aimez la bonne compagnie, Madame, nous sçavons bien cela.

Mad. THOMAS.

J'ai quelque chose à vous dire à quoi vous ne vous attendez pas, & qui vous fâchera.

ISABELLE.

Ne nous les dites donc point, ma Tante, nous ne sommes pas curieuses.

Mad. THOMAS.

Je viens d'aprendre que Clitandre & Eraste sont icy.

ISABELLE.

Ah ma chere Tante.

HENRIETTE.

Ma pauvre Toinette.

TOINETTE.

Je vous le disois bien, voila du secours, Madame.

ISABELLE.

Ils sont icy, ma Tante, & vous croyez que cela doit nous chagriner.

Mad. THOMAS.

Oüy, ma Niéce, car je vous défens de les voir, entendez-vous.

HENRIETTE.

Ah ma Mere.

Mad. THOMAS.

Je prétens estre obéïe, & je ne veux pas qu'ils mettent le pied chez moi, ny eux, ny toutes ces connoissance de l'année passée, que l'Hyver va ramener.

ISABELLE.

Ne plus voir Clitandre, Madame.

Mad. THOMAS

Non, ma Niéce.

HENRIETTE.

Renoncer aux visites d'Eraste.

Mad. THOMAS.

Oüy, ma Fille.

TOINETTE.

Hé pourquoi cela, Madame, s'il vous plaist.

Mad. THOMAS.

Pourquoi, coquine, c'est bien à toi de me demander des raisons; mais voyez cette insolente.

TOINETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais je suis surprise que vous vouliez troubler un commerce aussi innocent que celui de...

Mad. THOMAS.

Innocent tant qu'il vous plaira, je sçai bien ce que je dis, & ces connoissances d'Hy-

d'Hyver ne valent rien pour l'établiſſement des Filles.

TOINETTE.

Ma foi, Madame, celles d'Eté ne ſont pas moins dangereuſes, & les promenades d'Yvry, & des Iſles de Charanton.

Mad. THOMAS.

Vous êtes une impertinente, j'avois mes veuës quand j'ai donné les mains à ces parties-là. Oh ça, ma Fille, je vous ay expliqué les ſentimens où je ſuis pour Monſieur Rapineau, vous prendrez vôtre party là-deſſus, s'il vous plaiſt.

TOINETTE.

Il eſt tout pris, nous n'en voulons point.

Mad. THOMAS.

Et pour vous, ma Niéce, je vous deſtine à Monſieur des Baliveaux.

ISABELLE.

A Monſieur des Baliveaux, ma Tante! Quoi c'eſt pour cela qu'il vient icy?

Mad. THOMAS.

Ouy, vous le connoiſſez, vous l'avez vû Abbé, il eſt Conſeiller maintenant. C'eſt un fort honneſte garçon, tout jeune, qui n'a pas plus de quarante huit ou quarante-neuf ans, fort riche, & qui a une terre auprés d'Amiens, où l'on vend plus de canards par an que dans tout le reſte de la Province.

ISABELLE.

Je ſuis bien ſa tres-humble ſervante, ma Tante, je n'ai que faire de lui, ny de ſes canards.

Mad.

Mad. THOMAS.

Vous y ferez vos petites reflexions ; je vous en donne tout le loisir : Mais vous pouvez compter que je ne veux point voir de gens de guerre ny dans ma maison, ny dans ma famille.

HENRIETTE.

Mais ma Mere....

Mad. THOMAS.

Je n'en veux point, vous dis je, je connois le fort & le foible de tous les états de la vie. Vôtre Pere étoit Greffier, à vous, il m'a laissé du bien. Le vôtre avoit la Ferme du Tabac, il est mort riche. Ils avoient un frere Capitaine de Cavalerie, qui mourut l'année passée aux Invalides. Pour de dispute, Mesdemoiselles, un Financier, un homme de Robe, ou un Convent, & le congé à ces deux Messieurs ; sur tout que je ne les voye pas d'avantage.

TOINETTE.

Cette femme-là s'explique clairement. Il n'y a pas moyen de faire semblant de ne pas l'entendre.

SCENE VII.

HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

HENRIETTE.

MOy j'épouserois Monsieur Rapineau?

ISABELLE.

Je serois femme de Monsieur de Baliveaux.

TOINETTE.

Vous voila aussi mal lotties l'une que l'autre, & vous n'aurez sujet à vous reprocher; Mais enfin la chose n'est pas sans remede.

HENRIETTE.

Mais m'connois l'humeur imperieuse de ma Mere, comment luy faire changer de sentiment?

TOINETTE.

Comment? C'est la profession d'Eraste & de Clitandre qui l'effaroüche, c'est celle de ces deux autres qui luy a gagné le cœur

ISABELLE.

Cela est vray.

TOINETTE.

Hé bien, ne pourrions-nous point ménager un petit troc entre ces Messieurs?

HENRIETTE.

Comment?

TOINETTE.

Faire deux Officiers de vos deux benets,

&

& jetter les deux Officiers dans la Robe, & dans la Finance. Je me chargeray moy de les faire consentir tous quatre à la chose.

ISABELLE.

Clitandre Conseiller d'Abbeville!

HENRIETTE.

Eraste Sousfermier des Regrats!

TOINETTE.

Pourquoy non? quel inconvenient y trouvez-vous?

HENRIETTE.

Je croy que je ne l'aimerois plus, Toinette.

ISABELLE.

Je m'imagine que je ne le pourrois soufrir.

TOINETTE.

Je voy bien qu'il n'y a que de l'imagination dans vôtre fait. Hé mort de ma vie sont-ce les emplois qui deshonorent les hommes? ce sont les hommes qui ridiculisent leurs emplois. Les gens d'esprit & de merite sont toûjours les mêmes dans tout ce qu'ils font. Un sot ne cesse point de l'estre. Clitandre est un fort joly homme d'épée, ce sera un fort aimable Conseiller, Monsieur des Baliveaux est un Conseiller ridicule, il sera un tres-impertinent Capitaine.

HENRIETTE.

Il me semble qu'elle a raison, Cousine

TOINETTE.

Laiſſez-moy faire. Voicy déja vos deux Amans, il faut leur propoſer la choſe, s'ils y topent, c'eſt une affaire faite.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ERASTE, HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

CLITANDRE *Gaſcon.*

EH bonjour charmantes Meſdemoiſelles, quel plaiſir de vous revoir aprés ſix grands mois de Campagne; mais vous retrouve-t'on fidelles, & ſommes-nous les bien venus.

ISABELLE.

Vous meriteriez peu que vôtre retour fiſt plaiſir, ſi vous doutiez de la joye qu'il nous donne.

HENRIETTE.

Il revient auſſi écervelé qu'il eſt party, Couſine.

ERASTE.

Et moy plus amoureux que jamais, Madame.

HENRIETTE.

Je juge de vôtre cœur par les mouvemens du mien, & je veux croire....

CLI-

CLITANDRE.

Je me donne au Diable, c'eſt un Amadis que vôtre Eraſte, pour l'amour s'entend. Je le ſuis pour la valeur moy; il n'a fait que languir, ſoûpirer, gemir toute la Campagne. J'ayme bien auſſi fortement que lui, mais pas ſi ſottement, nous ſommes deux ſortes de caracteres, tous deux bons, mais bien differens; il eſt langoureux, & je ſuis drôle. N'eſt-il pas vrai? Bonjour Toinette.

à Iſabelle

TOINETTE.

Vôtre tres-humble ſervante, Monſieur.

CLITANDRE.

Nous voila de retour. Hé donc, éporerons-nous cette fois, le quartier d'Hyver ſera long; il durera l'année, & paſſe.

HENRIETTE.

Vous ne retournerez plus à l'Armée, Eraſte.

ERASTE.

Non, Madame; on dit la paix faite.

CLITANDRE

Je vous en ſuis caution. Je tirai l'autre jour au fourage le dernier coup de piſtolet, je penſe, & je ne tuay perſonne en ſigne de Paix, j'ai fermé la guerre.

TOINETTE.

Vous allez la renouveller icy, car vous y avez des Rivaux, je vous en avertis.

Cli-

CLITANDRE.

Des Rivaux ? Sont-ils beaucoup en nombre, jeunes ou vieux, Robins, ou autres gens, pacifiques, ou mutins ; Faudra-t'il couper des oreilles ? je suis expeditif, parlez.

ISABELLE.

Il ne faudra que gagner l'esprit de ma Tante, & luy faire changer les resolutions qu'elle a prises.

CLITANDRE.

Quoy c'est la Madame Thomas qui nous fait le tour ? Elle n'est pas de mes amies, & j'ay tant merity pour le meriter. Je luy ay dit plus de vingt fois qu'elle étoit & jeune & jolie.

TOINETTE.

C'est ce qui vous fait tort, peut-être elle songe à vous pourelle-même, que sçait-on ?

CLITANDRE.

Ah cadedis je le voudrois, sans consequence au moins, Madame, je luy ferois voir du païs. J'aime à ruiner les vieilles, c'est ma folie, mais je n'épouse que des jeunes. N'aprehendez point de me perdre.

ERASTE.

Seroit-ce aussi Madame vôtre Mere, belle Henriette, qui s'opposeroit à mon bonheur ?

HENRIETTE.

Il vaut bien mieux que les difficultez viennent de sa part que de la mienne, vous aurez moins de peine à les surmonter.

CLITANDRE.

C'a ne battons point le païs, sans compliments de part & d'autre, parlons clair & bref, nous vous aimons toûjours, nous aimez-vous en continuant?

ISABELLE.

Je suis incapable d'en aimer d'autre.

CLITANDRE.

Bon, voilà bien parler. Et vous?

HENRIETTE.

Je n'ay ny moins de constance, ny moins de resolution que ma Cousine.

CLITANDRE.

Hé bien donc nous voilà d'accord; fait-il tant de façons? épousons, qui nous en empêche?

HENRIETTE.

Sans le consentement de ma Mere?

ISABELLE.

Sans l'aveu de ma Tante?

CLITANDRE.

Son aveu, son consentement: Nous sommes les parties interessées, le nôtre ne suffit-il pas? Je trouverois le sien de trop: Diable emporte qui s'en soucie.

ISABELLE.

Mais la bienseance & la raison....

CLITANDRE.

Je ne connois point ces animaux là, & quand je suis auprés de vous, je n'ay que de l'amour, Madame.

HENRIETTE.

Je ne suis pas moins passionné que toy; mais je comprends bien cependant que si Ma-

Madame Thomas nous eſt contraire, il n'y a pas d'apparence....

TOINETTE.

Voulez-vous vous en repoſer ſur moy; pour peu que vous vouliez me ſeconder, je me charge de vous la rendre favorable...

CLITANDRE.

Nous peinerons dans cette affaire, la vieille eſt mutine, Mais voyons, n'importe, comment s'y prendre?

TOINETTE.

Demeurez icy avec moy vous, & vous allez voir Madame avec ces Domoiſelles; quoy qu'elle ait ordonné que l'on vous donnaſt vôtre congé, elle ne refuſera pas vôtre premiere viſite.

HENRIETTE.

Mais Toinette....

TOINETTE.

Ne craignez rien, faites ce qu'on vous dit, & gardez-vous ſur tout de contredire vôtre Mere, quelque choſe qu'elle vous diſe. Allez.

SCENE IX.

CLITANDRE, TOINETTE.

TOINETTE.

POur nous maintenant ſongeons un peu..

CLITANDRE.

Je te vois venir. Tu vas me rendre l'intrigant de ces deux affaires : tu me crois plus d'esprit qu'à l'autre.

TOINETTE.

Vous ne seriez pas de vôtre païs si vous n'en aviez d'avantage.

CLITANDRE.

Tu sçais mon foible, tu me loues, ça de quoy s'agit-il, voyons?

TOINETTE.

D'écarter vos Rivaux, & de vous rendre heureux, Si vous étiez homme à quitter l'épée pour la robe.

CLITANDRE.

Comment cadedis volontiers. Autre foible par où tu me prens. Vive la Robe en temps de paix, la guerre est finie, plus d'ennemis à vaincre, plus de gloire à prétendre, je pends la lame au croc, on n'a qu'à dire.

TOINETTE.

C'est déja quelque chose. Me répondriez-vous bien que vôtre amy Eraste de son côté n'eût point de repugnance à se faire Financier luy.

CLITANDRE.

Financier sandis, Financier, quel fat ne voudroit pas l'estre? Je te répons de luy, c'est un enfant de la balle, il est né dans un Grenier à sel. Baste, si le party ne luy duit pas je le prens pour moy; mais tu te railles de nous, je pense.

TOINETTE.

Non serieusement, faites-vous de Robe,

& luy Partisan, je vous fais épouser vos Maîtresses.

CLITANDRE.

Mais écoute donc, ma chere Toinette, je vais te parler confidemment. Pour être de Robe il faut de l'argent.

TOINETTE.

Et vous n'en avez guere, peut-être.

CLITANDRE.

Moins que tres-peu, ma pauvre enfant il vient force Noblesse de chez nous, mais point du tout de Lettres de Change. Tu es bonne personne, nous nous connoissons depuis long-tems; c'est toy qui m'as produit icy, le vieil est bon, tu sçais mes besoins, il faut me servir, je fais ta fortune.

TOINETTE.

Je ne demande pas mieux, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Commençons par le mariage, ayons d'abord la Nièce & l'argent, je me fais après tout ce qu'on voudra.

TOINETTE.

Il faut commencer par vous faire quelque chose: Vous accommoderiez vous d'être Conseiller d'un petit Presidial?

CLITANDRE.

Conseiller d'un Presidial? Conseiller du Diable en cas de besoin. Vous le Sergent & le Procureur, je ne sçais rien qui me repugne.

TOINETTE.

Tenez voicy un galant homme dont je

vous faire avoir la Charge à bon marché.

CLITANDRE.

La charge de cet homme, c'eſt un Crime d'auteur-ſens.

TOINETTE.

C'eſt vôtre Rival, Monſieur des Baliveaux.

CLITANDRE.

Mon Rival! On m'encanaille de la ſorte!

TOINETTE.

Paix, ne dites mot, & me laiſſez faire.

SCENE X.

DES BALIVEAUX, CLITANDRE, TOINETTE, MATURIN,

DES BALIVEAUX.

OH ça voila qui eſt donc fait, je vous retiens à mon ſervice. Comment vous appellez-vous?

MATURIN.

Maturin, Monſieur.

DES BALIVEAUX.

Maturin, bon tant mieux; voila un nom qui me plaît. Allons donc, Maturin, ne quittez point ma queuë de peur qu'on ne me prenne que pour un Avocat. Je ſuis un Gentilhomme, entendez-vous?

MA-

MATURIN.

Oüy, Monsieur, elle ne tombera point, je l'attacherois plûtôt à ma ceinture.

CLITANDRE.

Mais cadedis je suis deshonoré, Toinette, d'être en compromis avec ce fi sage.

TOINETTE.

Que vous importe, vous serez le preferé, & lui la dupe de l'avanture. Eloignez-vous pour un moment sans nous perdre de veuë, & reglez-vous sur le personnage que vous m'allez voir faire.

CLITANDRE.

Poursuis donc, allons, & chante sur quelle note tu voudras, je t'accompagneray de merveilles.

SCENE XI.

DES BALIVEAUX, TOINETTE, MATURIN.

DES BALIVEAUX.

Il faut avouer que j'ai bonne mine comme cela, c'eſt une belle choſe qu'une Charge de Robe.

TOINETTE.

Que vois-je? Monſieur l'Abbé des Baliveaux en robe longde. Vous ſeriez vous fait Procureur ou Commiſſaire, Monſieur?

DES BALIVEAUX *regardant derriere lui.*

Procureur ou Commiſſaire! Maturin.

MATURIN.

Je ne lâcherai rien, Monſieur, ne vous boutez pas en peine.

DES BALIVEAUX.

Je ſuis Conſeiller, ne voyez-vous pas bien.

TOINETTE.

Ah je vous demande pardon, je n'y prenois pas garde; mais vous avez là un domeſtique de ma connoiſſance, ſi je ne me trompe.

DES BALIVEAUX.

Ouy: c'eſt un garçon que j'ai pris en ar-

arrivant dans l'Hostellerie où je suis descendu de dessus mon cheval.

MATURIN.

J'ai pourtant trouvé condition tout du premier coup. comme vous voyez.

TOINETTE.

Et vous l'avez déja fait habillet de deüil?

DES BALIVEAUX.

Non, c'est mon juste au corps que je luy ay fait mettre en attendant; comme j'ai pris ma robe qui étoit dans ma valise pour venir voir ces Dames en ceremonie, je n'ai affairé que du pourpoint dessous, & cela sert à deux fins: car il me faut un laquais pour porter ma queuë quand je fais des visites, & j'ay oublié d'amener le mien, parce que je n'ay qu'un cheval.

TOINETTE.

On ne peut trop soûtenir les prerogatives de la Charge.

DES BALIVEAUX.

Oh allez, allez, je les soûtiens bien de toutes manieres. J'ai déja eu querelle avec nôtre Président, & s'il n'y a que trois jours que je suis reçû.

TOINETTE.

Est-il possible!

DES BALIVEAUX.

Cet animal-là veut que je ne m'asseye qu'au bout d'enbas, parce que je suis le dernier venu, & moy je suis de meilleure maison que lui; Oh je lui riray par le nez jour son clou, il me déchira ma robe, sa

il m'appella sot en pleine audiance devant tout le monde; mais cela n'en demeurera pas-là.

TOINETTE.

Vous en aurez raison.

DES BALIVEAUX.

Oh je le revendray sur ma parole. Le Procés est déja commencé, & si je n'étois pas si amoureux je pousserois la chose bien plus vigoureusement; mais l'amour me débauche, je quitte tout pour les beaux yeux de Mademoiselle Isabelle.

TOINETTE.

Quoy c'est Mademoiselle Isabelle qui vous attire en ce païs-cy, c'est d'elle que vous étes amoureux?

DES BALIVEAUX.

J'en perds l'esprit, Mademoiselle Toinette, & si Tanco le sçait bien. C'est elle qui m'a écrit de venir l'épouser. Oh Dame je suis devenu un bon party; voyez-vous.

TOINETTE.

Jen'en doute point, mais....

DES BALIVEAUX.

Et je deviendrai bien meilleur encor. Tenez depuis que je suis en train d'heriter, il me vient du bien de tous les côtez. Il y aura Mardy quinze jours que mon frere mourut de la colique. Le Vendredy suivant on fit l'enterrement de ma mere, qui avoit rendu l'ame la veille, & cinq jours aprés mon Oncle le Chanoine trépassa par

par apoplexie ; cela eſt bien heureux au nôtres.

TOINETTE.

Ouy vraiment. Que de ſucceſſions !

DES BALIVEAUX.

Ah ! me voilà bien, moi tout ſeul. Dieu merci, c'eſt ce qui fait que j'ai jetté mon plomb ſur Mademoiſelle Iſabelle, pour me rengendrer de la famille.

TOINETTE.

Ma foi Monſieur des Baliveaux vous vous y prenez mal pour l'obtenir.

DES BALIVEAUX.

Comment donc ?

TOINETTE.

Je vous avertis qu'elle a pour tous les gens de Robe une averſion épouvantable.

DES BALIVEAUX.

Que me dites-vous-là !

TOINETTE.

C'eſt ſon antipathie, vous dis-je, & ſi vous voulez que je vous parle franchement, je ne vois point d'autre moyen de vous en faire venir que de vous faire d'épée.

DES BALIVEAUX.

D'épée moy, moy aller à l'armée ? Non je ſuis vôtre valet. Je ne veux point me faire tuer dans le temps que j'herite.

TOINETTE.

Comment vous faire tuer. vous moquez-vous, on ne tuera plus, voila la paix faite.

DES BALIVEAUX.

Ah vraiment cela est vray, vous avez raison, je n'y songeois pas. Oh bien, bien; puisque la Paix est faite, j'iray à la guerre.

TOINETTE.

Vous prenez fort bien vôtre temps. Il vous faut d'abord acheter une Compagnie.

DES BALIVEAUX.

Un Compagnie ! Ah que je m'en vais bien faire soûtenir Monsieur le President quand je seray Capitaine.

MARTIN.

Capitaine morgué, ç'a ne vaut rian. Il m'enrôleroit peut-être; prenons garde à nous.

ATTENTION

SCENE VII.

CLITANDRE, DES BALIVEAUX, TOINETTE, MATURIN.

CLITANDRE.

Console-moy, ma chere Toinette, je suis le plus infortuné mortel qui soit sous la calotte du Firmament.

TOINETTE.

Qu'avez vous donc, Monsieur?

CLITANDRE.

Il faudra m'y resoudre. Je changeray d'état. Quy? en changeray. Mais que vois je? ah Ciel le joly Magistrat! l'aimable petit homme de Robe.

DES BALIVEAUX.

Hay, hay, hay, hay.

CLITANDRE.

Bonjour au tous. Quelle phisionomie!

DES BALIVEAUX.

Hay, hay, hay, qui est ce Monsieur-là, Mademoiselle Toinette?

TOINETTE.

Un Officier des parens de la maison. Tâchez de gagner les bonnes graces de cet homme-là. C'est luy qui peut tout sur l'esprit de vôtre Maîtresse.

DES BALIVEAUX.

Laissez-moy faire, je vais luy faire un petit compliment bien troussé : Bonjour, Monsieur, vôtre Serviteur, comment vous portez-vous ?

CLITANDRE.

Il vous remercie tous Cœurs & services. Que je vous embrasse mon cher ame Monsieur, que je vous croque de caresses, s'il m'est possible.

DES BALIVEAUX.

Haye, haye, haye. He bien, vous voyez, je me fais aimer de qui je veux.

TOINETTE.

Cela est vray. Vous avez un visage qui frape d'abord.

CLITANDRE.

Que j'envie vôtre sort, mon cher Monsieur, & vôtre profession surtout.

DES BALIVEAUX.

Ma profession, & pourquoy, s'il vous plait ?

CLITANDRE.

Me le demandez-vous ? je suis épris d'une personne dont la Tante a l'entestement de la Robe, & l'on me rebute, l'on me desespere, parce que je suis Capitaine.

DES BALIVEAUX.

Mademoiselle Toinette.

TOINETTE.

Monsieur.

DES BALIVEAUX.

Voicy une qui est admirable.

TOINETTE.

Tout le monde n'a pas les mêmes sentimens,

mens, comme vous voyez, & cela ſe rencontre le plus à propos du monde, s'il y avoit moyen....

CLITANDRE.

Je ſuis un grand chien n'eſt-ce pas, un grand miſerable.

DES BALIVEAUX.

Allez, allez, Monſieur, conſolez vous, je ſuis tout de même.

CLITANDRE.

Comment, comment donc? expliquez-vous; je n'entens point.

DES BALIVEAUX.

Je ſuis amoureux de Mademoiſelle Iſabelle, qui a l'enteſtement de l'épée, comme vous ſçavez.

CLITANDRE.

Ouy je le ſçais, je vous en répons.

DES BALIVEAUX.

Et Mademoiſelle Toinette dit qu'elle ne m'aimera point ſi je demeure Conſeiller.

CLITANDRE.

Comment? elle vous déteſtera, la peſte m'étouffe.

DES BALIVEAUX.

Si vous vouliez il y auroit un accommodement qui pourroit....

CLITANDRE.

Un accommodement! ah je vous entens, hé de tout mon cœur qu'à cela ne tienne, vous m'avez gagné l'ame, je ne ſçay par où; je me mettrois en pieces pour vous faire ſervice.

DES BALIVEAUX.

Monſieur, hay, hay, hay.

TOINETTE.

Vous êtes né coëffé, Monsieur des Baliveaux.

CLITANDRE.

Voilà qui est fait, Monsieur, je vous donne ma Compagnie, elle est complette d'hommes, de chevaux, d'équipage, poussez vôtre bonne fortune, je vous la mets sur la teste, faites en des choux & des raves.

DES BALIVEAUX.

Mais, Monsieur, il faudroit convenir.

CLITANDRE.

Non, Monsieur, point de conventions, jamais de marchez avec moy, j'agis sans interêt, je ne vous demande que vôtre amitié, & vôtre Robe seulement.

DES BALIVEAUX.

Que ma Robe, Monsieur, que ma Robe!

CLITANDRE.

Non, vous dis-je, & quelque petite Charge pour avoir droit de la porter. Vous en avez une aparemment?

DES BALIVEAUX.

Oüy, Monsieur.

CLITANDRE.

Je la prendray par forme de pot de vin. Allons vous-en chez le premier Tabellion, je vais vous y signer ma démission, & vous me donnerez la Robe, avec un papier pour le reste.

DES BALIVEAUX.

Que je vous ay d'obligation.

TOINETTE.

Allez viste, ne perdez point de temps; voila une bonne affaire.

MATURIN *en le tirant par la queuë de sa robe.*

Avec vôtre parmission, Monsieur, une petite parole. Quelque chose allez bailler la robe, il ne vous faudra plus porter la queuë, & vous auëz besoin de vôtre juste au-corps, que deviendray-je donc moy.

DES BALIVEAUX.

Mais je n'y plus que faire de toy. Tu n'as qu'à chercher condition ailleurs je te remercie.

MATURIN.

Vous n'avez plus que faire de moy!

DES BALIVEAUX.

Non.

MATURIN.

Morgué tenez donc, vela vostre peste de queuë, je m'en vais vous reporter vostre casaque, & rechercher la mienne.

Allons venez, mon cher Monsieur des Baliveaux, dépéchons, je grille de vous obliger pardevant Notaire.

SCE-

SCENE XIII.

TOINETTE, MATURIN.

TOINETTE.

VOstre nouvelle condition n'a pas beaucoup duré, Monsieur Maturin.

MATURIN.

Parguë, non, je ne sis pas chanceux; mais morgué n'importe, je ne me rebuterai point, j'ai eu teste de faire fortune moi tout seul, sans avoir obligation à personne. Je rencontrerai mieux une autre fois... Jusqu'au revoir, Mademoiselle Toinette.

SCENE XIV.

ISABELLE, TOINETTE.

ISABELLE.

HE' bien, ma chère Toinette qu'as-tu fait de Clitandre?

TOINETTE.

Je l'ay mis aux prises avec le Seigneur des

des Baliveaux. Vos affaires ſont en bon chemin ; Mais celles de vôtre Couſine comment vont-elles ?

ISABELLE.

La voicy avec ma Tante.

SCENE XV.

Mad. THOMAS, ISABELLE, HENRIETTE, TOINETTE, ERASTE.

Mad. THOMAS.

Je vous le demande en grace, Monſieur, ne revenez pas chez moi d'avantage.

ERASTE.

Je vous le demande à genoux, Madame, ne me donnez point un ordre auquel il m'eſt impoſſible d'obéir.

Mad. THOMAS.

Impoſſible, Monſieur !

ERASTE.

Oüy, Madame ; ſans le moindre de celles d'adorer la charmante Henriette.

Mad. THOMAS.

Adorez-là de loin, Monſieur & ſupprimez vos viſites.

TOI-

TOINETTE.

Madame a raiſon, Monſieur vous êtes de vrais gâte-filles tout tant que vous êtes, vous autres Officiers; & quand vous en avez frequenté quelqu'une, on a toutes les peines du monde à lui remettre un bon vernis ſur la reputation.

Mad. THOMAS.

Cela eſt vray, Meſdemoiſelles, entendez-vous?

TOINETTE.

Oh, ces Meſſieurs-là ne ſongent qu'à la bagatelle. S'ils avoient de bonnes intentions encore, des vuës pour le mariage par exemple, Madame n'eſt point aſſez ridicule....

ERASTE.

Me ſoupçonne-t'on d'en avoir jamais eu d'autres. L'unique but de mes deſirs, ce que je ſouhaite le plus au monde ce ſeroit d'avoir l'honneur d'être le gendre de Madame.

TOINETTE.

Hé que diantre ne parlez vous? Voicy qui change bien la theſe, Madame.

Mad. THOMAS.

Non cela ne change rien, Mademoiſelle Toinette, j'ay pris mon party, & je ne veux point que ma Fille épouſe un homme d'épée.

TOINETTE.

Un homme d'épée! j'entre dans vos ſentimens, cela eſt vray. De quoi ſert une épée dans un ménage? Le mariage eſt fait

pour

pour multiplier le genre humain, & des
éfées ne seroit qu'à le détruire, il faut
se rendre à cela Monsieur qu'avez-vous à
dire?

ERASTE.

Rien, Toinette, je passe condamnation pour l'épée. J'ay un Oncle Président d'un Grenier à sel, qui me persecute pour me faire prendre sa Charge.

TOINETTE.

Président d'un Grenier à Sel. Quelle trouvaille, Madame!

Mad. THOMAS.

Président d'où il vous plaira, j'ay donné ma parole à Monsieur Rapineau, je la luy tiendray en dépit de tout le monde; & à Monsieur des Baliveaux aussi, ma Niéce, entendez-vous.

TOINETTE.

C'est ce qu'il faudra voir.

SCENE XVI.

DES BALIVEAUX, Mad. THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, ERASTE, TOINETTE.

DES BALIVEAUX *en Officier.*

VOstre tres-humble valet, Meſdames. Vous voyez un nouvel Officier, qui avoit bien de l'impatience d'avoir l'honneur de poſſeder l'avantage de vous faire ſes tres-humbles reverences.

Mad. THOMAS

Comment, c'eſt Monſieur des Baliveaux.

DES BALIVEAUX.

A vous rendre mes tres-humbles ſervices, Meſdames.

Mad. THOMAS.

Comment donc, Monſieur, quel équipage eſt-ce-là? ne vous avez-vous pas mandé que vous étiez Conſeiller?

DES BALIVEAUX.

Conſeiller moy? je ne l'ai jamais eſté. Hé fy donc, Madame, ne parlez pas de cela.

TOI-

TOINETTE.

Fort bien, Monsieur des Baliveaux.

MAD. THOMAS.

Vous ne vous fûtes pas fait recevoir Conseiller, Monsieur?

DES BALIVEAUX.

Non vraiment, Madame, le Ciel m'en preserve, j'aime trop Mademoiselle vostre Niéce pour faire une sottise comme celle-là, & je sçay bien qu'il ne luy faut que des Capitaines.

HENRIETTE.

Que je trouve heureuse, ma Cousine, & qu'il est gracieux dans cet habit-là.

DES BALIVEAUX.

Oh, Mademoiselle, tres-humble serviteur, serviteur tres-humble.

ERASTE.

Je n'ay jamais vû de General qui eût cet air-là.

DES BALIVEAUX.

Serviteur tres-humble, Monsieur, tres-humble serviteur.

ISABELLE.

Quel amas de merite & de charmes, il n'y a pas moyen d'y resister.

DES BALIVEAUX.

Vous me confondez, vous m'extasiez, Mademoiselle, ma pauvre Toinette, que je te suis redevable.

TOINETTE.

Vostre servante tres-humble, Monsieur, vostre tres-humble servante.

DES BALIVEAUX.

Oh ç'a, ç'a, Madame Thomas, procedons

dons au Contrat, j'ay une rage d'estre vôtre Neveu.

Mad. THOMAS.

Je vous conseille de la moderer, Monsieur, car vous ne le serez point assurément.

DES BALIVEAUX.

Comme elle se mocque, Toinette. Allons donc je n'aime point les semblans moy, je parle tout de bon.

Mad. THOMAS.

Et je vous parle serieusement aussi, vous n'estes pas Conseiller, vous n'aurez pas ma Niéce.

DES BALIVEAUX.

Ah, ah.

SCENE XVII.

DES BALIVEAUX, Mad. THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, CLITANDRE, ERASTE, TOINETTE.

CLITANDRE *en Robe.*

ET moy qui suis Conseiller, Madame, l'auray-je cette Niéce. Hé donc.

Mad. THOMAS.

C'est vostre Clitandre, ma Niéce, si je ne me trompe.

CLI-

CLITANDRE.

C'eſt l'adorateur de vos volontez, Madame, un vray Cameleon d'amour. L'épée vous déplaît, je la quitte, & je la donne à ce nigaud.

DES BALIVEAUX.

Qu'eſt-ce à dire nigaud?

CLITANDRE.

Vous aimez la Robe, & je l'endoſſe; je me ſuis approprié la ſienne, & ſa Charge, tout pour l'honneur de vos bonnes graces, Madame; vous ſçavez bien pour qui je brûle, ne me rendrez-vous point heureux.

Mad. THOMAS.

Vous avez pris le bon party, Monſieur, & ſi ma Niéce a pour vous des ſentimens favorables, je vous promets de ne m'y point oppoſer.

ISABELLE.

Ma Tante.

DES BALIVEAUX.

Comment donc, Mademoiſelle Toinette, c'eſt de ma Maîtreſſe qu'il eſt amoureux, eſt-ce que ce n'eſt pas ſa Couſine.

TOINETTE.

Cela n'y fait rien. Ils vont être encore plus proches parens que cela, ſelon toutes les apparences.

Mad. THOMAS.

Que tardez-vous à vous expliquer, ma Niéce, avez-vous de la repugnance pour ce que je vous propoſe? Je le ſouhaite, & je vous le commande même.

ISABELLE.

Je vous demande pardon, ma Tante,

mon cœur eſt pour Monſieur des Baliveaux.

DES BALIVEAUX.

Hay, hay, hay, hay.

TOINETTE.

Je vous ay dit vray, comme vous voyez.

ISABELLE.

Mais le reſpect & la raiſon me déterminent à vous obeïr.

DES BALIVEAUX.

Oh dame, Madame Thomas.

Mad. THOMAS.

Ouais vous de là, vous êtes un benet.

DES BALIVEAUX.

Comme on me traite, Mademoiſelle Toinette.

TOINETTE.

Laiſez-la faire, puiſqu'elle vous aime, vous avez l'avantage une fois.

DES BALIVEAUX.

Cela eſt vray, ſon cœur eſt pour moy.

Oh bien, bien, qu'il l'emporte, je ne m'en ſoucie guéres. Je ſuis Capitaine toûjours, j'y donne mon conſentement auſſi; je veux ſigner le Contrat & être de la Nôce. Nous verrons qui ſera le plus fot de nous deux.

TOINETTE.

Vous nous ferez honneur, Monſieur des Baliveaux.

Mad. THOMAS.

Voicy Monſieur Raphaël le plus à propos du monde, c'eſt le mary que je donne à ma Fille.

CLITANDRE.

Monſieur Rapineau, Non Madame, voila mon amy, topez à luy, nous ſommes deux inſéparables.

SCENE XVIII.

Mr. RAPINEAU, Mr. DES BALIVEAUX, Mad. THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, ERASTE, CLITANDRE, TOINETTE.

Mr. RAPINEAU.

LEs Violons ont penſé nous manquer Madame ils étoient retenus par je ne ſçai combien de gens de toutes façons, qui font une piéce de Mascarade de Flandres, & qui ſe réjouiſſent enſemble de ce qu'on vient leur dire que la Paix eſt faite : mais ce ſera un ſurcroit de plaiſir pour nous, & voicy toute la bande que je vous ameine.

Mad. THOMAS.

Nous vous ſommes obligez, Monſieur Rapineau de ſonger ainſi à nous deſen-

nuyer dans la Province, & l'on reconnoi-
tra tous ces petits soins.

Mr. RAPINEAU.

Ah Madame!

CLITANDRE.

C'est moy qu'il en faut remercier, Madame, la façon de Mascarade est de mon idée; quand cela sera fait que je vous parle, Monsieur Rapineau, j'ay quelque petit compliment à vous faire.

Mr. RAPINEAU.

Vous me ferez s'il vous plaît, Monsieur, l'honneur d'être d'un souper que je donne ce soir à ces Dames.

CLITANDRE.

Il y a un souper encore? Je ne vous parle qu'aprés le souper.

Mr. RAPINEAU.

Quand il vous plaira, Monsieur: Allons, enfans avancez, & faites de vôtre mieux.

Marche des Acteurs du Divertissement.

SCENE XIX.

Mr. RAPINEAU, Mad. THOMAS, Mr. DES BALIVEAUX, HENRIETTE, ISABELLE, ERASTE, CLITANDRE, TOINETTE.

Mr. RAPINEAU.

Hé bien, Madame, la Mascarade?

Mad. THOMAS.

Elle est gracieuse & bien imaginée.

TOINETTE.

La bonne figure. Voyez donc, Madame, Monsieur Maturin qui est le garçon de l'aveugle.

Mr. RAPINEAU.

Ah le bourreau que vient-il faire, icy? comment s'est-il fourré-là?

DES BALIVEAUX.

C'est le laquais que j'avois, Mademoiselle Toinette.

Mad. THOMAS.

Il est assez plaisamment déguisé.

MATURIN.

Déguisé, Madame, il n'y a point de déguisement

guiſement là dedans, c'eſt morgué tout de bon.

Mad. THOMAS.
Comment tout de bon?

MATURIN.
Ouy, Madame, je veux apprendre à gagner ma vie, les parens en uſons trop mal, il ne faut dépendre de perſonne.

Mr. RAPINEAU.
Voyons le Divertiſſement dont, Madame, & laiſſez là....

MATURIN.
Ouy diverſiſſez-vous, & ne me faites pas parler, Madame.

TOINETTE.
Vous avez trouvé-là une mauvaiſe condition, Monſieur Maturin.

MATURIN.
Je voudrois morgué qu'elle fuſt encore plus pierre pour l'y faire plus de honte, à ce tygre-là.

Mad. THOMAS.
Comment donc quel tygre? que veut-il dire?

Mr. RAPINEAU.
Vous vous amuſez-là, Madame.... Va, t'en, mon enfant.

MATURIN.

Comment va-t'en? je ne dépens plus de vous : Il m'a ôté ma Commiſſion, mais..

Mad. THOMAS.

Il t'a ôté ta Commiſſion, qui?

MATURIN.

Vôtre Monſieur Rapineau, Madame. Voyez le beau plaiſir d'avoir une peſte de parent comme ça.

Mr. RAPINEAU.

Ah le traître, je ſuis perdu.

Mad. THOMAS.

Tu es parent de Monſieur Rapineau?

MATURIN.

Un tantinet, Madame il eſt le fils de mon pere & de ma mere.

Mad. THOMAS.

Monſieur Rapineau,

Mr. RAPINEAU.

C'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, qui ne veut rien faire, Madame, on l'abandonne à ſa mauvaiſe deſtinée.

CLITANDRE.

Voila un enfant de bonne maiſon. C'eſt-là le gendre que vous vouliez ma Tante, je ſerois donc le Couſin d'un garçon d'aveugle, cadedis tirez, Monſieur Rapineau, tirez.

Mr. RAPINEAU.

Monsieur....

CLITANDRE.

Disparoissez, & promptement, mais que le souper nous demeure, & n'y venez pas.

Mr. RAPINEAU.

Madame.

Mad. THOMAS.

Vôtre alliance ne peut faire honneur, ny plaisir, Monsieur, vous avez trop peu de soin de vôtre famille.

Mr. RAPINEAU.

Ah malheureux ! de quoy es-tu cause.

MATURIN.

Fatigué pourquoy m'avez-vous revoqué, vous vela revoqué vous, j'en fis bian aise.

CLITANDRE.

N'en faisons pas à deux fois. Vous venez de l'échaper belle, il vous faut un gendre : embrassez vostre maman, Cousine ; Allons mon amy, remercie Madame.

Mad. THOMAS.

Mais, mais...

ERASTE.

Madame.

Al-

CLITANDRE.

Allons, de la resolution, Madame Thomas.

Mad. THOMAS.

Hé bien qu'il ait la Charge de son Oncle, & je consens à tout.

ERASTE.

Il n'est rien que je ne fasse, Madame, pour avoir l'honneur de vous apartenir.

CLITANDRE.

Allons enfans de vôtre meilleur, nous avons tous le cœur en joye, nous prendrons tous part à la feste.

PRELUDIO.

No no, non voglio amarti piu,
Fingi damar mi,
Per disperar mi,
E sempor m'inganni tu.
Se vaghé son le tué bellezzé,
A maré son piu, lé tué aspezzé,
E poi ché m'inganni tu,
No no, non voglio amarti piu:
Adagia ché nel amar regna la pace,
D'el tuo splendor non vola face,
E poi ché m'inganni tu,
No no, non voglio amarti piu.

DIVERTISSEMENT.

LE THÉATRE REPRESENTE une Carmesse, ou Foire de Flandres.

Plusieurs personnes de differentes Nations se réjoüissent du retour de la Paix, & ridiculisent Mr. des Baliveaux qui leur a été recommandé par Chanére.

Mr. TOUVENEL Flamand.

Accourez par monts & par vaux,
Par bois & par plaines,
Pour voir le joly Capitaine
Des Baliveaux.

Il a quité la robe pour l'épée,
Salamalec à ce nouveau Pompée.

LE CHOEUR.

Salamalec avec nouveau Pompée.

ENTREE DE FLAMANS yvres tenans de pots de bierre avec des pipes à leurs bouches.

Mlle. GODEFROY Flamande.

Gens de Code & de Finance,
Voicy la Paix ne craignez plus les coups,
Puisque l'Amour n'est pas pour vous,
Aux champs de Mars montrez vôtre vaillance.

Et vous Guerriers pour cette fois
Pendez au croc le cimeterre,
Ou bien si vous voulez encore faire la Guerre,
Empruntez de l'Amour & l'Arc & le Carquois.

ENTRE'E DE M. FROMENT, & de Mlle. Godefroy.

MATURIN.

Vuidons encor ce pot de biarre;
Compere Piarre
Mon voisin,
Je crois, Dieu marcy, qu'à la fin
Nous voila quittes de la Guerre,
Et l'on dit que de delà l'Iau
Il eſt venu plus d'un battiau,
Tout chargez d'or & d'émeraudes,
Dont je ferons des gorges chaudes;
Tout chacun va vivre content,
J'aurons la Paix & de l'argent.

LE CHOEUR.

Tout chacun va vivre content,
J'aurons la Paix & de l'argent.

ENTRE'E DE DANGEVILLE & de Lolotte.

CLITANDRE.

Cadedis la plaiſante choſe,
La drôle de métamorphoſe,

Cujas

Cujas est devenu Dragon :
Si je n'étois las de la Guerre,
Je me ferois le Maître de la Terre,
Avec un pareil escadron :
Mais je présume
Que le bras
De ces soldats
Dans les combats
Ne seroit pas
Si redoutable que leur plume.

ENTRE'E DE Mr. FROMENT, & de Mademoiselle du Fei.

ENTRE'E DE Mlle CODEFROY seule.

AIR.

PRenez party jeunes Fillettes,
Prenez party la Paix est faite,
Et les Maris vont se donner :
Quand c'est la Guerre sur la terre,
Il faut songer à reparer
Les domages qu'a fait la guerre.

BRANLE.

Mr. TOUVENELLE.

Que l'Amour veuille vous faire,
Quand une belle a ſçû vous plaire,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais qu'un ſot [illegible] de nature
Puiſſe auſſi changer de nature,
Pour cela je n'en croiray rien.

MATURIN.

Qu'un Rat de cave inéxorable
Soit un jour empereur du Diable,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais qu'un Marotier veüille rendre,
Ce que ſa griffe a ſçû vous prendre,
Pour cela je n'en croiray rien.

Mlle LOLOTTE.

Qu'une Coquette aime & repreume
Un Amant que l'Hyver rameine,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais que pendant l'Eté la Belle,
A d'autres ait eſté cruelle,
Pour cela je n'en croiray rien.

DES BALIVEAUX.

Qu'un Gaſcon homme fort habile

Se creve quand il ſoupe en ville,
Pour cela je le crois fort bien ;
Mais qu'il ait des Lettres de Change :
Ou bien qu'à ſes dépens il mange,
Pour cela je n'en croiray rien.

Mlle GODEFROY.

Qu'un Tricotant voyant l'hyrondelle,
Faſſe le blocus d'une Belle,
Pour cela je le crois fort bien ;
Mais que malgré tout ſon manége,
L'Hyver il ne leve le ſiege.
Pour cela je n'en croiray rien.

FIN.

LA MATRONE D'EPHESE,

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

FROSINE, Suivante d'Euphemie.

SOSTRATE.

STRATON, Valet de Soſtrate.

CHRISANTE, Pere de Soſtrate.

LICAS, Valet de Chriſante.

UN CUISINIER.

La Scene eſt près d'Epheſe.

LA MATRONE D'EPHESE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LICAS, FROSINE.

FROSINE.

VENÇA, Licas, tandis que ton Maître ſe tuë à réſoudre ma Maîtreſſe à vivre, reſpirons ici un peu de bon air.

LICAS.

C'eſt bien dit, Madame Froſine :

ce tombeau me chagrine, l'imagination ; il me ſemble morgué que je ſuis plus en vie ici que là dedans.

FROSINE.

Pour moi, c'eſt à peu prés la même choſe : je meurs de faim ; n'as-tu rien, Licas ?

LICAS.

Si fait, j'ons quelque biſcuit, & d'aller bon vin ; voïa la bouteille, vous n'avez qu'à dire.

FROSINE *prenant un verre.*

Helas ! depuis trois jours que je ſuis ici avec Euphemie, je n'ai encore eu de ſecours, que celui que tu m'apportas hier *incognito* ; je te dois la vie, mon pauvre Licas.

LICAS.

Vous vous moquez, Madame Frosine ; il ne tient qu'à vous que je ne vous ſois plus ſecourable ?

FROSINE.

Mais moins au moins, ma Maîtreſſe croit que je ne bois ni ne mange non plus qu'elle ; dans les premiers mouvemens de la douleur, nous noüâmes la partie de mourir enſemble, & j'étois de bonne foi ; car je perd preſque un époux moi, dans celui de Madame.

LICAS.

Oui da ?

FROSINE.

Je ſerois bien aiſe de ſoutenir la gageure, au moins en apparence, juſqu'à ce que je lui aye fermé les yeux; verſe, Licas, verſe.

LICAS *après avoir verſé.*

O tatiguene! beuvez ſans ſcrupule; j'ons de la diſcrétion de reſte, n'y a qu'à lui bailler de l'exercice: tenez, il m'eſt preſque auſſi aiſé de garder un ſecret, que de boire un vâne de vin.

FROSINE *après avoir bû.*

Ah? ma Maîtreſſe en devroit bien faire autant.

LICAS *verſe & boit une ſeconde fois.*

Courage, Madame Froſine; encore un petit coup: là point de méfiance: ſi j'en parle, que cela me ſerve de poiſon.

FROSINE *boit encore.*

Cela me reſſuſcite, mon pauvre Licas.

LICAS.

Tant mieux, ce ſeroit un meurtre-da, de vous laiſſer mourir; vous n'êtes encore qu'un jeune abre; & ce ſeroit morguié bien du fruit de perdu.

FROSINE.

Il eſt vrai que la vie ſied bien à vingt ans, & je ne ſçais comment ma Maîtreſſe peut ſe réſoudre à la quitter ſi-tôt.

LICAS.

Alle a franchement grand tort de s'obſtiner à ça; alle ne l'aura pas plûtôt perduë qu'alle en ſera fâchée : alle n'eſt encore comme vous, que dans la primeur de ſon âge; & la vie eſt morguë bonne juſqu'à la lie.

FROSINE.

Ton Maître fait tout ce qu'il peut pour l'en perſuader; il ſoupire, il gemit à merveille; il lui dit les meilleures raiſons du monde : c'eſt grand domage qu'il ſoit ſi vieux.

LICAS.

Bon, bon, grand dommage ? hé jarniguoi, Madame Froſine ! un vieux vivant ne vaut-il pas encore mieux qu'un jeune deffunt ?

FROSINE.

Je connois Euphémie, la jeuneſſe & la bonne mine la mettroient cent fois mieux à la raiſon, que les plus beaux diſcours du monde : tien il y a deux ans qu'elle voulut s'engager parmi les Preſtreſſes de Diane; toutes les inſtances, toutes les larmes de ſa famille ne firent qu'opiniâtrer ſa petite ferveur; & elle commençoit enfin ſon ſerment à la Déeſſe, lors qu'elle aperçût un jeune homme, qui d'un clin d'œil, lui coupa la parole; les vapeurs la prirent, elle

le ſentit qu'elle n'étoit point faite pour Diane; il falut la marier huit jours après, & le jeune homme enfin devint l'époux qu'on pleure aujourd'hui.

LICAS.

Alle va comme ç'a du blanc au noir ? oh tatiguié ? qu'alle eſt femme cette femme là ! mais à propos du deffunt, c'étoit un brave homme ! à ſa ſanté ; je vous la porte. *Licas verſe & boit encore.*

FROSINE *après avoir bû auſſi.*

Ah !

LICAS.

Vous vous plaiguez ? m'eſt avis, pourtant que le vin n'eſt pas mauvais ?

FROSINE.

Ce n'eſt point le vin Licas, c'eſt le deffunt que je plains.

LICAS.

Bon pour cela ! il y a un an que je le connoiſſions mon Maître & moi : quand ils venions chez nous lui & Madame Euphemie, ils batifoliont ſans ceſſe enſemble; ils étions morgué ſi afolez l'un de l'autre, qu'on ne les eut jamais pris pour mari & femme.

FROSINE.

Helas ! le pauvre homme s'eſt tué à aimer ma Maîtreſſe !

LICAS.

Je le croi ma foi bien ; Madame Frosine ; ç'a uſe terriblement un jeune homme : encore un petit varre de conſolation.

FROSINE *fait remplir ſon verre & le rend auſſi-tôt à Licas.*

Oui da, Licas... mais j'entens du bruit ? c'eſt ton Maître... non Licas, vous avez beau me preſſer, je ne prendrai pas le moindre ſoulagement que ma chere Maîtreſſe ne m'en donne l'exemple.

LICAS *en beuvant le vin qu'il a verſé à Froſine.*

Vous me refuſez, Madame Froſine ? Eh bien ! c'eſt un affront qu'il faut boire.

SCENE II.

FROSINE, LICAS, CHRISANTE,

CHRISANTE.

AH ma pauvre Froſine ! ah mon pauvre Licas !

FROSINE & LICAS.

Hé bien ?

CHRISANTE.

Il n'y a pas moyen de le fléchir ; mes prieres & mes larmes aigriſſent encore ſon deſeſpoir ; & pour tout le prix de mes ſoupirs, la cruelle me conjure de la laiſſer mourir en repos.

FROSINE.

Adieu, donc, Monſieur, je m'en vais lui tenir compagnie.

LICAS *à part.*

Elle n'a morgué garde.

CHRISANTE.

Va, ma pauvre enfant, mais dis-lui bien encore que ſa reſolution m'aſſaſſine ; & qu'elle devroit vivre au moins par pitié pour moi.

FROSINE.

Franchement Monſieur, ce ſeroit ſi prendre un peu tard ; les Dieux ſçavent ce que nous avons mangé depuis trois jours !

LICAS *à part.*

Et moi auſſi.

CHRISANTE *embraſſe Froſine.*

Adieu ma pauvre Froſine, que je crains bien de ne plus revoir Euphemie !

SCENE III.

CHRISANTE ET LICAS.

LICAS.

ALlons Monſieur, venez vous repoſer; il eſt morgué heure induë de conſoler des vêuves.

CHRISANTE.

J'ai toutes les peines du monde à me ſoutenir; je me meurs de douleur & d'amour.

LICAS.

Et de ſoixante & dix ans, Monſieur: c'eſt vôtre grande maladie; eh morgué n'eſt-il pas honteux d'entreprendre à vôtre âge, de reſſuſciter une veuve de vingt ans!

CHRISANTE.

Helas, helas!

LICAS.

Avec vos helas; vous ne bougez; déraſons, vous dis-je: il eſt tems de ceder la place aux hibous.

CHRISANTE.

Je ne ſçaurois m'éloigner d'Euphemie.

LI-

LICAS.

Que je voudrois bien que ceux qui veillont à la garde de ce fripon de qualité qu'on brancha hier, nous prissint pour gens qui cherchons à le débrancher, j'iriins morgué coucher malgré vous; mais en prison, & vous le meriteriez bian.

CHRISANTE.

Ne crain rien, Licas; c'est mon fils qu'on a posté là avec sa troupe; & je craindrois bien plûtôt qu'il ne découvrit ma passion pour Euphemie.

LICAS.

Quoi, vôtre fils! je suis impatient de le connoître; depuis trois ans qu'il est en campagne je ne sçavois pas tant seulement qu'il fut de retour; mais ce n'est pas là un emploi pour ly?

CHRISANTE.

Il est depuis trois jours à Ephese; & comme la justice qu'on fit hier importe tout-à-fait à l'Etat; j'ai appris qu'on l'avoit choisi extraordinairement pour empêcher qu'on n'enlevât le criminel, & qu'on ne frustrât le peuple de cet exemple-là.

LICAS.

N'importe; Monsieur, retirons-nous, il ne fait point bon aux environs, de ces soldats: ce sont des brutaux

qui vous cherchont querelle, & qui vous obligeont ſouvent à troquer vôtre bourſe contre des gourmades.

SCENE IV.

CHRISANTE, & LICAS *d'un côté*, STRATON & LE CUISINIER *de l'autre.*

STRATON.

NOtre lumiere eſt éteinte; je meurs de peur : la nuit eſt terriblement noire!

LICAS *à Chriſante.*

On parle autour de nous, Monſieur; éloignons-nous de grace : je devrions être déja bien loin.

STRATON *au Cuiſinier.*

J'entens quelqu'un, on en veut peut-être à nôtre ſoupet? je tremble! mais n'importe, il faut intimider les autres: qu'on marche en bon ordre, & faites-moi ſauter la cervelle à tout ce qui vous ſera ſuſpect.

CHRISANTE *à Licas.*

Ce ſont ces brutaux de ſoldats, ils n'en veulent pas à moins qu'à la cervelle.

LICAS.

N'ayez pas peur, je vais fermer ma Lanterne ; & je tacherons d'échaper dans l'obſcurité.

Chriſante prend la main de Licas, qui rencontre rudement le Cuiſinier, & le fait tomber avec tout le ſouper dont il eſt chargé.

LE CUISINIER *en tombant.*

Miſericorde !

STRATON *tombant auſſi.*

Ah, je ſuis bleſſé !

LICAS *à Chriſante.*

Suivez-moi.

SCENE V.

STRATON ET LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

MOnſieur Straton ?

STRATON.

Eh bien ?

LE CUISINIER.

Tout le ſouper eſt renverſé !

STRATON.

Ah, je ſuis mort ! comment faire ?

LE CUISINIER.

Ma foi, vous ferez comme vous l'entendrez ; j'ai la tête tout en ſang ; je m'en vais me faire penſer.

SCENE VI.

STRATON *ſeul.*

O Ciel ! je ne reviens point de ma frayeur ! eſt-il poſſible que depuis que je ſers un homme de guerre, je n'aye pû encore attraper un brin de courage ? il faut que la nature ſoit bien obſtinée ! il n'y a plus perſonne, je penſe ? ſi fait ! non, je me trompe, je croyois ſentir le vent d'une épée. Que vais-je devenir, malheureux ! mon Maître ce ſera impatienté ; j'ai perdu du tems à goûter le vin : s'il faut avec cela, que je retourne ſans le ſouper, mon Maître ne jeûnera point impunément ; je ſerai roüé de coups de bâton : le moyen auſſi de rien ramaſſer ſans lumiere !

SCE-

SCENE VII.

SOSTRATE, STRATON.

SOSTRATE.

MOn coquin de Valet ce ſera enyvré quelque part!

STRATON *effrayé.*

Ah, Monſieur! quartier! ſauvez-moi la vie.

SOSTRATE.

C'eſt donc vous, Monſieur le maraud?

STRATON.

Quoi, ce n'eſt que vous Monſieur? ah, je tremble encore! je vous ai crû un de ces fripons qui viennent de renverſer vôtre ſouper.

SOSTRATE.

Comment donc? que parle-tu de ſouper renverſé?

STRATON.

Helas, Monſieur, je vous en demande pardon! ils étoient plus d'une douzaine qui viennent de fondre ſur celui qui le portoit: Le pauvre garçon en a été bleſſé; j'ai crû l'être moi! &

je

je ne ſçais ce qui ſera réchapé du ſouper.

SOSTRATE.

Maudit poltron ! voilà comme tu me ſers ! tu mériterois que je te fiſſe mourir ſous le bâton ?

STRATON.

Eh Monſieur ! le courage ne cede-t-il pas toûjours à la force ?

SOSTRATE.

Tien, double lâche, prend la lumiere; & cherche ce qu'on nous aura laiſſé.

STRATON *cherchant avec la lenterne*

Bon, bon, Monſieur ! il n'y a que demi mal : voilà déja le pain & le vin !

SOSTRATE.

Encore eſt-ce quelque choſe.

STRATON.

Vivat, voilà encore le pâté tout entier !

SOSTRATE.

Il faut donc ſe conſoler du reſte.

STRATON.

Ma foi, vous n'aurez pas grande peine ; voilà encore le roſt en aſſez bon état : *Mettant un poulet dans ſa poche*, il n'y manque qu'un poulet, Monſieur.

SOSTRATE.

Ce n'eſt qu'une bagatelle : releve tout cela ; & ſuis moi.

SCE-

SCENE VIII.

SOSTRATE, STRATON & EUPHEMIE *derriere le Theatre.*

EUPHEMIE.

HElas!

SOSTRATE.

Mais qu'entens-je?

STRATON.

Quoi, Monsieur?

SOSTRATE.

On se plaint ici quelque part?

EUPHEMIE.

Helas!

SOSTRATE.

Je ne me trompe point; c'est de ce côté-là: aproche.

STRATON.

Helas, Monsieur, qu'allez-vous chercher?

SOSTRATE.

Voilà un tombeau magnifique!

STRATON.

Croyez-moi, Monsieur; ne troublons point le repos des morts: allons nous en.

EU-

EUPHEMIE.

Helas ! helas !

SOSTRATE.

Les ſoûpirs redoublent ; quelqu'un eſt enfermé là dedans : va voir.

STRATON.

Moi, Monſieur ? je ne ſuis point curieux.

SOSTRATE.

Va voir, te dis-je, ou...

STRATON.

J'enrage !

SOSTRATE.

Hé bien ?

STRATON *revenant effrayé.*

Ah, Monſieur, je ſuis perdu !

SOSTRATE.

Quoi donc ! qu'as-tu vû ?

STRATON.

Deux lutins, Monſieur, deux fantômes effroyables !

SOSTRATE.

Inſenſé !

STRATON.

Non, Monſieur, il n'y a rien de ſi vrai : cela n'étoit pas d'abord plus haut que çà ; mais dès que cela m'a vû, cela s'eſt hauſſé tout d'un coup, de douze pieds au moins ; & j'ai vû l'heure que cela me tordoit le cou !

SOSTRATE.

Tu me ferois perdre patience, avec tes visions!

STRATON.

Je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a rien de si affreux! cela est tout noir des pieds jusqu'à la tête: cela a par derriere, une queuë à perte de vûë; & il me semble avoir vû par devant, des griffes longues de cela!

EUPHEMIE.

Helas! helas!

STRATON *effrayé.*

Prenez garde, Monsieur! prenez garde!

SOSTRATE.

Je suis las de t'entendre; laisse-moi: je veux voir moi-même.

STRATON.

Ah, Monsieur, que dites-vous là! voulez-vous vous perdre? Vous sçavez quel risque vous courez à abandonner si long-tems vôtre poste? il y va de la vie! & si ce que les Magistrats ont craint arrivoit; vous sçavez qu'il n'y a point de grace à attendre? helas, Monsieur, ne m'exposez point à vous perdre!

SOSTRATE.

Tai toi, poltron! tous mes gens ne te ressemblent pas grace aux Dieux; &

je

je peux me repoſer ſur leur courage : mais je vois quelqu'un, ce ſont des femmes ?

STRATON.

Vous vous trompez, Monſieur; ce ſont deux lutins, ſur ma parole.

SOSTRATE.

Regarde donc, lâche !

STRATON.

Ah, Monſieur ! ce n'eſt pas cela que j'ai vû ! vous verrez que les lutins auront pris cette forme là pour vous attirer ſous leurs griffes !

SCENE IX.

SOSTRATE, STRATON *d'un côté*, EUPHEMIE ET FROSINE *de l'autre.*

FROSINE *à Euphemie.*

DE grace, Madame, éloignez-vous un moment de ce funeſte objet : donnez quelque tréve à vôtre déſeſpoir, & plaignez-vous du moins ſans vous arracher les cheveux, & ſans vous meurtrir de vos propres mains.

EUPHEMIE.

Ah, ma chere Froſine, que la mort eſt lente ! & que j'ai d'impatience d'embraſſer l'ombre de mon époux !

SOSTRATE *à Straton.*

Je vois ce que c'eſt, Straton : voilà ſans doute cette Euphemie dont la beauté & la douleur ſont ſi célébrés dans Epheſe ?

STRATON.

Cela pourroit bien être, Monſieur ; je commence à me raſſurer : on dit qu'elle s'eſt enfermée dans le tombeau de ſon mari pour s'y laiſſer mourir de douleur ; il feroit beau voir cela, Monſieur, pour la rareté du fait !

SOSTRATE.

Le recit m'en avoit déja attendri ; mais la preſence de cette Dame me cauſe encore tout une autre émotion !

FROSINE *à Euphemie.*

Je vous avoüerai, Madame, que de moment en moment, votre réſolution de mourir me paroît moins raiſonnable : je trouvois beau d'abord que vous portaſſiez l'amour conjugal à un excès qui fit parler de vous ; mais je trouve à preſent que c'eſt une foibleſſe, & qu'au bout du compte, tout cet honneur-là ne vaut pas la vie ; le bon homme Monſieur Chriſante devroit bien vous en avoir perſuadée !

EU-

EUPHEMIE.

Ah, Froſine, ne m'en parle point, je le déteſte ! il m'aime, il a oſé me le dire, on ne pouvoit m'outrager plus vivement, dans l'état où je ſuis !

FROSINE.

Hé bien, Madame, oubliez Chriſante ; mais rapellez ſes raiſons : quel dommage, comme il vous diſoit ſi bien, de vous enterrer toute vive à vingt ans ! La nature vous a-t'elle prodigué tant de charmes, pour en priver ſi tôt le monde ? & jeune & belle comme vous êtes, croyez vous vous être aquitée envers elle, en faiſant le bonheur d'un ſeul homme ?

EUPHEMIE.

Helas, ma chere Froſine, je ne veux pas ſeulement me ſouvenir qu'il y en ait d'autres ſur la terre ! tous les hommes qui vivent me font horreur ! je trouve les Dieux injuſtes de leur laiſſer un bien qu'ils raviſſent à mon époux ! faut-il, hélas, que les plus dignes de la vie, en joüiſſent toûjours le moins !

SOSTRATE *à Straton.*

Je ne me poſſede plus, Straton ! il faut que je lui parle ; & je veux tout tenter pour la ſauver.

STRATON *à part.*

Voyons un peu comme il s'en tirera !

SCE-

SCENE X.

EUPHEMIE, FROSINE, SOSTRATE, STRATON.

SOSTRATE *en abordant Euphemie.*

NE me regardez point, Madame, comme un importun qui vienne ici condamner vôtre douleur, & la redoubler peut-être en la combattant : elle ne ſçauroit être injuſte, puiſque vous vous y abandonnez ; & vous ſçaurez ſans doute lui donner des bornes, dès que la raiſon l'exigera.

STRATON *à part.*

Bien débuté, ma foi !

SOSTRATE.

Qu'il me ſoit ſeulement permis, Madame, de recüeillir ici des larmes ſi précieuſes ; & d'envier toute ma vie, le ſort de celui pour qui on les verſe.

EUPHEMIE *bas à Froſine.*

O Ciel, ma chere Froſine ! que vois-je, & qu'entens-je ?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Un jeune homme & un compliment, Madame, tous deux aſſez inſinuants, ce me ſemble.

SO-

SOSTRATE.

Le hazard vient de me conduire ici; mais ce n'eſt plus lui qui m'y arrête: je ſens que je m'intereſſe à vôtre douleur; l'excés de vôtre attachement pour un époux m'en inſpire un pour vous, que je ſens naître avec plaiſir: non il n'eſt point ailleurs d'ame faite comme la vôtre; & quand vous ne ſeriez pas la plus belle perſonne du monde, comme vous l'êtes, vous ne laiſſeriez pas d'être encore la plus adorable.

EUPHEMIE *bas à Froſine.*

Que me dit on, Froſine! quoi la douleur & la défaillance ne m'auroient pas encore renduë affreuſe?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Non, vraiment, Madame: il eſt vrai que vos charmes tirent à la fin; mais vous ſerez belle juſqu'au dernier ſoûpir.

SOSTRATE.

Quoi, Madame! vous ne daignez pas répondre à mon zele? vôtre eſprit eſt tout occupé de ce que vous avez perdu? & vous n'honorez pas de la moindre attention la part & l'intérêt qu'on prend à vôtre perte? encore une fois, Madame, ne craignez rien; je ne veux point vous diſtraire de vôtre douleur:

épan

épanchez seulement avec moi, des sentimens que je respecte ; laissez-moi voir ces yeux noyez de larmes, que j'admire : il n'appartient qu'à des veuves moins sinceres de cacher des yeux qui les servent mal.

EUPHEMIE.

Helas, Monsieur! quels yeux voulez-vous voir ? les larmes les ont éteints, & la mort va bien-tôt les fermer!

SOSTRATE.

La mort va bien-tôt les fermer ? ô Ciel! que dites-vous ?

EUPHEMIE.

Oüi, Monsieur, le parti en est pris; j'aurai bien-tôt la consolation de rejoindre mon cher époux!

SOSTRATE.

Vous mourriez ? vous, Madame, vous mourriez ? non, l'estime que j'ai conçûë pour vous, ne me laisse pas la liberté de vous en croire : vôtre ame est capable de douleur ; mais elle ne sçauroit l'être de desespoir.

FROSINE.

Il y a pourtant trois jours que nous n'avons mangé!

SOSTRATE.

Trois jours! ô Ciel, trois jours! que vous m'allarmez! trois jours,

Madame, & vous vivez encore ! trois jours, mon pauvre Straton !

STRATON.

Ce n'eſt pas ma faute.

SOSTRATE.

Ne perdez point de tems, Madame; il faut réparer tout à l'heure, la défaillance où vous vous êtes réduite : ô Ciel, trois jours ! il me ſemble que vous allez expirer à tout moment !

EUPHEMIE *bas à Froſine.*

Qu'il eſt preſſant, ma chere Froſine! ne trouves-tu pas qu'il a quelque choſe du défunt ?

FROSINE *bas à Euphemie.*

Oüi, Madame ; le don de vous plaire, ſi je me trompe.

SOSTRATE.

Straton, cherche vîte dequoi faire une table ; couvre-là de ce que nous avons : il faut que Madame prenne du ſoulagement tout à l'heure.

FROSINE.

Je l'aiderai plûtôt ; il n'y a rien que je ne faſſe pour ſauver la vie à ma Maîtreſſe.

STRATON *à part.*

Ah, mon pauvre ſouper ! vous allez être englouti !

Straton & Froſine vont chercher dequoi faire une table.

SCE-

SCENE XI.

EUPHEMIE, SOSTRATE.

EUPHEMIE.

NOn, Monſieur, rien ne peut me réſoudre à vivre ! après l'époux que j'ai perdu, il n'y a plus de conſolation pour moi !

SOSTRATE.

Eh quoi, Madame ! n'eſt-ce pas offencer cet époux même que vous pleurez, que de lui vouloir ſervir de victime? croyez-vous que ſon ombre en veüille à vos jours? eh, quel tigre ſeroit plus crüel que lui, ſi ce ſacrifice pouvoit lui plaire?

EUPHEMIE.

Helas, Monſieur ! le Ciel nous avoit faits pour être toûjours unis l'un à l'autre ; je ne fais que ſuivre ma deſtinée : je ſentis cette fatalité dès la premiere fois qu'il s'offrit à ma vûë ; & depuis cet heureux moment, je n'en ſçache point où je n'aye été uniquement occupée de lui : ſi j'ai à me reprocher quelque diſtraction, ce n'eſt que depuis

que vous me parlez ! ah, ah, ah !

SOSTRATE.

Madame...

EUPHEMIE.

C'étoit, Monſieur, la jeuneſſe & la douceur même : quelle complaiſance, quel amour n'avoit-il pas pour moi ! ſa paſſion ne s'eſt jamais rallentie d'un inſtant : il me proteſtoit ſans ceſſe qu'il m'aimeroit toute ſa vie ; & ſon dernier ſoûpir étoit encore un ſoûpir d'amour ! ah, ah, ah !

SOSTRATE.

Hé bien, Madame, j'y conſens, rappellez tous les plaiſirs que vous avez goûtez dans cette union ; c'eſt pour ces plaiſirs mêmes que vous devez vivre ! l'amour peut vous réſerver un nouvel amant auſſi digne que le premier de toute vôtre tendreſſe, & peut-être encore plus épris de vos charmes.

EUPHEMIE.

Oh pour cela, non, Monſieur ; on ne ſçauroit m'aimer plus tendrement que le défunt m'aimoit.

SOSTRATE.

On ne ſçauroit auſſi vous aimer moins, Madame ; l'amour n'eſt point un ſentiment dont vous deviez tenir aucun compte : on le ſent malgré ſoi, dès qu'on a le bonheur de vous voir ;

& s'il ne tenoit qu'à vous adorer, pour mériter quelque chose auprès de vous, je sens trop que j'aurois droit à toutes vos bontez.

Il lui baise la main.

EUPHEMIE.

Vous abusez de ma douleur; je n'ai pas la force de résister.

SCENE XII.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

Frosine & Straton apportent une table, & la dressent ensemble.

SOSTRATE *à Straton.*

AVez-vous fait, Monsieur, Straton?

STRATON.

Bien-tôt, Monsieur Sostrate.

EUPHEMIE *à Sostrate.*

Non, vous dis-je, ne croyez pas me réduire à ce que vous voulez; j'ai même à présent plus d'une raison pour mourir: je ne veux plus vous entendre; j'ai honte de vous avoir entendu;

laiſſez-moi mourir ; & laiſſez moi mourir fidéle.

SOSTRATE.

Qu'entens-je ! & que dois-je penſer ?

EUPHEMIE.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; & ceſſez de tenter ma conſtance.

SOSTRATE, *à Straton.*

Je ne vous quitte point, achéve.

SCENE XIII.

FROSINE & STRATON *mettant le couvert.*

STRATON.

IL me ſemble, mon enfant, que ta Mattreſſe commence à plier ?

FROSINE.

Mon enfant ! ta Maîtreſſe ! nous ſommes déja bien familier, Monſieur Straton ?

STRATON.

Eh oüi, vraiment ; tu és ſuivante, je ſuis valet, nous nous connoiſſons de reſte : ne veux-tu pas que je debute, ne me regardez point, Madame, comme un importun qui... je t'en répons ; c'eſt

c'eſt la langue des Maîtres : je te parle la mienne.

FROSINE.

Eh là, là, ne te fâche point ; ſans façon, mon enfant, puiſque c'eſt la maniere.

STRATON.

Entre nous donc, le déſeſpoir de ta Maîtreſſe commence à ſe battre en retraite ? il devroit être à moitié rendu de famine ?

FROSINE.

Ton Maître ne lui fait point de quartier.

STRATON.

Tu manquois de vivres auſſi, toi ? il eût fait bon t'aſſiéger ? tu n'aurois guéres tenu ?

FROSINE.

Si fait, ſi fait, je ne me ſerois renduë, ma foi, qu'à bonnes enſeignes.

STRATON.

Il eſt vrai que tu n'as point un viſage à avoir jeûné trois jours.

FROSINE.

Il n'y a pourtant guéres moins.

STRATON.

C'eſt donc le ſommeil qui t'engraiſſe ?

FROSINE.

A peu près.

STRATON.

Un mari ne te vaudroit rien ? cela troubleroit ton repos ?

FROSINE.

On s'accoûtume à tout.

STRATON.

Tu n'en as donc jamais eu de mari ?

FROSINE.

Non pas, que je ſçache.

STRATON.

Ma foi, je ne ſçache point non plus avoir eu de femme ; ſur ces deux prétendues cauſes d'ignorance là, nous pourrions bien faire affaire enſemble ?

FROSINE.

Je n'aurois jamais le courage de conclure : tu vois ce que coûte un mari, quand on vient à le perdre ?

STRATON *aprêchant du tombeau.*

Bon, bon, tu te mocques ! il n'y a rien de ſi doux à pleurer qu'un mari. Tien, regarde, le ſiége n'avance pas mal ? voilà déja mon Maître au pied du rempart ! Courage, on ne tient plus ; la victoire eſt à nous ; on capitule !

FROSINE.

Les Dieux veüillent que ce ſoit à de bonnes conditions !

SCE-

SCENE XIV.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

STRATON *à Euphemie qui sort du tombeau avec Sostrate.*

ON a servi, Madame.

EUPHEMIE.

Ah, Sostrate! à quoi sçavez-vous me réduire? Par quel enchantement puis-je consentir à vivre, & à vivre pour vous?

SOSTRATE.

Achevez, Madame; & ne négligez rien pour conserver une vie dont tout le bonheur de la mienne va dépendre.

STRATON *présentant un verre à Euphemie.*

Goûtez au vin, Madame.

SOSTRATE.

Mettons-nous à table.

EUPHEMIE *à Frosine.*

Tu me vois rougir, ma chere Frosine, mais si tu sçavois tout ce que Sostrate m'a dit?

FROSINE.

Oh, je le ſuppoſe à merveilles : vous êtes juſtifiée de reſte ; & le défunt n'y ſçauroit trouver à redire.

EUPHEMIE.

C'eſt par les mêmes ſentimens qui m'avoient touchée dans mon époux, que Soſtrate vient de m'attendrir encore : c'eſt l'ame & le cœur d'un mari que j'aime en lui ; & je crois n'avoir plus perdu que certains traits de viſage indifferens pour une ame délicate.

STRATON *lui preſentant à boire.*

C'eſt, morbleu, bien dit, Madame ! il faut boire là-deſſus.

SOSTRATE.

Je ſuis délicat auſſi, belle Euphemie ; & je ſens que j'exigerai bien-tôt de vous, un amour qui ne ſe rapporte qu'à moi : je ne veux point nourrir en vous la penſée d'aucun autre ; & ce ſera peu pour moi de vous avoir conſolée, ſi je ne parviens à vous faire oublier que vous ayez jamais eu beſoin de l'être.

STRATON *donnant à boire à Soſtrate.*

Mon Maître eſt délicat, voyez-vous ? ce n'eſt pas aſſez que le vin ſoit bon ; il y a encore une maniere de le verſer, tenez, qu'il préfére au vin même.

FRO-

FROSINE *s'étranglant en mangeant.* Hem, hem, hem, hem!

STRATON.

Tu joües à t'étrangler, Frosine; ne va pas si vîte: boi un coup.

FROSINE *un verre à la main.*

A nôtre Libérateur.

STRATON *en prenant un autre.*

Oh parbleu, je te ferai raison; mon Maître excusera mon zéle.

SOSTRATE.

Va, je te le pardonne; mange aussi: tu iras ensuite voir ce qui se passe à mon poste, pour m'en donner des nouvelles.

STRATON *se mettant à table.*

Volontiers, Monsieur.

SOSTRATE *du côté de Straton.*

Ah, que je suis charmé, Straton! & que ma premiere passion est violente!

STRATON *lui répond la bouche pleine.*

Bon.

SOSTRATE.

As-tu jamais vû plus de graces ensemble? & conçois-tu qu'on puisse être plus aimable?

STRATON *mangeant toûjours.*

Non.

SOSTRATE.

Di donc, ne la trouves-tu pas la plus touchante, la plus belle perſonne du monde?

STRATON.

Oüi.

SOSTRATE.

Ah, je ſens que je l'aimerai éternellement!

STRATON.

Soit.

SOSTRATE.

Que tu me réponds mal!

STRATON.

Je mange bien, Monſieur.

SOSTRATE.

Verſe à boire.

STRATON *beuvant lui-même le vin qu'il verſe.*

A vos inclinations, Madame!

SOSTRATE.

Eh, maraut! eſt-ce là ce que je te dis? verſe-nous à boire.

STRATON.

Eh là là, Monſieur! il n'y a qu'à s'expliquer.

SCENE XV.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON, LICAS.

LICAS *trouvant Euphemie à table.*

AH, ah, ah, ah! teſtidieuſme, que ſtila eſt drôle!

EUPHEMIE.

Qu'eſt-ce donc?

SOSTRATE.

Pourquoi ces éclats?

LICAS.

Eh morgué qui ne riroit pas? mon Maître eſt comme un fou dans ſon lit; il prononce à tout bout de champ le nom de Madame, avec des hélas ſi douloureux que ç'a vous feroit pitié à vous-même: ah, ah, ah, ah!

EUPHEMIE.

Hé bien?

LICAS.

Hé bian, l'impatience l'a pris de ſçavoir de vos novuelles; & il ſe ſeroit levé pour en venir apprendre, ſi je ne l'en euſſions empêché: mais il a voulu à toute force que je vinſſe voir ſi vous

eſtiez morte... ah, ah, ah! je ne m'attendois morgué pas de vous trouver ſi en vie que ç'a.

FROSINE.

En és-tu fâché, Licas?

LICAS.

Courage, Madame Froſeine! vous faites donc vos deux repas par nuit?

FROSINE.

C'eſt à Monſieur que nous devons le miracle que tu vois.

LICAS.

J'entens, j'entens; vela de ce que vous me diſiez tantôt, qui mettoit Madame à la raiſon.

FROSINE.

Il s'en faut bien ma foi, que ton Maître n'ait l'air auſſi perſuaſif!

LICAS.

Il s'en faut morgué près de cinquante ans; mais que diſent à tout cela les manes du mari?

STRATON.

Pas le mot, comme tu vois.

LICAS.

Vela, palſangué, un bon défunt!

SOSTRATE.

Oh ç'a, Monſieur Licas! prétendez-vous encore long-tems troubler nos plaiſirs?

LI-

LICAS.

Non, morguenne; ſi le mari eſt un bon défunt, je ſuis un bon vivant, moi: me vela prêt de boire à vos ſantez pour marquer que j'ons bonne intention.

FROSINE.

Volontiers, je t'en veux verſer moi-même.

SOSTRATE.

C'en eſt aſſez, Straton; va faire un tour où je t'ai dit?

STRATON *ſe levant de table*

J'y cours.

SCENE XVI.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

Licas l'aura ſans doute trouvée morte... mais Ciel! que vois-je?

LICAS.

C'eſt mon Maître; l'impatience l'a pris.

SOSTRATE *ſe levant de table.*

O Dieux! c'eſt mon pere!

CHRI-

CHRISANTE.

Euphemie à table avec mon fils!

FROSINE & LICAS.

Son fils!

CHRISANTE.

Je ne puis revenir de ma surprise; & je crois presqu'encore que tout ceci n'est qu'un vain fantôme!

LICAS *prenant une cuisse de poulet.*

Il n'y a morgué rian de plus réel; il n'y a qu'à tâter.

CHRISANTE.

Quoi, perfide Euphemie! ne vous seriez-vous renfermée dans le tombeau de vôtre mari, que pour le faire servir de rendez-vous à un amant qui le deshonore?

SOSTRATE.

Mon pere!

EUPHEMIE.

Mon cher Monsieur Chrisante!

CHRISANTE.

Non, non, point de Monsieur Chrisante: l'amour que j'avois pour vous se tourne en rage; & je sçaurai bien vous faire payer les pleurs que vôtre fausse vertu m'a coûtez.

LICAS.

Eh là là, Monsieur ne vous émouvez point tant, ç'a vous feroit mal.

CHRI-

CHRISANTE.

Eh que m'importe, Licas? je ne veux plus vivre aprés ce que j'ai vû! toutes ſes femmes ſont deſormais pour moi autant de monſtres que j'abhorre: ce n'eſt que legereté, que diſſimulation, que perfidie, & tous les vices du monde enſemble!

LICAS.

Morgué, c'eſt pourtant quelque choſe de drôle que tous ces vices du monde enſemble!

FROSINE.

Mais, mais, Monſieur, qu'avez-vous donc tant à nous reprocher? il y a trois jours que vous nous perſecutez pour nous reſoudre à vivre; notre conſtance ne tenoit plus qu'à un filet; Monſieur vient de le rompre! qu'y a-t'il là de ſi étonnant?

LICAS.

Alle a morgué raiſon; vous aviez ſapé l'abre; il étoit bien aiſé de le faire choir.

EUPHEMIE.

Ah, Soſtrate, que vous m'allez rendre malheureuſe!

CHRISANTE.

Oüi, oüi, vous la ſerez, Madame: je vais crier vos foibleſſes dans tout Epheſe; & il ne tiendra pas à moi que

vous

vous ne deveniez la fable de tout l'avenir.

SOSTRATE.

Au nom des Dieux, mon pere, ne réduiſez point au deſeſpoir une perſonne adorable, & que vous trouveriez encore innocente, ſi vous n'aviez jamais eu pour elle que de l'eſtime!

CHRISANTE.

Taiſez-vous, Monſieur mon fils : vous êtes un impertinent ; & je vous ferai bien acheter l'amour dont vous vous applaudiſſez.

SCENE DERNIERE.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE, STRATON.

STRATON *accourant tout eſſoufflé.*

O Diſgrace! ô malheur! ah, mon cher Maître, nous ſommes perdus!

SOSTRATE.

Comment?

CHRISANTE.

Qu'eſt-il arrivé?

STRA-

STRATON.

Ah, c'eſt vous, Mr. Chriſante ? qu'allez-vous devenir ?

SOSTRATE.

Quoi donc ?

STRATON.

Nôtre criminel nous a joüé d'un tour ! je me doutois bien que ce coquin là nous porteroit malheur ; je n'ai jamais vû une ſi mauvaiſe phiſionomie.

SOSTRATE.

O Ciel ! je frémis, explique-toi ?

STRATON.

Voila ce que vôtre abſence nous coûte ! la moitié de vôtre troupe s'eſt endormie, le reſte s'eſt diſſipé ; & ce fripon de pendu a pris ce moment là pour ſe faire enlever par ſes amis.

SOSTRATE.

Eſt-il poſſible, juſtes Dieux ! & faudra t'il donc que je ſubiſſe une mort infame ?

CHRISANTE.

Quoi, mon fils...

EUPHEMIE.

Quoi, Soſtrate...

STRATON.

Faites vos adieux, Monſieur, & fuyons en diligence ; il n'y a plus de vie pour vous à Epheſe : ces Magiſtrats

trats ſont des brutaux qui ne vous feroient pas grace d'un ſoupir.

SOSTRATE.

Non, non, je ne fuirai point; je craindrois trop d'être ſurpris : je ſçais un moyen plus ſûr de me dérober à la honte qui me menace ?

Il tire ſon épée pour s'en frapper.

CHRISANTE *en la lui arrachant.*

Ah, mon fils ! arrêtez...

EUPHEMIE.

O Ciel ! qu'alliez-vous faire !

CHRISANTE.

Vôtre danger rapelle toute ma tendreſſe; & je n'ai plus d'autre paſſion que de vous ſauver la vie.

SOSTRATE.

Ah, je grace, mon pere, ſauvez-moi plûtôt l'honneur ! je ne puis ſonger ſans horreur, à l'ignominie dont je ſuis menacé !

CHRISANTE.

Ah, mon cher fils, que vous m'attendriſſez !

EUPHEMIE *tombant entre les bras de Froſine.*

Ah, ma chere Froſine !

FROSINE.

Mais quoi ! n'y a-t-il donc pas de remede à tout cela ?

STRA-

STRATON.

Helas pour ſauver la vie à mon Maître, je me mettrois volontiers à la place vuide ; mais on reconnoîtroit la fraude : celui qui l'occupoit étoit de deux pieds plus grand que moi. Si Licas vouloit ?

LICAS.

Serviteur, je ſis trop gros ?

FROSINE.

Si Madame vouloit plûtôt, ſans faire tort à perſonne, nôtre deffunt.

EUPHEMIE.

Ah, Froſine ! qu'oſez-vous penſer ?

CHRISANTE.

Ah de grace, Madame, ne vous effrayez point de ce qu'elle penſe ? vous me voyez à vos genoux, pour vous demander la vie d'un fils qui vous a ſçû plaire.

EUPHEMIE.

Ah Chriſante, que me demandez vous ! trahir mon devoir avec tant d'indignité !

CHRISANTE.

Eh quoi, Madame, quel vain ſcrupule vous arrête ?

STRATON *à genoux.*

Ce n'eſt qu'une bagatelle, Madame ; laiſſez-vous fléchir ?

FRO-

FROSINE *à genoux.*

Ma chere Maîtreſſe !

LICAS *à genoux.*

Madame !

EUPHEMIE.

Helas, Soſtrate ! à quelle extremité ſuis-je reduite !

CHRISANTE.

N'heſitez plus, Madame ; je conſens que Soſtrate s'uniſſe avec vous pour jamais ; ſon interêt devient vôtre premier devoir : conſervez un époux ; & rendez moi mon fils, de grace.

FROSINE.

De grace, de grace ! eh mort de ma vie, ne ſçauriez-vous entendre Madame, ſans qu'elle parle ? C'eſt à elle à pleurer, & à nous d'agir ; laiſſez moi faire, je prens la vie de Soſtrate ſur mon compte ; & j'en réponds corps pour corps.

STRATON.

Vivat ! ah mon cher Maître, que je vous embraſſe ! vous voila, morbleu, revenu de bien loin !

LICAS.

Avec tout çà, morgué, c'eſt encore là l'exemple des veuves.

FIN.

JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

PAR

Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE,
Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilége des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

S. AMANT, Mari de Julie.

JULIE, sa Femme.

DORAME, Pere de Julie.

MONTREUIL, Neveu de S. Amant.

CELIANE, Cousine de Julie.

TOINON, Suivante de Julie.

LUBIN, Fermier de S. Amant.

TROUPE de Paisans.

TROUPE de Paisannes.

Deux Nymphes des Fleurs.

Deux Zéphirs.

La Scéne est dans un fauxbourg qui regarde le Château de S. Amant.

JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

S. AMANT, LUBIN.

S. AMANT, *lui donnant de l'argent.*

JE ne sais nullement en douce de ta foi ;
Mais prens Lubin.

LUBIN.

Monsieur....

S. AMANT.

Prens, dis je, oblige-moi
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le Colonel, parlez en confidence.

S. AMANT.

Quoi!

LUBIN.

N'êtes-vous point mort?

S. AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tour de bon!

Ne revenez-vous point de l'autre Monde ?

S. AMANT.

Non,
Je vous l'ai déja dit, c'eſt pour tromper ma Femme;
C'eſt pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous allez, Monſieur, ſurprendre à vôtre abord !
Elle ne s'attend pas à ce retour funeſte.
Et ſon cœur bonnement vous croit mort, & le reſte.

S. AMANT.

Non je n'ai pas deſſein ſi-tôt de l'affliger,
Je veux dans les plaiſirs la laiſſer engager,
Et faire voir à tous par ſes réjoüiſſances,
Un bon certificat de ſes extravagances.

LUBIN.

Je ſuis ravi de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Juſqu'ici je n'ai pû de ſa mauvaiſe humeur,
Aux yeux de ſes parens dévoiler la malice,
Elle a ſçû ſi confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait par tout paſſer pour un bourru.
Mais grace à ſa folie, enfin je ſerai crû.

LUBIN.

Tant mieux, la joye en moi fait ce que fit ſur elle,
De vôtre feinte mort la premiére nouvelle.

S. AMANT.

D'où le ſçais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand Cabinet,
Quand vôtre Coufiet vint de Flandre. A l'Anſquenet
Elle avoit tout perdu, qu'elle étoit deſolée:
Mais par vôtre trépas elle fut conſolée.

S. AMANT.

Quel le ame ! chez ſon pere elle fut tout en pleurs,

Si-

Signaler ſon devoir par de fauſſes clameurs.
Voulant quitter le Monde, & cherchant la re-
traite;
Pour de mon ſouvenir n'être jamais diſtraite,
Le bon homme ébloui donna dans le panneau,
A ſes pieux deſirs accorda ce Château,
Lui donna ſeulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y ſont, Monſieur, Dieu ſçait
la vie:
Elle appella d'abord pour ſe donner beau jeu,
La jeune Celiane avec vôtre neveu.

S. AMANT.

Montreuil?

LUBIN.

Oui, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, & qu'elle lorgnoit,
elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin?

LUBIN.

Je ne ſçai pas,
Ni je ne ſçai ſeulement que de vôtre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence;
On ne parle que joye & que réjouiſſance;
Tous les jours ce ne ſont que plaiſirs bout à
bout,
Promenades ici, Meneſtriers par tout,
Petits jeux, tote-verte, allegreſſe, ripailles,
Serenades, Concerts, charivaris, crevailles:
Vous voyant tout de bon gîté dans le cercueil,
Et c'eſt de la façon qu'elle en porte le deuil.

S. AMANT.

A ſe perdre elle-même elle s'eſt engagée,
Son pére qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou ſix jours après,
Avec moi dans ces lieux eſt venu tout exprés,
Témoin de ſon déſordre il n'aura pas la force,
Entre ſa Fille & moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

vous ne pouviez venir plus à propos tous deux,
Du premier jour de Mai renouvellant les jeux,
On ne va voir ici que Fêtes boccageres,
Printems, Flore, Zephirs, & Bergers & Bergeres.
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs Concerts nos rustiques chansons,
Nous avons ordre exprés de venir en personne;
Entendez-vous déja comme l'air en raisonne.

S. AMANT.

Pour tout voir, mon Beau-pere, approchons promptement.

SCENE II.

DORAME, S. AMANT, LUBIN.

DORAME.

J'En sçai plus qu'il ne faut, Monsieur de S. Amant, suffit.

S. AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître,
Où nous cacheras-tu, Lubin?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir & pour entendre est un endroit certain,
Vous n'avez qu'à monter.

S. AMANT.

J'en sçai bien le chemin:
Mais chut!

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.

SCENE III.

LUBIN, TROUPE DE PAISANS.

LUBIN.

ALlons, courage, enfans, fredonnons ce beau mois.
Menestriers, ronflez, Lucas joignons nos voix,
Chantons le nouveau Printemps, nos plaisirs & nos flames;
Echos répondez-nous, & retentissez des Dames.

Il chante.

Vive le Printems,
Il rend le cœur gai,
Le mois des Amans,
Est le mois de Mai.
Badinant sur la fougere,
Nos plaisirs retentissent par tout,
Et si l'on entend crier la Bergere
Ce n'est pas au Loup.

LUCAS chante.

Allons planter le Mai, l'amour nous y convie,
Pour voir de nos Bergers l'agréable folie,
Bergers soyez au gai:
Heureux Amans, plus heureuses Amantes,
O combien vous serez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de Mai.

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs & les entretenir,
Madame, avec le Mai nous allons revenir.

SCENE IV.

JULIE, CELIANE, MONTREUIL.

JULIE.

PLus agréablement peut-on être éveillée!

CELIANE.

Et plus commodement, Madame, être habillée.

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour faire la la cour,
L'air est serein, le Ciel nous promet un beau jour.

SCENE V.

JULIE, CELIANE, MONTREUIL, S. AMANT, DORAME *à la fenêtre.*

S. AMANT.

VOila son deuil, par là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur?

S. AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits,
En attendant le Mai, j'ai quelques manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur differens Chapitres,
Pour nous desennuyer, Montreuil lisez les Titres.

MONTREUIL *lit.*

La Pierre Philosophale, ou l'Art de se faire aimer de sa femme.

JU-

JULIE.

Beau secret!

JULIE.

Il est rare.

CELIANE.

Il pourroit avoir cours;
Si Phymen s'allioit avec les amours.

JULIE.

Abus, Phymen ternit l'Amant le plus aimable,
Et dès qu'il est Epoux il devient haïssable.

S. AMANT.

Beau-pere.

MONTREUIL *lit.*

Dialogue de deux Fiancées sur les mystéres du Lit Nuptial.

Par un jeune ABBE'.

Dédié aux vrayement Filles.

JULIE.

L'entretien devoit être ingenu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre & ne pas être vû.

CELIANE.

Les Abbez entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impenetrable.
Le Siécle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et comme au Lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

Flores des Dames Galantes conçûs & dirigez, & mis en lumiére chez l'Ami.

CELIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet Ouvrage.

JULIE.

Pour mettre ces Portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami, c'est un lieu fertil en Blazonneurs. *Il lit.*

La pompe funebre d'un Mari, & la maniére d'en porter le deuil.

Par une Veuve de fraiche datte.

CELIANE.

On crie, on prend le noir, eſt-il un autre uſage!

JULIE.

Oui, ſelon comme vit & meurt le perſonnage.
Il faut battre des mains, on doit chanter ſon ſort
Quand il perd noblement la vie, & qu'il eſt mort
De l'approbation du monde, & de ſa femme.

S. AMANT.

Le Livre eſt de ſon crû, par là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

L'heure du Berger bruſquée par un petit Maître entre deux vins.

L'Ouvrage eſt ſingulier.

CELIANE.

Et l'Ouvrage, & l'Auteur, j'en croi tout Cavalier.

MONTREUIL.

Voila tout.

CELIANE.

Vous rêvez.

JULIE.

Il me vient en penſée.
De rapeller ici du mois la coûtume paſſée.
Jouons enſemble au Verd.

CELIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y conſens.

JULIE.

Si le jeu n'eſt pas noble, il eſt divertiſſant;
Le premier qui de nous ſe laiſſera ſurprendre.
D'obéir au vainqueur ne pourra ſe deffendre;
Je jure, je promets d'en obſerver la loi.

CELIANE.

A ces conditions je me ſoûmets.

MONTREUIL.

Et moi,

JULIE.

JULIE.

Allez pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du Rosier : prenez garde aux épines.

CELIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et nous !

JULIE.

J'en ai déja fait ma provision.

SCENE VI.

TOINON, JULIE, S. AMANT, DORAMÉ *à la fenêtre*,

TOINON.

QUel ouvrage ! pour moi, Madame, je l'admire,
Quoi pleurer un Epoux en s'étouffant de rire,
La mode en est jolie & pourra faire bruit.
De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit,
Jouissons du bonheur que le Ciel nous envoye ;
Je n'ai plus de Mari, quel plaisir ! quelle joye !
Celebrons à jamais le jour de son trépas,
Quoi qu'on dise, Toinon, la Guerre a ses appas ;
Ses horreurs d'agrémens, comme les douleurs cessent,
Que d'héritiers consens que de Veuves heureuses !

S. AMANT.

C'est assez triompher.

TOINON.

Mais on le contrefait
Passablement pour la forme.

JULIE.

Eh ! ne l'ai-je pas fait ?
Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au desert, voyez quelle modestie.

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois?

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois;
Envoyez à peu près de ces réjouissances,
J'irai me delasser parmi les bienséances,
Briller au plus profond d'un noir apartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Semener en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coûtume.

TOINON.

Mais voulant tous les mois déguiser vôtre deuil,
Pourquoi faire venir Celiane & Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie,
On le respire mieux, & sans elle il ennuye.
Outre un dessein que j'ai que tu n'as pû prevoir,
Ils s'aiment, on le dit, & je veux le sçavoir,
En être convaincuë, & les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevoi, ce me semble.
Vous voulez pour Epoux vous donner Montreuil.

JULIE.

Moi!
D'un Mari, d'un boutu, je reprendrois la loi?
On peut par des raisons du monde & sa famille,
Par de certains desirs, & pour sortir de fille
Une fois en sa vie arborer ce lien,
Mais aller jusqu'à deux je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi vous ferez bien de garder le veuvage;
Car si par cas fortuit dans le cours de vôtre âge,
Vous alliez en prendre un ou deux seulement,
Comme vous avez fait Monsieur de Saint Amant,
Et rendre vos douleurs encor aussi celebres,
Vous vous ruineriez en dépenses funebres.

JULIE.

Fi des Maris, Toinon, des Amis, des Amis,

A vous plaire, à vôtre ordre ils ſont toûjours
soûmis :
On ſçait s'approprier leurs divers caracteres,
Le Conſeiller ſe rend utile à vos affaires ;
On conte au Lanſquenet le riche Financier,
Le Partiſan commode eſt un bon dépenſier ;
Le Courtiſan groſſit la foule aux Tuileries,
L'Abbé nous divertit par les minauderies ;
Le bel Eſprit en vers diſtingue le commun,
Et parmi ce ramas l'Eſprit en regarde un.

TOINON.

J'entens, je voi, Madame ; où l'eſtime vous
méne,
Et Monſieur d'un clin d'œil tout contraire à
la haine,
Sera le regardé, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons.
S'il répond à mes vœux ce que nous en ferons.

S. AMANT *à la fenêtre.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh ! c'eſt un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu ?

JULIE.

Voila tout le miſtére,
Pour voir de ſes Amans le cœur à découvert,
Je leur viens d'inſpirer exprés le jeu du Verd :
C'eſt dans ce deſſein même, & pour la voir
éclore,
Que j'emprunte la voix du Printems & de Flore,
Et ſous l'appas brillant des jeux & des plaiſirs,
Je vais adroitement penetrer leurs deſirs,
Et ſatisfaire aux miens.

DORAME.

C'eſt aſſez vous complaire,
Deſcendons.

S. AMANT.

Non, il faut en voir la fin, Beau-pére.

JULIE.

JULIE.

Lubin pendant les jeux avec moi de concert,
Feignant de badiner prendra leur boëte au verd.
Il vient.

SCENE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAISANS, DORAME, S. AMANT *à la fenêtre.*

LUBIN.

VOici le Mai, rangez-vous, place, place, place.
Beau, grand, droit, verd, il vient ombrager cette place.
Des Paisans en dansant font avancer le Mai jusqu'au milieu du Théatre.

SCENE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, LUBIN, PAISANS.

MONTREUIL.

NOus venons prés de vous entendre le concert.

CELIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut songer au Verd.

LUBIN.

Vous y jouez donc?

CELIANE.

Oui.

LUBIN.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée.

JULIE.

Pour moi ſi l'on m'y prend, je ſerai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verds ébats,
Craignez la ſurpriſe,
Telle eſt ſouvent priſe
Qui n'y penſe pas.

JULIE.

Je ſuis en ſureté, quoi qu'on puiſſe entreprendre.

LUBIN.

Souvent Brebis fringante au loup ſe laiſſe prendre.

CELIANE.

Qui ſe garde de tout ne peut être attrappé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiſeau le plus hupé.

Il chante.

Pour dénicher une Fauvette,
Lucas dit à Catin folette,
J'irai t'appeller demain
Du matin,
Si je te trouve au lit, dormeuſe,
Ma bouche à baiſer ton ſein
Ne ſera pas pareſſeuſe,
A ces menaces Catin
N'en fut pas plus matineuſe,
Lucas trouva l'huis ouvert,
Catin fut priſe ſans Vert.

JULIE.

Catin ſe devoit du moins tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la graſſe matinée,
Pour ſurprendre les gens il eſt plus d'un Lucas.

SCENE IX.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, FLORE, *deux Zephirs, deux Nymphes des Fleurs.*

FLORE chante.

Sur la fougere au pied des Hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres,
Le Printems vient ranimer vos ardeurs,
Flore ramene à vos yeux les Zephirs & les Fleurs;
Que les Amours soient toujours de vos Fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs.
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs Charmantes;
Et vous Zephirs en ce jour,
De la fraîcheur de vos ailes;
Eventez le sein des Belles,
Et n'en chassez point l'amour.

Les Zephirs & les Fleurs font une Entrée, & prennent en dansant les bocrets de Celiane & de Montreuil qu'ils emportent.

FLORE chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois,
La plus cruelle
Respire un choix,
Fiere Pillotte,
Timide Amante,
A la rangette
L'Amour les prend.
Dans une plaine,
Sous un couvert
L'un sans mitaine,
L'autre sans Verd.

SCENE

SCENE X.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

Beau-pere on ne ſçauroit mieux pleurer un Epoux.

JULIE *à Montreuil & à Celiane.*

Tout nous dit de ſonger au Verd, en avez-vous ?
Je vous y prens ; montrez.

CELIANE.

Oh ! qu'à cela ne tienne,
Ma boëte eſt perduë, ah !

MONTREUIL.

Le Diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous ſoûmets tous deux,
Celiane ouvrez-moi vôtre cœur, je le veux ;
Mais ſans fard, de l'amour l'avez-vous ſçû défendre ?
N'eſt-il point quelque Amant qui s'y ſoit fait entendre ?

CELIANE.

Juſqu'à ce jour il eſt de ſi peu de valeur,
Qu'aucun ne s'eſt offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez, j'en ſçai un, vous le ſçavez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendreſſe extrême ;
Il brûle de vous faire entendre ſes amours.

CELIANE.

Je vais pour m'en défendre appeller du ſecours.

SCENE

SCENE XI.

JULIE, MONTREUIL, S. AMANT, DORAME.

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil?

MONTREUIL.

Qui moi! Madame?

JULIE.

Il faut à vôtre tour me découvrir vôtre ame.
Je m'en vais exposer une Fable à vos yeux.
Si vous n'en devinez le sens mistérieux,
Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense.
Si vous le concevez redoutez ma vengeance.
Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartez.

MONTREUIL.

Il faut sçavoir.

JULIE.

Je vais. Vous la dire, écoutez.

Une aimable Tourterelle
Fut le partage d'un Hibou;
Jamais paix ni moins querelle
Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner par où
Hibou mourut, le pauvre en eut allarmes
N'étalla point des clameurs & des larmes.
Le ſalpêtre chez lui
Pleurs enlaidit, douleur eſt folle,
Le plus grave eut mœurs du ſiècle en ſa conſole
D'un Amant tendrement chéri,
Que ne fait-on point d'un Mari?
Tourterelle à l'Amour rarement eſt rebelle.
Sa tendreſſe envisage un Moineau digne d'elle:
Pour s'expliquer, regards, diſcours miſtérieux,
Sans par elle mis en uſage.
Elle craint, elle n'oſe en dire davantage;
C'eſt au moineau, s'il a des yeux
A deviner ce langage.

Vous

Vous entendez, Montreuil, le comprenez-vous bien ?
Parlez ſincerement.

MONTREUIL.

A ne déguiſer rien ;
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner qu'elle eſt la Tourterelle :
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois :
Quant à l'heureux Moineau, ſeul digne de ſon choix,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître,
Mais ce que je ſçai bien, c'eſt que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y conſent, le champ vous eſt ouvert,
Croyez tout, eſpérez, &c....

S. AMANT *deſcendu de la fenêtre.*

Je vous prens ſans Verd.

MONTREUIL *en fuyant.*

Mon Oncle !

JULIE.

Mon Epoux !

SCENE XII.

S. AMANT, JULIE, DORAME.

S. AMANT.

AProchez, mon Beau-pere :
Vôtre Fille eſt d'un prix trop extraordinaire.
Je m'en ſens déſormais, indigne, ſe vous la rendre !
Adieu !

DORAME.

Tout doux, il eſt des accommodemens :

S. AMANT.

Vous prétendez ; voyant l'humeur qui la poſſede ?

DORAME.

JE VOUS PRENS SANS VERD,

DORAME.

Elle a tort, mais le mal trouvera ſon remede.

S. AMANT.

Et quel remede ! Aprés tout ce que devant vous...

DORAME.

D'accord, ſon procedé choque ; mais entre nous,
A l'intention, c'eſt une bagatelle.

S. AMANT.

Comment vous.....

JULIE.

Hé quoi donc ; ſuis-je ſi criminelle ?
D'un Mari que l'on aime on apprend le trépas ;
Les premiers mouvemens ſont de ſuivre ſes pas :
A ce deſſein s'oppoſe un devoir de famille :
Des fruits de cet Hymen reſte une ſeule fille,
Il faut vivre pour elle, on reſtraint ſes deſirs,
A chercher ſa ſanté dans d'innocens plaiſirs.

S. AMANT.

Morbleu ! l'excuſe encore eſt pire que l'offenſe.

DORAME *à Julie.*

Sortez, j'adoucirai ſon cœur en vôtre abſence.

S. AMANT.

Un Cloître punira cette inſolence-là.

JULIE *revenant.*

Mon Pere.....

DORAME.

Laiſſez-moi racommoder cela.

SCENE XIII.

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

NOn ! non.

DORAME.

Ecoutez-moi.

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige

A recevoir vôtre fille....

DORAME.

Ecoutez-moi, vous dis je?
Comme vous je pris femme, & fus gendre autrefois,
Tout ce qui peut reduire un esprit aux abois;
Tout ce qu'un Mari craint se trouva dans ma femme.
Elle..., elle est au tombeau, Dieu veuille avoir son ame,
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous,
Mon Beau-pére honnête homme, esprit commode & doux,
Me donna pour calmer ma fureur violente,
Un bon Contract valant deux mille écus de rente,
Que jadis son Beau-pére en pareillet douleurs
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre le voila; je vous remets ce gage,
Il peut dans la famille être d'un bon usage.
Vous avez une Fille, elle a tout vôtre soin
Si vous la mariez vous en aurez besoin;
Croyez-moi, comme vous avez de la prudence,
Tout ceci, grace au Ciel, s'est fait dans le silence,
Il est certains secrets fâcheux à révéler,
Et qui de rien ne sçait, de rien ne peut parler.

S. AMANT *regardant le Contract.*

Ecueil de tout le monde! Or quelle est ta puissance.

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience,
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas;
Qu'on ne console point avec de bons Contracts;
Reprenez la douceur, c'est la plus belle voye.

SCENE XIV.

S. AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

QU'est-ce donc, voici bien, Monsieur, du rabat-joye,

Est-